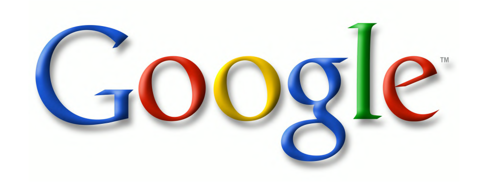



NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 06182727 9







VOYAGE

CHEZ

LES BIRMANS DANS L'INDE,

ET UNE PARTIE

DE LA CHINE.

1. Burma - Descr. and trav.
2. Burma - Hist.

C.D.



L'Evêque ou Wladika.

VOYAGE

CHEZ

LES BIRMANS DANS L'INDE,

ET UNE PARTIE

DE LA CHINE,

CONTENANT PRINCIPALEMENT L'USURPATION D'ALOMPRA, LES GUERRES CIVILES, LES HORREURS COMMISES AU SUJET DE SON ÉLÉVATION, LES COMBATS ET FAITS MÉMORABLES QU'IL EUT A SOUTENIR JUSQU'A SA MORT,

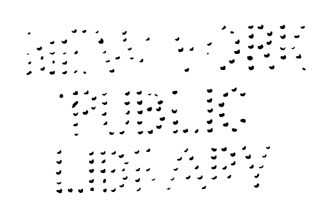
Par M. le Baron de B***.,
Charles Doris de Bourges

AUTEUR DES AMOURS SECRETS DE NAPOLÉON,
ET AUTRES OUVRAGES REMARQUABLES.

TOME I.

PARIS.
GERMAIN-MATHIOT, LIBRAIRE-EDITEUR,
RUE DE L'HIRONDELLE.

1835.
60



TESTAMENT

HISTORIQUE ET POLITIQUE

D'ALOMPRA,

EMPEREUR DES BIRMANS.

CHAPITRE PREMIER.

Mon lieu de naissance; ma famille; mon ambition naissante; mes premières idées sur l'homme; quelques uns de mes principes; système de conduite que je m'impose.

AVA, capitale de l'empire des Birmans, me vit naître au commencement du dernier siècle. Mes parens, obscurs citadins et sans fortune, ne prévoyaient pas, sans doute, le rôle extraordinaire que je devais jouer sur la scène du Monde.

Le nom de mes ancêtres et de puissans protecteurs ne m'ont point porté sur le théâtre des événemens. Seul, j'ai brisé le mur d'airain qui me séparait de la toute-puissance : en un

mot, unique créateur de ma gloire, je suis mon ouvrage et mon chef-d'œuvre.

Un homme de ma trempe ne pouvait rouler *incognito* et pêle-mêle, dans la tourbe de ces êtres morts-vivans qui dorment, mangent, souffrent et meurent sans se mouvoir ou se plaindre.

J'étais encore aux premiers jours de la vie, et déjà je rêvais le plaisir ineffable que se procure l'audacieux mortel qui, sans titres, se place à la droite de ses semblables.

Ce que j'étais, ce que j'ai fait, prouve que je n'échappai point sans dessein des mains du Créateur. S'il permit que je reçusse le jour sur l'oreiller de la misère, ce fut probablement pour mieux faire sentir qu'il peut, à son gré, tirer un simple mortel de la fange, et le placer sous le dais.

Mes premières sensations, les désirs de mon jeune âge, ne furent point du tout en harmonie avec mon indigence et mon obscurité.

Mu par de secrets ressorts, je m'élançais en idée dans un brillant avenir, lorsqu'il m'était impossible d'entrevoir un commencement d'exécution. Condamné, en apparence,

à croupir dans le bourbier de la population, sans fortune et sans appui, je ne m'effrayai de rien. J'étais involontairement décidé à me *ruer* sur les événemens, et à les *écraser* du poids de mon courage et de mon ambition.

Sans prévoir les circonstances qui me mettraient un jour en évidence, je m'imposai de bonne heure un système de conduite auquel je dois, sans contredit, mes étonnans succès et ma réputation.

L'homme, en général et sous tous les rapports, devint l'objet constant de mes études et de mes observations. Je me glissai, pour ainsi dire, dans cette superbe machine, afin d'en connaître les ressorts les plus secrets. Mes progrès furent tels, que, sur l'immensité du globe, personne ne connut mieux que moi ce qu'est l'homme, ce qu'il veut et voudra toujours être; et, ce qui vaut beaucoup mieux, ce qu'il est impossible qu'il ne soit pas, suivant les lieux qu'il habite et les circonstances dans lesquelles il se trouve.

L'espèce humaine n'est pas, comme on veut bien le croire, un phénomène au-dessus de notre intelligence. Qui veut, ou qui a besoin

de l'étudier sérieusement, est tout étonné de la savoir par cœur en peu de temps; elle a certains principes inhérens à sa construction, certaines allures qu'elle emporte dans la tombe, qui seule peut les lui ravir. Si l'histoire du cœur humain est un *in-folio*, les notes individuelles font les neuf-dixièmes de l'ouvrage.

Si toutefois il est facile de connaître l'homme, il n'est rien de plus nécessaire à qui veut mettre à profit ses erreurs, ses faiblesses, ses penchans, et jusqu'à ses vertus. Profondément pénétré de ces importantes vérités, et précoce par ambition, je citai dès ma plus tendre jeunesse, toute l'espèce humaine au tribunal secret de mes observations. Vieillards et jeunes gens, magistrats et porte-faix, hommes de lettres et guerriers, amis et parens, j'englobai tout dans le cercle illimité de mes méditations : de tout, je tirai des conséquences pour l'avenir. Une des choses qui me furent incontestablement prouvées, c'était qu'un être, quel qu'il soit, s'agrandit aux yeux du vulgaire quand il sait lui en imposer, ne fût-ce que par des grimaces.

Le premier qui mit l'hypocrisie au rang des vices, ou vivait dans un siècle d'or, ou ne

connaissait pas le genre et la qualité des rapports qu'ont les hommes entre eux. L'hypocrisie est maintenant une qualité essentiellement nécessaire au bonheur de l'homme : s'il ne la possède, ou s'il répugne à se la donner, que je le plains ! Cette terre sera pour lui une vallée de larmes et de misère : partout il sera dupe ou victime, quel que soit son état ou son rang.

La duplicité, commandée aujourd'hui à tous les individus par la force des circonstances, doit nécessairement nous rendre plus ou moins hypocrites, suivant le rang que nous occupons dans la société et les prétentions que nous y apportons. Un valet qui, pour exister, est obligé d'applaudir aux procédés d'un maître qu'il méprise, n'a pas besoin d'être aussi raffiné en hypocrisie que l'ambitieux usurpateur qui a des milliers d'êtres à séduire.

Certes, franchise et sincérité seraient préférables à l'hypocrisie; mais, puisqu'il est prouvé que ces deux vertus sont en opposition avec l'état actuel de la société, pourquoi ne pas avouer qu'elles n'existent plus et ne peuvent plus exister? Cette conviction n'en est pas

moins dans tous les cœurs ; tout ce qui se passe ici bas vient la confirmer.

Coutumes et préjugés disparaissent facilement devant de tels principes. Jeune encore, je me composai un masque mobile de tout ce qui peut établir la supériorité d'un individu sur les autres ; je feignis tout ce qui constituait mon être, au moral comme au physique. Persuadé qu'un extérieur imposant et sévère imprime le respect et la considération, je devins en public sévère et réservé. J'écoutais beaucoup, je méditais de même, et parlais peu. Je me créai des tours de phrases, des expressions peu susceptibles d'être comprises sur-le-champ, et tournées de manière à laisser une grande idée de ce que l'on me supposait sous-entendre. Je ne partageai jamais les jeux de la jeunesse ; je condamnai impitoyablement tout ce qui ne portait point le caractère de la grandeur et de la raison. On ne m'aimait pas, chose que je n'ambitionnai jamais, qu'autant que cela m'était utile ; mais on déférait à mes avis, et c'était alors tout ce que je désirais. Tenace à l'excès dans mes opinions, que la force seule pouvait me faire abandonner, je

méprisais sincèrement cette classe d'hommes abjects et pusillanimes qui, sans motifs et sans besoin, sont toujours de l'avis du dernier venu. Je me gardais bien toutefois de leur témoigner ce dédain; car, la faiblesse de tels êtres fait la force et l'espoir de l'ambitieux.

Quel que fût mon désir de primer sur mes semblables, je me méfiai long-temps des moyens que la nature m'avait départis pour atteindre ce but. Je craignais qu'un habile homme m'arrachât le manteau dont je m'affublais. Pour éviter ce désagrément, je devins solitaire et silencieux. Ces deux qualités, qui, chez moi, n'étaient que factices, me donnèrent du relief auprès de ma famille, et de la considération près de ceux que j'approchais. Deux de mes frères étaient les seuls à qui mon masque n'en imposa point; et si, dans la suite, ils se rangèrent momentanément sous mes bannières, c'est qu'ils entrevoyaient la fortune brillante qui les y attendait.

Je parvins si bien à travailler mon extérieur, et à me montrer sous de fausses apparences, que celui-là qui m'aurait jugé tout le contraire de ce que je paraissais, m'aurait injustement

défini. Je fuyais les hommes, tout en désirant me placer à leur tête ; je dédaignais publiquement les plaisirs, et je souffrais quand je ne pouvais m'en procurer en secret. Dévoré d'amour-propre, j'affichais la modestie ; je parlais du bonheur public, et le mien seul m'occupait. On me croyait le plus continent des mortels, et une jeune femme me semblait mériter autant de sacrifices que l'or et la grandeur. Je paraissais enfin n'avoir aucun désir, et mon âme était un foyer de toutes les passions. Tels étaient les nombreux et pénibles sacrifices que l'ambition imposait secrètement à ma jeunesse, lorsqu'une série d'événemens de la plus haute importance, vint amplement m'en récompenser.

CHAPITRE II.

Douipdie, roi des Birmans, vaincu et fait prisonnier par Beinga-Della. Soumission apparente d'Alompra au joug du vainqueur. Discours au roi de Pégu. Conduite que doit tenir un ambitieux; son portrait.

Si la fureur de centupler les misères humaines s'est communiquée à tous les états de la société, les classes puissantes nous en ont toujours donné les plus terribles exemples. De tout temps, qui pouvait le mieux vivre en paix, troubla la tranquillité de ses voisins. En raisonnant ainsi, je prononce, *il est vrai, aussi bien contre moi que* contre les autres ambitieux; mais un Testament politique doit être l'expression franche du testateur : là seulement, il serait coupable d'être hypocrite.

Beinga-Della, roi de Pégu, non content d'avoir recouvré ses droits, depuis long-temps envahis par les Monarques Birmans, voulut encore s'emparer du royaume de ces derniers.

Le succès couronna son entreprise, et Douipdie, roi des Birmans, fut fait prisonnier, hormis deux de ses fils, qui se retirèrent chez les Siamois.

J'aurais été vivement affecté de cette catastrophe, si je n'y avais entrevu les moyens de me mettre en évidence. A qui n'a rien et n'est rien, peu importe qui le commande. Les riches propriétaires Birmans, pour conserver leurs biens, se soumirent sagement au vainqueur. Je crus devoir les imiter, mais avec des intentions bien différentes. Je ne dissimulai pas seulement l'horreur que m'inspirait une domination étrangère, j'affectai de faire sentir à mes concitoyens combien il devrait leur être indifférent de vivre sous Douipdie ou sous Beinga-Della. Je leur disais : La patrie du vrai sage est là seulement où il vit tranquille. Ces principes que je démentais secrètement, je les professais toujours en présence des vainqueurs qui en instruisirent leur prince. Celui-ci, trompé, comme tant d'autres, par les apparences, crut faire un coup de politique et récompenser un sujet dévoué, en me donnant la place de chef de Monchabou,

village situé à douze milles d'Ava. Il fit plus ; en passant dans mon district, il voulut me voir. Cette nouvelle me fut rapportée la veille par un *serée* ou secrétaire. Elle me fit d'autant plus de plaisir que n'ayant jamais approché des Monarques, j'étais curieux de savoir en quoi ils différaient des autres hommes.

Je ne prétends point rabaisser l'espèce humaine ; j'aimerais, au contraire, pouvoir en faire l'éloge ; mais quelque hableur que l'on soit, il est impossible d'en dire en général du bien : non qu'il faille la haïr ; il suffit de la plaindre, de la mépriser secrètement, et d'être toujours en garde contre ses erreurs et ses injustices.

Quel que fût néanmoins l'anathême porté sur *mes semblables*, j'en exceptais les têtes couronnées. Un prince, me disais-je, à qui rien ne commande de petites passions, doit être grand en tout, même jusques dans ses erreurs ou dans ses crimes. L'insulte, l'ironie, la jactance, la gloriole, et mille autres petitesses, sont autant au-dessous de lui que le ciel est au-dessus de nos têtes. Ses faiblesses, car il n'est pas d'êtres parfaits, ses penchans, ses opinions,

tout en lui doit être proportionné au rang qu'il tient dans la société. Qui le flagorne doit intérieurement lui paraître méprisable. Celui-là qui, en sa présence, déchire ou calomnie son rival, doit lui paraître à craindre. La nécessité seule peut lui faire supporter ces deux hommes qu'il doit écarter sans bruit, s'il n'a rien à craindre de leur ressentiment, ou les punir en cas contraire.

Telle était mon opinion sur les Souverains, lorsque Beinga-Della me fit demander auprès de lui. Je fus d'abord humilié des courbettes, des génuflexions qu'il fallut faire avant que d'arriver au pied de son trône. Elles étaient si basses, si dégradantes, qu'en vérité elles devaient autant soulever le cœur de celui qui les recevait, que celui de qui on les exigeait.

Un trône a besoin, je le sais, de splendeur et de magnificence. Le vulgaire imbécille veut être séduit par les apparences; mais que l'étiquette d'une cour soit grande et noble, qu'elle donne une brillante idée du Souverain, et n'avilisse pas le sujet.

Beinga-Della ne professait probablement pas ces principes; car ses sujets ne pouvaient l'approcher que la face dans la poussière.

J'étais à ses genoux, que je n'osais l'envisager, tant je craignais de ne pouvoir soutenir la majesté de ses regards. Je me hasarde enfin à contempler cet auguste personnage.

Jugez de mon étonnement, ou plutôt ne cherchez pas à vous en faire une idée, car il fut tel qu'il ne peut ni se comprendre, ni se décrire. J'aperçois un petit homme, pâle et maigre, enterré sous le poids d'une foule d'ornemens bisarres qui auraient dénaturé et enlaidi l'homme le mieux fait. Sur son front, n'était point cette majesté suprême qui séduit au premier abord et force le respect; une gravité fausse et guindée en avait pris la place. Je me préparais cependant à glisser légèrement sur ses défauts physiques, dont nul homme ne peut être responsable, en faveur des qualités morales que j'aimais à lui supposer. Je m'abusais encore. Le Monarque Péguan n'avait d'autres droits au trône que le sang royal dont il était descendu. Arrogant et présomptueux, ignorant que les succès guerriers sont principalement dus au courage des armées, il parlait de ses exploits en homme qui craint que personne n'en parle. Oubliant les égards que l'on

doit au malheur, et surtout au rang suprême, il ne s'exprimait qu'en termes injurieux sur le compte du Monarque infortuné qu'il avait précipité du trône. Ivre de ses conquêtes, il n'était point d'ignobles épithètes qu'il ne prodiguât aux Birmans, ne se ressouvenant plus qu'il avait dormi sous leur joug, et qu'il faisait partie de ces mêmes peuples. Du reste, mesquin dans ses pensées, pauvre dans ses conceptions, avare d'éloges et d'encens, il était journellement à la discrétion de qui voulait lui en prodiguer.

Tel je jugeai du roi de Pégu, au discours qu'il me fit dans un moment de prospérité. Mais j'avoue que plus tard et dans les fers que je lui forgeai, il se montra digne du trône qu'il avait occupé (1).

---

(1) Schembuan, second fils d'Alompra, et l'un de ses successeurs au trône des Birmans, eut la cruauté de faire condamner juridiquement le malheureux roi de Pégu à mourir de la main d'un bourreau, qui, dans ces climats, n'est autre qu'un scélérat à qui on fait grâce de la vie.

L'infortuné Monarque, éprouvé par vingt ans de malheurs et de captivité, parut devant ses juges avec

Sitôt que Beinga-Della m'eut découvert ses côtés faibles, je résolus de les mettre à profit. Je lui persuadai qu'il était modeste en se contentant des titres et des éloges qu'il se donnait. Merveille de la Création, lui dis-je, toi le cèdre des souverains, le lion de l'humanité, la brillante émeraude des êtres créés! digne émule de l'immortel Gandma (1), qui, du haut des célestes Domaines, vois les hommes comme des mites, les chênes comme des brins d'herbe, les montagnes comme des grains de sable, les mers comme des ruisseaux, les villes comme des nids d'oiseaux, et les empires comme des hameaux! incomparable Beinga-Della, quelle que soit l'ampleur de ton mérite, il n'est

---

le calme d'un héros que n'épouvante point le crime. Tout-puissant, il entendit son arrêt de mort avec une noble tranquillité; et le lendemain il en reçut le coup sans pâlir.

(*Note du Traducteur.*) Voyez la relation de l'Ambassade anglaise au royaume d'Ava, en 1795.

(1) Gandma est le même que le Goutema des Indous. On sait que, depuis plusieurs siècles, ce dieu est en vénération parmi ces peuples.

point assez connu. L'univers a besoin de rendre justice à ton génie; et tes nouveaux sujets doivent apprendre qu'ils vivront désormais sous le plus puissant, le plus sage, le plus vaillant des Monarques. Tu dois leur marquer la distance que la Divinité a mise entre toi et le pusillanime Douipdie; tu dois aussi leur redire sans cesse qu'ils ne sont pas la poussière de tes souliers. Qu'une superbe proclamation vienne donc apprendre toutes ces choses aux peuples Birmans, trop heureux de se prosterner à tes pieds d'or (1).

Ce fut à peu près en ces termes que j'enflai la vanité de ce prince, alors beaucoup trop vain de quelques succès passagers.

Un jour que je racontais cette particularité de ma vie en présence de Broke, résident de la Compagnie des Indes anglaises à Negrais, et du jeune Lavigne, enseigne de vaisseau français,

---

(1) Expression dont se servent les Birmans pour annoncer la présence de leur Souverain.

Les personnes qui connaissent le génie des langues orientales, ne seront point surprises des éloges ampoulés qu'Alompra prodigue au roi de Pégu.

et que je plaçai depuis dans ma garde en qualité d'officier, le premier ne craignit pas de me dire que si j'avais tenu un pareil discours à certains Monarques d'Europe, ils m'auraient fait conduire sur-le-champ à l'hôpital des fous.

Ce n'est pas tout à fait sûr, lui répondit Lavigne, en souriant assez malignement; il est encore chez les Européens quelques potentats qui ne se plaignent pas de se voir donner ainsi de l'encensoir par le nez.

Quoi qu'il en soit, Beinga-Della donna à plein collier dans le piége que je lui tendais.

Le projet d'une proclamation lui convint singulièrement, et le même jour un *Pundit* ou savant Indou, fut chargé de la rédiger sous les yeux du Monarque. Je la désirais pompeusement insolente, et surtout qu'elle avilît le Monarque Birman et ses sujets. Je fus servi au-delà de mes espérances. Douipdie y fut traîné dans la boue, et les Birmans sommés de ne regarder leur nouveau maître que le front dans la poussière.

On exprimerait difficilement le plaisir que me fit ce premier essai de ma politique. « Quoi ! me dis-je, je débute dans la carrière de l'astuce

et de l'hypocrisie, et déjà un Monarque puissant est ma dupe ! L'insensé prend pour bon un avis qui doit lui mettre à dos des milliers d'ennemis. » En effet, les Birmans, révoltés des outrages faits à leur Monarque, qu'ils vénéraient toujours, et plus encore des humiliations dont on les abreuvait dans la proclamation que j'avais suggérée, ne respirèrent bientôt plus que vengeance et soulèvement.

C'était là tout ce que j'espérais des fallacieux avis et des ridicules éloges que j'avais donnés au roi de Pégu.

Pour peu que je réfléchisse à cette circonstance de ma vie, je ne puis m'empêcher de répéter aux Souverains, et généralement à tous les hommes : « Redoutez le mortel qui vous adule ; vous n'avez pas de plus cruel ennemi ; le danger de ses paroles est en proportion de leur douceur ; le dard de la vipère est moins venimeux qu'une de ses caresses. Le flatteur des Rois les précipite du trône ou les avilit : celui des simples particuliers les met sur la paille ou dans la tombe.

Est-il et fut-il sur la terre un homme plus en état que moi d'appuyer ces vérités, de tous les lieux, de tous les siècles ?

Beinga-Della, tout entier ma dupe quand il me croyait le plus petit de ses esclaves et son très-humble admirateur ; ce prince, humant à longs traits le fluide de l'adulation que je lui versais sans ménagement, prévoyait-il qu'un jour cet obscur citadin, qui le plaçait à côté des Dieux, l'arracherait de son trône et le traînerait dans les fers ? Non, sans doute ; et c'est ce qui lui arriva.

La dangereuse proclamation qu'il venait de répandre dans ses Etats, ayant excité une indignation générale chez le peuple Birman, je sentis le besoin d'alimenter cette première étincelle d'un vaste incendie.

Si la prudence me commandait de me renfermer, pour le moment, dans la population de Monchabou et de quelques communes environnantes, je n'en déployai pas moins toutes les ressources de mon génie. Je me disséminai, pour ainsi dire, entre tous les individus que j'approchais ; je guettais les vœux, les passions, le dévouement, les projets et l'ambition des uns et des autres.

Je savais depuis long-temps que, qui veut jouer un rôle important dans une révolution,

doit connaître, avant tout, la nature des ressorts qui vont l'opérer. En conséquence de ce raisonnement, je me conduisis avec mes concitoyens suivant le plus ou moins d'intérêt qu'ils semblaient prendre au soulèvement prémédité.

Dans les grandes révolutions, la masse du peuple offre autant de classes qu'elle a d'opinions et d'intérêts; et c'est à l'étude de ces diverses coteries, qu'un habile et sage ambitieux doit nécessairement se dévouer. Il doit n'inspirer de soupçon à aucune, plaire à toutes, et toutes les tromper. De leurs fautes et de leurs bévues, il doit encore se composer une massue avec laquelle il les assomme, soit d'un seul coup, soit l'une après l'autre, suivant les circonstances.

Le parti le plus puissant doit toujours être celui dans lequel il se range, non pour lui être utile s'il veut le dominer, mais pour l'abattre sourdement, et profiter de chacun de ses débris. C'est alors qu'un ambitieux doit réunir toutes ses ressources, forcer la nature et tripler ses facultés. Caméléon audacieux, sa couleur du moment ne doit point être la même que celle du moment qui suit; reptile hypocrite, il doit se glisser dans le parti qui prime, et communi-

quer à tous ses membres un venin moral, qui les fasse abhorrer de tous les autres partis. Celui-là dissous, il se traîne, en rampant, près d'un autre. Comme il a peu marqué, on ne s'en méfie pas, et il continue jusqu'à ce qu'il ait affaibli, désuni, et rendu toutes les factions méprisables. C'est alors que, rassemblant les plus petites parcelles de ses facultés morales et physiques, il se forme un tout imposant et lève hardiment la tête. Bientôt les membres nécessiteux des factions détruites, ou les hommes avides d'honneurs et d'emplois, apercevant en lui un chef de parti, se groupent autour de ses intérêts, qu'ils croient les leurs, et lui fraient insensiblement le chemin de la toute-puissance, si toutefois il y vise.

Cependant, lorsqu'il se prononce hardiment comme chef de parti, avec le dessein d'atteindre au rang suprême, qu'il se garde bien de laisser percer cette dernière intention avant qu'il n'ait mis tout ce qui l'environne dans l'impuissance de s'y opposer : il a, pour opérer cet assentiment général, mille moyens qu'il doit sagement ménager. Promettre à l'un de brillans emplois dont il ne l'investira qu'autant qu'il

aura besoin de lui; laisser apercevoir à l'autre un poste lucratif; flatter l'ambitieux qu'il écarte ensuite; caresser tous les petits chefs; nourrir tout le monde d'espérance, et laisser entrevoir à chacun un état fixe : voilà, des nombreuses ressources qui sont à sa disposition, celles qui lui présentent le plus d'avantages.

On me dira peut-être qu'un état qui comporte tant de soins et d'intrigues, tant de fatigues et de dangers, tant d'inquiétudes et de mouvement, qui compromet non-seulement votre vie dans ce monde, mais encore votre salut dans l'autre, est plutôt une torture continuelle qu'une brillante existence, fût-on sur un trône.

Mortel paisible et né pour obéir, qui m'as fait cette observation! tu t'abuses sur le compte de l'homme essentiellement ambitieux. De lui à toi, la distance est aussi grande que celle du Créateur à la créature. Où tu te plais, il s'ennuie; tes plaisirs font son supplice : où tu vis, il meurt. Le réveil de la nature, le chant des oiseaux, le doux murmure d'un ruisseau, l'air parfumé des bosquets, émeuvent délicieusement ton âme, et la sienne est morte à toutes ces sensations. De secrets conci-

liabules, de nocturnes réunions, de sombres conspirateurs, des discours incendiaires, de noires intrigues, de grandes catastrophes, des têtes séparées de leur tronc, des échafauds, des cimetères, des bourreaux, des meurtres, des combats, des blessés, des vaincus, des vainqueurs, et de sanglans triomphes; voilà son élément, son air, ses Dieux, et sa vie: hors de là, tout lui paraît insipide.

Qui veut m'imiter ou me fuir, doit croire au portrait que j'ai fait de l'ambitieux par essence : j'en ai broyé les couleurs sur la palette de l'expérience.

CHAPITRE III.

Je fais connaissance avec Chelobai. Caractère de cet homme ; ses principes. Je me forme un parti de cent amis intrépides et décidés. Serment que je leur fais prêter. Mon premier début. La garnison de Monchabou est massacrée.

Quelque temps avant de donner un commencement d'exécution à la trame secrète que j'ourdissais contre Beinga-Della, je fis connaissance avec le noble Chelobai, Birman d'origine. La nature jettera des milliers d'êtres sur le globe avant de parfaire une telle créature. Aussi étonnant par l'immensité de ses connaissances que par l'acerbité de ses systêmes, cet homme était un de ceux que dix siècles ne voient point naître, par bonheur pour l'individu dont ils sont le fléau, et par malheur pour certains princes auxquels leurs avis rendent quelquefois de grands services. Je n'esquisserai point autrement son portrait : les faits qui suivent le rendront

beaucoup mieux que mes faibles crayons.

Chelobai avait cinquante ans, et quoique noble, il n'avait jamais voulu accepter aucun emploi dans le gouvernement de sa patrie. Ce refus prenait sa source dans ses principes. « Quel qu'eût été l'emploi que l'on m'eût confié, me disait-il un jour, j'eusse été despote, par la raison qu'il faut nécessairement l'être pour commander aux hommes, quelque légère que soit la portion d'obéissance que l'on ait droit d'en exiger, depuis le simple commissaire de police jusqu'au Monarque légitime. »

Ce peu de mots, en m'annonçant un homme qui ne pensait point comme les autres, me donna l'envie de connaître plus particulièrement celui qui les avait prononcés.

Chelobai, totalement séquestré des emplois, vivait paisiblement d'une mince fortune qui fournissait à peine à son goût pour les plaisirs de la table. Ce penchant néanmoins ne lui fut jamais nuisible : la raison en est que, par tempérament ou par habitude, il ne s'apercevait même pas de ce qui aurait troublé la raison de dix autres personnes.

Sitôt que j'eus fait ces découvertes, je l'in-

vitai d'un repas aussi copieux que mes moyens me le permettaient. Comment, lui dis-je à la fin du repas, vous trouvez-vous de l'état actuel des choses? — Les lois d'un étranger, me répondit-il, me déplaisent. — Vous regrettez l'ancien Monarque? — Oui, parce que personne des nôtres ne prend sa place. — Quoi! peu vous importerait que ce fût Douipdie ou tout autre! — Oui, pourvu que ce fût un Birman. — Vous l'aideriez puissamment? — De mes avis, s'entend, car je ne prendrai jamais aucune part ostensible au gouvernement de qui que ce soit. — En ce cas, je connais quelqu'un qui pourrait bien un jour réclamer vos conseils. — Je doute qu'il souscrirait aux conditions qui seules pourraient les lui faire obtenir; car je vous avoué que jamais mon nom ne sera prononcé, de mon aveu, dans aucune discussion politique; et jamais je n'apposerai ma signature sur aucun acte tant public que particulier; jamais même je ne raisonnerai diplomatie avec un tiers. — Ne craignez rien, et vous verrez, par les projets que je médite contre nos tyrans, si je mérite votre confiance. — Vous êtes donc ambitieux? — Oui. — Comment l'êtes-vous? — Au su-

prême degré. — Vos prétentions? — Elles sont incommensurables, si les circonstances les favorisent. — Craignez-vous la fatigue, les inquiétudes, les périls et la mort? Non. — Pouvez-vous caresser qui vous détestez; affliger qui vous est cher; fermer votre âme aux doux sentimens de la nature; mépriser ou punir de justes plaintes qui vous importunent ou qui vous accusent; mettre au rang des vertus les crimes nécessaires à votre sûreté; être de marbre aux grandes catastrophes; sourd aux cris de la douleur? Pouvez-vous encore fouler aux pieds les bienséances; cracher sur les préjugés; lacérer les chartes; brûler les contrats particuliers; élaguer les codes; les refaire; les mettre en vigueur aujourd'hui, les annihiler demain; nier les titres et les droits; ne vous avouer aucun être supérieur en ce monde; n'en pas soupçonner dans l'autre; feindre toutes les vertus, n'en posséder aucune; ne voir enfin, au Ciel et sur terre, que vous, votre gloire et votre ambition (1)?

---

(1) Si l'usurpateur et l'être éminemment ambitieux doivent réunir, et réunissent tout ce qu'il faut pour

J'étais tout oreilles, je n'avais pas échappé un seul mot de ce que je venais d'entendre; mais quelque préparé que je fusse aux principes extraordinaires de cet homme unique en son genre, j'avoue que je fus anéanti des qualités qu'il exigeait dans un ambitieux. Il s'en aperçut. Quoi! me dit-il, vous ne répondez pas? Allez, mon ami; dormez encore sur la théorie de l'ambition : vous n'êtes point assez rompu à ses fatigues, assez mûr pour le rôle que vous prétendez jouer. Si l'exposition des principes que vous devriez nécessairement professer vous épouvante, que serait-ce donc lorsqu'il faudrait les mettre à exécution? Cheval exténué à moitié de votre course, vous tomberiez dans l'arêne, sans chaleur et sans vie.

Cette vigoureuse sortie me tira tout à coup

---

remplir les nombreuses conditions que Chelobai leur impose, nous devons lui savoir bon gré de nous les avoir décrites. Cette liste imprimée, et distribuée à tous les peuples, rendrait l'ambitieux, l'usurpateur et le tyran, l'exécration de l'univers, et beaucoup moins de gens s'attacheraient à leur char.

(*Note du Traducteur.*)

de l'étonnement où son discours m'avait plongé. Je rougis jusqu'au bout des ongles, d'avoir paru à ses yeux plus faible que le rôle auquel j'aspirais. J'aurais voulu, pour beaucoup, retenir les confidences que je venais de lui faire. Si je n'avais connu le parti que je pouvais tirer d'un tel homme, et que j'eusse eu le pouvoir de le confiner au bout du monde, jamais il ne se serait présenté devant moi. Humilié dans ce que j'avais de plus cher, dans mon amour-propre, je retrouvai soudain assez d'énergie pour lui donner le change sur l'espèce de stupeur dans laquelle j'étais resté. Chelobai, lui dis-je assez froidement, vous vous abusez sur les véritables motifs de ma stupéfaction. Les principes que vous venez de m'exposer ne sont atroces que pour le vulgaire, qui ne peut penser comme l'*être supérieur* qui veut le régenter. Sachez que depuis longtemps, je les sais inhérens au caractère de l'ambitieux *quintessencé* : seuls ils constituent sa gloire et son existence; et je suis sensiblement affecté de ce que vous m'avez cru capable de m'en épouvanter. Voulez-vous connaître la véritable cause de mon étonnement et de mon silence? Hé bien,

c'est d'avoir rencontré sur le globe un mortel assez perspicace, assez versé dans la science de l'ambition illimitée, pour en avoir, ainsi que moi, démêlé les conditions qu'elle comporte, et les qualités qu'elle exige de ses plus célèbres sectateurs. Oui, je me croyais le seul mortel à la hauteur de ses attributs; votre existence enfin me paraissait impossible.

L'accent noble et fier avec lequel je m'exprimais, ramena insensiblement Chelobai de l'opinion qu'il avait conçue de moi. Hé bien, me répondit-il, s'il en est ainsi, si vraiment vous n'avez rien à perdre, lancez donc votre esquif sur cette mer orageuse, dût-il, trop faible contre la tempête, se briser sur les écueils dont cette plage est parsemée: j'assisterai incognito à vos débuts. En avez-vous déjà préparé les élémens?

Je lui racontai tout de suite que la proclamation de Beinga-Della, qui avait tant aigri les Birmans, était le résultat des conseils que j'avais donnés à ce prince. Il parut agréablement surpris de ce que je lui apprenais. « Fort bien commencé, s'écria-t-il, cela promet. Néanmoins vos Birmans, tout mécontens qu'ils

sont, se lamentent, bavardent, et ne tentent rien. Encore long-temps ils dormiront dans leurs maux, si vous ne trouvez les moyens de les exaspérer davantage. Les mots *honneur* et *patrie*, les droits de nos rois légitimes, la honte de vivre sous un joug étranger, tous ces appels, faits au courage et au devoir, peuvent être bons en d'autres temps, mais aujourd'hui ils sont insuffisans. Il faut donner à la population des secousses plus personnelles, en touchant de plus près ses besoins journaliers. Ecoutez-moi : On fait ordinairement les révolutions avec une disette et de la canaille (1); et celui-là qui le premier s'est écrié, *quand les peuples ont soupé*, *Rois dormez tranquilles*, a, sans contredit, proclamé une vérité incontestable. Cherchez donc maintenant les moyens d'affamer vos concitoyens. Qui rentre chez soi et voit quatre enfans se grouper autour de lui, et lui demander du pain qu'il ne peut leur donner, appar-

(1) On n'oubliera pas que, près de celui qui s'exprime ainsi, Machiavel serait un parfait honnête homme, un homme humain.

(*Note du Traducteur.*)

tient au premier venu qui veut essayer son désespoir, et secourir sa famille. En pareil cas, l'homme, quel qu'il soit, oublie ses devoirs, ses sermens et son Dieu. *J'ai faim* est un mot dont rien ne paralyse l'énergie et les résultats. Réfléchissez à l'avis que je vous donne; et s'il vous paraît tel qu'à moi, vous en userez sur-le-champ, si toutefois vous en avez les moyens.

Chelobai m'eut à peine quitté, que je repassai dans ma mémoire tout ce qu'il m'avait dit. L'acerbité de ses principes m'étonnait, il est vrai; mais, loin de m'en effrayer, j'en sentais de plus en plus la nécessité, si je ne voulais pas, comme il le disait bien, demeurer à moitié de la carrière. Son dernier avis surtout me parut solide et sans réplique; et sans perdre de temps, je m'occupai des moyens de le mettre à exécution.

Je m'étais lié avec divers personnages épars sur la surface de l'empire. La plupart, intéressés comme nous au soulèvement général, voulaient bien y coopérer d'une portion de leur fortune, et non de leur personne. C'était précisément ce qu'il me fallait pour l'accaparement des blés et autres denrées de première

nécessité. Je leur fis part de mon projet, et quoiqu'alors ils n'eussent pas grande confiance en moi, ils y donnèrent les mains. Bientôt les grains furent enlevés de toutes parts, et secrètement emmagasinés. Les fermiers Birmans, sourdement instruits de ce qui se tramait, cachèrent leurs récoltes ou portèrent leurs grains à des prix exorbitans. Dans certains cantons on les brûla; dans d'autres on les laissa pourrir; on en jeta même à la rivière. En peu de temps les marchés furent déserts, la disette devint générale, et le désespoir fut à son comble : c'était, comme on peut le croire, le moment désiré pour commencer mes opérations. J'eus, avant tout, une entrevue avec Chelobai. « Circonspection, prudence et discrétion, me dit-il, doivent présider à ce que vous allez entreprendre : vous êtes encore inconnu, ne vous associez donc que des gens qui, comme vous, ne craignent point la mort et n'aient rien à perdre. N'enviez point le nombre, mais l'énergie et le dévouement de chacun d'eux. Une poignée d'hommes déterminés à triompher ou à périr, opérera cent fois plus qu'une multitude indolente, sans énergie, et mue par des sentimens

divers; ne déployez pas surtout la carte de vos projets; n'en laissez voir qu'un coin; et néanmoins que tous les conjurés croient exactement la connaître. »

Ces conseils n'étaient qu'une répétition de ce que je pensais moi-même, et, depuis longtemps, je m'étais prescrit de les prendre pour guides.

Parmi les habitans de Monchabou et des communes environnantes, je fis choix de cent amis sur le courage et l'intrépidité desquels je pouvais compter: c'étaient tous gens mus par l'ambition, la vengeance et la misère. On va loin avec de tels compagnons, quand on sait tirer parti de leur impétuosité, de leur audace, et de leurs passions. Quel que soit le peu de fond que l'on puisse faire sur les sermens des hommes, je n'ignorais pas qu'en fait de conjuration rarement on les viole, surtout si la vie de l'individu parjure y est menacée. Je fis donc jurer à chacun de mes amis, sur une image de Gaudma (1), d'immoler tôt ou tard, et en quelque lieu qu'il fût, le premier d'entre nous qui

(1) Le dieu le plus révéré de ces cantons.

trahirait la cause commune. Mais, ce qui me garantit le plus leur fidélité et leur valeur, ce fut l'espoir que je leur donnai d'un plus brillant avenir.

Mon peu d'importance et ma feinte soumission aux lois de Beinga-Della me servaient admirablement bien. Je réparai et fortifiai le village de Monchabou sans que les Péguans conçussent le moindre soupçon sur mes projets.

Cinquante soldats de cette nation formaient toute la garnison de Monchabou. Cette poignée d'individus traitait les malheureux habitans avec une dureté sans exemple. Plus d'une fois, mes concitoyens s'en plaignirent à moi comme au chef du village, et me prièrent d'en instruire Apporaza, frère du roi de Pégu, et vice-roi d'Ava.

Ce prince, beaucoup plus juste et moins despote que Beinga-Della, eût probablement réprimé la licence de sa troupe ; mais ces représentations au vice-roi n'étaient point du tout en harmonie avec ma politique ; et tout en promettant aux malheureux Birmans de demander que justice leur fût rendue, je n'en

faisais rien, et leur répondais que mes plaintes n'avaient point été écoutées. On présume bien quel était le but de cette politique. Je voulais que l'impunité des soldats Péguans mît le comble aux mauvais traitemens qu'ils exerçaient contre mes compatriotes, et que ceux-ci, poussés à bout, ne gardassent plus de ménagemens contre leurs oppresseurs. Mes vœux ne furent point trompés, et le succès passa mes espérances.

Un jour qu'une jeune fille portait à une de ses parentes, du pilau, mets dont on fait grand cas dans le pays, un soldat Péguan eut l'insolence de le lui arracher et de la maltraiter ensuite. Cet outrage fut vivement senti par les habitans, qui m'en portèrent plainte sur-le-champ. « Retournez dans vos demeures, leur dis-je, soyez calmes, préparez-vous à me seconder, et demain vous serez vengés. »

Je me transportai, sans perdre de temps, auprès de Chelobai, qui déjà possédait toute ma confiance. « Je connais, me dit-il aussitôt qu'il m'aperçut, les motifs qui vous amènent ici. Oui, l'heure de la vengeance a sonné. Rassemblez vos amis, et demain à l'aube du matin,

fondez sur les Péguans, et passez-les tous au fil de l'épée. »

Je croirais, lui répondis-je, qu'il suffirait de les mettre aux fers; ils nous serviraient au moins d'ôtages en cas de malheur.—« Ce que vous proposez pourrait être bon dans un autre moment; mais aux termes où vous en êtes, ce serait une faute capitale, et gardez-vous bien de la commettre. Premièrement, vous êtes peu nombreux, et la garde de vos prisonniers occuperait une partie de vos forces; en second lieu, vos débuts doivent nécessairement imprimer la terreur dans l'âme de vos ennemis. A ces deux puissantes raisons, s'en réunit une troisième beaucoup plus victorieuse, et dont l'importance ne saurait vous échapper : en ne faisant grâce à aucun Péguan, vous ôtez tout espoir de pardonà vos compagnons d'armes. Ceux-ci, n'ayant plus à choisir qu'entre la victoire et le supplice, se lieront irrévocablement à vos destinées. Si, dans la balance des grands événemens, vous comptiez pour quelque chose la vie de cinquante hommes, fussent-ils même vos partisans, vous ne mériteriez pas l'honneur d'essayer la fortune, et vous péririez au premier choc. »

Si j'eusse naturellement trop penché pour une clémence, aussi dangereuse qu'impolitique, la solidité des raisonnemens de Chelobai eût suffi pour rectifier mes idées et me ramener dans la vraie route de l'ambition ; mais, et j'en rends grâce à mon génie, je pensais à peu près comme mon ami.

Sitôt que j'eus décidé qu'il ne serait fait grâce à aucun des Péguans, je fis secrètement avertir les conjurés de se trouver le lendemain, au point du jour, dans un bois qui avoisine Monchabou.

La nuit qui précéda ce jour à jamais célèbre pour moi, parce qu'il fut le prélude de ma toute-puissance, je repoussai le sommeil de ma paupière. Je me disais : « Prêt à me lancer dans une carrière où l'amour du repos est un vice capital, il faut me briser de bonne heure à la fatigue et à l'insomnie. De glorieux instans, de bruyans triomphes, m'indemniseront peut-être un jour de ces légers sacrifices. » Je me parlais, comme on voit, en homme presque sûr d'un superbe avenir.

Je devançai l'aurore et mes amis, au rendez-vous que je leur avais indiqué. Je préparai, en

les attendant, la harangue que je voulais leur faire. Ce genre de séduction, qui n'en est pas une pour le sage, qui sait que des mots ne sont pas des faits, manque rarement son but sur le vulgaire des hommes, dont les neuf-dixièmes cèdent bêtement à l'empire des phrases. Un politique Indou a dit : « Plus l'orateur populaire est ampoulé, redondant et inintelligible, et plus il séduit les masses. » Cette proposition n'est vraie que suivant les circonstances; je dirai même que cette méthode n'est bonne à suivre que dans les causes où l'orateur a plus besoin d'étourdir son auditoire que de l'éclairer. Ce qui frappe émeut plus que ce qui éblouit.

Aussitôt que les conjurés furent tous à leur poste, je leur tins le discours suivant :

« Amis ! vous n'êtes qu'une poignée d'hommes, et cependant vous allez donner le signal de refouler dans son empire un roi puissant soutenu d'une armée victorieuse. Jamais entreprise ne fut plus noble et plus glorieuse, mais elle est hérissée de périls. Ne vous les déguisez pas. Si vous échouez et que vous n'ayez pas le courage de mourir au champ d'honneur, un bourreau vous brisera sur un

échafaud. Si vous triomphez, et vous serez triomphans si vous voulez fortement l'être, *vos destinées seront d'or*, et la coupe du bonheur ne se tarira jamais pour vous. Vous ne serez plus désormais isolés, sans fortune et sans considération; vous marcherez à la droite du Souverain, quel qu'il soit; vous compterez des titres, des propriétés que vous transmettrez à vos enfans; vous serez enfin les heureux du siècle. Optez, il est encore temps. Soyez ou lâches esclaves d'un despote ou ses fortunés vainqueurs : quant à moi, j'ai fait abnégation de ma vie, et voilà ma devise : Gloire et richesse, ou la mort! Adoptez-la, ou séparons-nous. » *Gloire et richesse*, ou *la mort!* répétèrent à l'unanimité mes ambitieux compagnons. Je fus d'autant plus satisfait de cette acclamation générale, qu'elle me prouva que j'avais touché la corde du cœur humain. Observez que dans ce discours j'avais négligé les grands mots *Patrie, Civisme, Monarque légitime*. On se doute bien que cet oubli n'était pas naturel, et que j'avais mes raisons pour en agir ainsi.

Sûr alors du dévouement des conjurés, je leur prouvai en peu de mots la nécessité d'im-

moler la garnison de Monchabou, et je n'eus pas de peine à les en convaincre. A l'instant même nous courûmes sus, et bientôt ils avaient cessé d'être.

CHAPITRE IV.

Définition du peuple. Propension de l'homme pour les exploits guerriers. Triomphe d'un conquérant. Avilissement de la populace. Ma profession de foi. Avec quatre cents hommes, je défais trois mille Péguans. Prise d'Ava, capitale de l'Empire Birman. Conseil de Chelobai.

Le bruit du massacre de la garnison de Pégu fut bientôt répandu de toutes parts. C'était, il est vrai, ce que je désirais, pour indiquer à tous les Birmans un chef et un point de réunion.

Le concours et le dévouement de mes concitoyens ne répondirent pas cependant aussi promptement à mon appel, que je l'aurais cru. Quelques Birmans vinrent me joindre; mais le plus grand nombre me regardait comme un homme sur lequel on ne pouvait compter. Je fis part de ce contretemps à Chelobai, qui me dit: « Que cela ne vous étonne pas; le peuple est une grosse boule qui pourrirait dans la fange, s'il ne se

trouvait un joueur assez généreux pour la lancer, d'un grand coup de pied, sur un terrain plus doux et plus coulant. C'est alors qu'il faut savoir ralentir et en diriger la course ; car, une fois lancée, elle roule jusqu'à ce qu'elle trouve un gouffre où elle se perd. »

Cette définition originale de l'indolence des peuples, lors même qu'ils sont opprimés, me fit sentir le besoin de fixer plus particulièrement l'attention de mes concitoyens, et de leur prouver, par un coup d'éclat, que je méritais de leur commander.

De toutes les actions humaines, il n'en est pas qui séduisent plus la multitude que les exploits guerriers. Il semble que l'homme est né pour la destruction, et qu'il n'est bien qu'au milieu de ses brillans destructeurs. J'ai lu dans je ne sais quel livre, qu'un peuple en guenilles ne se plaindrait jamais s'il pouvait reposer sa tête sur les lambeaux d'une oriflamme prise à l'ennemi. Et malheureusement cela n'est que trop vrai : on ne voit point la foule admiratrice se grouper autour d'une société de paix et de bienfaisance ; mais paraît-il un brillant état-major, dont le métier de chacun de ceux qui

le composent est de sabrer son prochain, il est l'objet de la curiosité générale, et toute la jeunesse envie d'y figurer. Un conquérant a ravagé des provinces, brûlé des villes, réduit cent mille familles dans la misère, peuplé le monde de jeunes gens mutilés et d'orphelins, privé un père de son fils unique, une épouse de l'époux qu'elle adore, une amante du jeune amant qu'elle idôlatre; hé bien! que ce coupable mortel rentre dans sa capitale, des arcs triomphaux l'attendent, et les premières autorités, après l'avoir complimenté sur le nombre de ses meurtres, lui servent de marche-pied pour s'élancer dans un char de victoire. Alors, vingt-cinq mille va-nu-pieds à jeun, se poussent, se pressent, se précipitent auprès du guerrier qui leur cracherait volontiers sur la tête, tant il les méprise, et qui se contente de rire en secret des coups de plat de sabre que son escorte leur distribue par humanité. De superbes coursiers le traînent ensuite vers la métropole; et là, des ministres d'une religion douce et sainte prient l'immortel Gaudma de répandre ses bienfaits sur un homme que ses justes lois condamnent à des peines éternelles.

Il faut, en vérité, avoir vu comme moi ce degré d'avilissement, pour y croire. Plus d'une fois j'en ai rougi pour les flots d'imbécilles qui me prodiguaient un enceus qui me soulevait le cœur.

De cette propension générale de l'homme à porter aux nues qui l'afflige ou l'égorge, je conclus que c'est à tort qu'un peuple accuse un conquérant qui dévaste ses cités et brûle ses moissons. Si c'était son prince, et que ce fût un autre peuple qu'il désolât, ce serait un grand homme, un héros.

Comment, au surplus, le guerrier, pour peu qu'il eût la passion de l'être, ne s'abandonnerait-il pas au torrent des conquêtes, puisqu'il voit tout l'univers sourire de préférence aux sanglans trophées des conquérans? Il faudrait être un Dieu pour résister à un penchant que le globe entier célèbre et caresse, à un penchant qui vous place à la tête de vos semblables.

Alexandre, Attila, Charles XII, et cinquante autres illustres assassins, n'eussent jamais occupé les trompettes de la renommée, si les peuples n'avaient porté sur le *palanquin de la gloire* que le guerrier généreux et modeste

qui ne tira l'épée que pour défendre sa patrie menacée et son prince injustement attaqué. Devrait être proclamé grand capitaine, celui-là seul qui, par une tactique habile et de savantes manœuvres, épargnerait le sang humain, et terminerait le plus vîte les différends des nations.

Il est étonnant, sans doute, de trouver de pareilles réflexions dans la bouche d'un homme qui fut à la fois guerrier et conquérant, je dirai même usurpateur. Voici, là-dessus, ma profession de foi.

Si j'avais pu être autre chose qu'un ambitieux comme il en fut peu, certes, j'aurais choisi un autre rôle que celui que j'ai adopté; mais une ambition démesurée étant devenue l'essence de ma vie et l'air que je respire, je m'y suis abandonné sans réserve. Plus à portée que tout autre d'apprécier ce qui constitue les despotes et les conquérans, j'ai fait de profondes réflexions sur ces deux sortes d'hommes; et la raison qui me les fait confier au papier, ne paraîtra pas moins extraordinaire que mon existence.

En matière de religion, je ne nie rien et doute de tout. S'il est une autre vie et qu'un juge suprême veuille m'y punir de ce que j'ai fait

en ce monde, je lui dirai : « Si des peuples ont à se plaindre de moi, s'ils m'ont lâchement permis de les tourmenter, ta céleste justice doit me pardonner en faveur du testament politique que je leur laisse. S'ils ont l'esprit de le goûter, chose dont je doute, les vérités que je dévoile, les confidences que je fais, les utiles leçons que je donne, les grands préservatifs que j'indique, les dédommageront amplement des légers passe-droits que je leur ai faits. Ce testament, enfin, sera le catéchisme de tous les états et le bréviaire de tous les peuples.

C'est ainsi que je m'expliquerai devant *Gaudma*, si toutefois je le rencontre dans une autre vie; et ce livre, dépositaire de mes plus secrètes pensées, est, proprement dit, une pierre d'attente que je pose à l'édifice de mon salut dans l'avenir.

Mon penchant pour les armes n'était donc pas la seule chose qui dût m'entraîner dans les champs du carnage : le besoin de frapper un grand coup, et de captiver la multitude qui veut toujours être fortement remuée, me faisait encore une loi de chercher, au milieu des hasards de la guerre, une grande réputation et

la confiance du peuple Birman. Il m'importait surtout de ne point laisser refroidir les espérances que mes débuts avaient fait concevoir. A mes cent premiers amis s'étaient insensiblement réunis trois cents autres individus, tous à peu près dans les mêmes principes. J'osai me mettre en campagne avec cette petite troupe. Arrivé à la hauteur de Menovai, j'aperçus un fort détachement de Péguans que Dotacheu, gouverneur d'Ava, envoyait contre moi. Dans toute autre occasion j'aurais fait ma retraite sur Monchabou; mais c'était mon premier fait d'armes, et j'avais besoin d'inspirer une grande confiance à mes soldats. Je m'avançai à la tête de cinquante hommes pour reconnaître les ennemis ; ils me parurent être au nombre de deux à trois mille hommes. Je ne cherchai point à le déguiser à mes compagnons de gloire. « Amis, leur dis-je, les ennemis sont six fois plus nombreux que nous; mais j'ai fait serment de ne les compter qu'après les avoir jetés sur la poussière. J'aime à croire que vous pensez tous de même. Néanmoins, s'il en était, parmi vous, que le péril épouvantât, qu'ils sortent des rangs et se retirent. J'aurai assez des braves qui me suivront au champ d'honneur, pour

aller coucher victorieux dans la capitale de notre patrie. »

Tout capitaine qui, dans un moment décisif, tiendra un pareil langage, est sûr d'en recueillir la récompense. J'avais parlé à l'amour-propre de mes amis, et tous me répondirent avec enthousiasme : « Marchons à l'ennemi ! » Profitant alors de leur émotion, je partage ma petite armée en trois corps ; je donne la droite à Namdogée-Praw, mon fils aîné, la gauche à Schembuan son frère, et je me place au centre, afin d'être à même de me porter partout où ma présence serait nécessaire.

Depuis une heure on se battait avec un succès à peu près égal, lorsque je m'aperçus que les Pégnans, forts de leur nombre, dégarnissaient leur centre et se déployaient de droite et de gauche pour m'envelopper de toutes parts. J'entrevis rapidement quel avantage je pouvais retirer de cette manœuvre. Réunissant alors mes trois colonnes, je les forme en masse, et vais donner impétueusement et tête baissée sur le centre dégarni de l'ennemi, qui, ne pouvant résister au choc imprévu de cette redoutable phalange, se renverse sur ses ailes qui ve-

naient à son secours. Bientôt la déroute fut complète et le massacre général. Quinze cents Péguans restèrent sur le champ de bataille, et le reste alla porter la consternation jusque dans la ville d'Ava.

Une victoire, quelque grande qu'elle soit, ne constitue pas seule un grand capitaine. S'il ne sait point en mettre les suites à profit, il n'a souvent fait qu'un exploit inutile. Aussi, laissant à peine respirer mon armée, je la dirigeai rapidement sur la capitale. Dotacheu, épouvanté de la célérité de ma marche, s'enfuit précipitamment de la ville qu'il m'abandonna, ainsi que le fort, où je trouvai de grandes richesses, que je partageai aux braves qui m'avaient suivi.

Quatre cents hommes faisant mordre la poussière à quinze cents ennemis, mettant le reste en fuite, et s'emparant d'une capitale, naguères sous le joug d'un vainqueur puissant et redoutable, sont des exploits capables de remuer toutes les classes d'une nation opprimée.

L'explosion fut générale chez le peuple Birman; mon nom était dans toutes les bouches, et de toutes parts on accourait sous mes enseignes.

La saison s'opposait malheureusement à ce que je profitasse de cet enthousiasme, et je fus contraint de suspendre momentanément le cours de mes brillans exploits.

L'importance de mes premiers succès me donnait, pour ainsi dire, la mesure de la carrière étonnante que j'allais parcourir. Persuadé que l'homme accorde rarement ses respects, son obéissance et sa considération à qui ne se distingue pas de lui, même par des airs feints et des vertus étudiées, je m'appliquai secrètement à me composer un front imposant et sourcilleux, qui laissât apercevoir en moi un être supérieur, continuellement enfoncé dans l'abîme de ses réflexions. Ce manége, qui dans la suite me devint naturel, eut alors tout le succès que je pouvais en attendre : tout ce qui m'approchait en fut la dupe, et mes plus intimes amis s'accoutumèrent insensiblement à voir en moi un mortel fait pour commander à ses semblables.

J'étais néanmoins dans une position difficile à décrire. La multiplicité de mes idées, de mes projets et de mes espérances, me ravissait la faculté de me fixer à quelque chose. Je fus con-

traint de m'avouer que j'avais besoin d'un homme de génie pour m'aider à débrouiller le cahos de mes désirs. Cet homme, je l'avais trouvé à Monchabou : c'était Chelobai, que je fis venir sur-le-champ dans la capitale. « La fortune, me dit-il à notre première entrevue, semble vouloir remettre en vos mains le pouvoir de vous venger impunément de quiconque vous ferait la plus légère insulte. En conséquence, je ne puis quitter ma retraite et me fixer auprès de vous, sans être sûr que vous n'hésiterez pas à vous conformer à mes intentions, quel que soit le rang où le sort vous appelle. Vous sentez-vous le courage d'entendre la vérité, et souvent très-durement exprimée? Ne vous éblouissez pas : ce courage ne se rencontre que dans quelques êtres privilégiés; et quatre siècles ne voient souvent pas naître un individu doué de cette force d'âme ; encore bien moins s'il porte le sceptre du pouvoir. Si je n'avais démêlé que vous êtes un être à part, je ne vous eusse point fait cette demande. Voyez donc si, quel que soit le rang qui vous est destiné, il me sera permis de vous parler franchement, sauf à vous d'en faire ensuite à votre tête? » —

Chelobai, lui répondis-je, simple particulier ou souverain, je vous jure par *Gaudma* de souffrir et d'entendre tout ce que vous me direz à l'avenir. — « Alompra, je ne crois pas plus aux sermens des hommes qu'aux promesses des Grands. Néanmoins je resterai près de vous. Je ne sais quoi m'attache à ce qui vous regarde. Désormais vous pourrez, quand vous le jugerez à propos, me consulter sans témoin; ce dernier article est de rigueur. »

Je souscrivis à tout ce que voulut ce mentor d'une nouvelle espèce, et nous entrâmes en matière.

« Votre début, continua-t-il, peut raisonnablement vous donner de brillantes espérances; mais si votre ambition aspire au rang suprême, gardez-vous bien d'en laisser percer l'intention, ou vous êtes perdu.

« L'infortuné et vertueux Douipdie, votre roi, vient d'être assassiné par les habitans de Pégu, stimulés par d'ambitieux sicaires. Ce meurtre horrible, tache éternelle imprimée à la nation qui s'en est rendue coupable, a mis le comble à l'effervescence de vos concitoyens. La haine, l'ambition, la vengeance, l'amour des richesses,

le désespoir et le crime, sont sous les armes, et prêts à soutenir leurs prétentions. La funeste absence de l'héritier du trône enhardit les factieux, et je doute qu'ils consentissent à le recevoir. Cette foule de partis, vous le voyez, ne vous offre pour le moment aucune chance favorable; tous, au contraire, se réuniraient contre vous, et vous écraseraient infailliblement s'ils vous soupçonnaient le dessein de les asservir. Vous n'avez pas oublié les conseils que je vous ai donnés la première fois que je vous vis; voici le véritable moment d'en faire usage. Au lieu de lutter imprudemment contre ces diverses factions, glissez-vous en secret parmi elles; accolez-vous des hommes dévoués à votre ambition, ou séduits par vos promesses. Bientôt les factieux, déchaînés les uns contre les autres, s'entre-détruiront, et vous régnerez sur leurs débris. »

Il en coûtait beaucoup à mon impétuosité naturelle, de me rendre à des avis qui paralysaient momentanément le cours de mes brillantes opérations; mais la sagesse des avis de Chelobai était palpable, et c'eût été me perdre de gaîté de cœur, que de ne pas les suivre.

CHAPITRE V.

Esquisse des divers personnages qui veulent un nouvel ordre de choses. Leur but et leurs vœux. L'orateur Miralaid me devient suspect. Je veux le faire assassiner. Chelobai m'en détourne. Moyens qu'il emploie pour m'en débarrasser.

Ce que m'avait prédit Chelobai, de l'effervescence de la nation Birmane, ne tarda point à se réaliser : du grand seigneur au cuistre, tout prit part à la commotion.

S'il n'était prouvé, depuis des siècles, que les basses classes de la société seront toujours et doivent nécessairement être sous le joug des classes dominantes; s'il n'était prouvé que le pauvre sera constamment l'esclave méprisé de l'homme riche, et l'imbécille, l'abject instrument des ambitieux et des intrigans, mes concitoyens eussent probablement reconquis la liberté et la dignité individuelles; mais comme ces deux grands mots ne sont que des lettres assemblées,

dont la réunion n'a de valeur que pour celui qui sait habilement s'en servir contre ceux qu'il veut séduire et dominer, les Birmans, croyant surgir au port, s'enfoncèrent dans un océan de troubles et de calamités.

Soudain, d'une bicoque et d'une hutte, d'une cour souveraine et d'une échoppe, d'une étude et d'un atelier, on vit s'élancer dans l'arêne politique une foule d'hommes la plupart inconnus, et surpris eux-mêmes de s'y voir.

L'un, gentillâtre casanier, indigné de n'avoir pu obtenir de la Cour une forte pension qu'il n'avait pas méritée, désertait sa caste, espérant trouver, dans un nouvel ordre de choses, les moyens de faire rebâtir son donjon usé par les ans; l'autre, gentilhomme aussi, mais perdu de crimes, de dettes et de procès, voulait, avant que de se pendre, essayer de la sottise de ses concitoyens, ou faire acheter son silence par ceux-là même qui le méprisaient souverainement; celui-là, ministre de l'immortel Gaudma, ennuyé de n'avoir qu'une petite portion d'honnêtes gens à guider dans la voie du salut, aspirait tout au moins à deve-

nir *Siredaou* (1), pour avoir la noble faculté de se damner somptueusement dans la capitale; celui-ci était un simple Phongi (2), qui, sincèrement affligé de n'avoir pas le talent de prêcher à la cour, et surtout de ne pouvoir faire un enfant légitime à sa servante, jetait gaîment le froc aux orties pour se dédommager de ce double malheur. Venait ensuite cette foule d'avocats sans pratiques et de jurisconsultes ignorés; les uns et les autres, las de ne bavarder pour personne, voulaient enfin aboyer, dans une tribune, les principes d'un monstre chimérique qu'ils baptisaient du nom de liberté, et dont eux-mêmes connaissaient l'existence impossible. A ces diverses sortes de gens, succédaient ces bavards populaciers, désœuvrés la plupart, ou fainéans, qui roulent de groupes en groupes, de sociétés en sociétés, ramassent ce qu'on y dit, le dénaturent, supposent ce qui ne s'y dit pas, se fournissent de phrases roulantes au-dessus de leur portée,

(1) Grand-prêtre.

(2) Prêtre d'un ordre inférieur.

qu'ils distribuent ensuite, comme de leur cru, à la canaille ébahie qui les admire sans les comprendre.

Ce n'est pas toutefois qu'au milieu de ces divers personnages, il ne fût des gens de beaucoup d'esprit. Au contraire, de véritables génies et de grands orateurs vinrent étonner la nation, qui ne soupçonnait pas même leur existence. Malheureusement pour l'héritier du trône, l'intérêt de leur ambition se trouvait en opposition avec ses droits; et ces hommes, las d'être sujets, devinrent ses plus cruels ennemis.

Les divers portraits que je viens de tracer ne sont que de légères esquisses des nombreux acteurs qui se préparaient à prendre un rôle sur la scène politique; j'étais trop intéressé à leurs actions pour ne pas m'enfoncer plus avant dans leurs caractères, leurs passions, leurs brigues et leurs prétentions. Je n'eus pas de peine à me convaincre que tous les partis prenaient pour devise le dicton *primo mihi*. Dits et faits me prouvèrent que personne ne pensait au bonheur général. J'en fis la remarque à Chelobai, qui me dit: « Ce

que font ces nouveaux débarqués sur la plage politique, est tout naturel et n'a rien qui doive vous surprendre : que leur importe le bonheur public, qui, je crois, est une chimère qu'il n'appartient pas aux hommes de réaliser; leur bonheur particulier est ce qui les occupe et doit les occuper préférablement à tout. Si l'éloquent est fougueux Miralaid fait retentir la tribune des droits soi-disant sacrés du peuple, c'est qu'il veut éblouir ce même peuple qu'en secret il méprise, en obtenir des honneurs, des dignités, de riches honoraires, pécher en eau trouble, payer ses dettes et s'enrichir. Son systême est celui, proportion gardée, de tous ceux qui, comme lui, s'agitent pour un nouvel ordre de choses : bonheur public et patrie ne sont que les cordons du masque qu'ils veulent s'attacher. Ces mots, au surplus, n'ont de véritable sens que pour un très-petit nombre d'êtres privilégiés, ou plutôt il varie suivant le rang et la fortune des individus. Un domestique, un manœuvre, un pauvre ouvrier, un batteur en grange, peuvent-ils attacher au mot si fameux de patrie, le même sens que le grand seigneur, le propriétaire, l'artisan bien

établi, et le riche laboureur ? Non, sans doute. Les premiers n'ont, proprement dit, d'autre patrie que là où ils travaillent et vivent moins malheureux. Aussi, les plus forts léviers qui font mouvoir la populace, sont la haine, la vengeance, l'or, l'amour de la nouveauté, la misère et la faim. J'ai remarqué aussi, dans votre manière de voir, une inconséquence qui retourne contre vous-même. Vous méprisez souverainement les individus et leurs systêmes; vous avez tort, et vous prononcez votre arrêt, puisque vous êtes dans le cas de ceux que vous condamnez. Ils veulent en petit ce que vous voulez en grand. Croyez-moi, en révolution le plus petit brouillon n'est pas plus à mépriser que celui qui aspire aux premières places : l'un et l'autre ont leurs plaisirs.

L'orateur impétueux qui s'élance à la tribune, certain d'y savourer le parfum des applaudissemens, n'est pas plus heureux que le savetier qui déserte son échoppe pour aller estropier la langue et le bon sens dans un groupe de politiques de sa force. Contentez-vous donc de mépriser les individus et non les rêves qu'ils font pour leur bonheur personnel,

le seul qui doive les occuper avant celui des autres. »

Chelobai pouvait avoir raison; mais tout autre que lui ne me l'eût pas impunément prouvé avec aussi peu de ménagement : toutefois, nous étions sans témoins, et je prévoyais l'utilité dont il me serait dans la suite.

D'après ses avis, tout à fait conformes aux miens, je laissai le champ libre aux divers partis qui se formaient dans l'Etat. Je voyais avec plaisir la nation Birmane s'échauffer de leurs systêmes, et s'écarter de ce qu'elle devait à son Prince légitime. J'espérais profiter un jour des résultats de son effervescence pour la dominer.

Pour me conserver à peu près libre au milieu de toutes les coteries, j'affectai de n'être que militaire; et néanmoins je me glissai dans celle qui me parut la plus puissante et la plus susceptible d'être observée. Là, brillaient dans la tribune de l'éloquence, Miralaid, Barna, Lechapp, Dorcet et quelques autres. Ces divers particuliers, tous hommes de génie et grands orateurs, étaient avides de richesses, d'honneurs, et calcinés d'ambition. Ennemis

de la Cour et du Prince à la place duquel ils voulaient régner, on les eût cependant achetés, si on avait voulu descendre à cette bassesse; et le peuple, dont ils se proclamaient les premiers défenseurs, n'eût point eu de plus grands ennemis; mais la Cour de Douipdie ignorait qu'en politique, il faut souvent flatter et payer qui l'on craint momentanément, sauf à l'écraser ensuite.

Les trois quarts des Birmans, aussi niais, aussi inconséquens, aussi légers que l'est ordinairement la populace, se prirent subitement d'une folle admiration pour l'orateur Miralaid. Cet engouement trop marqué me le rendit suspect; ses principes, au surplus, et la brûlante énergie avec laquelle il les exposait, pouvaient laisser dans les cœurs des traces profondes d'indépendance, totalement contraires à mes vues dominatrices. Je crus enfin qu'il était prudent de me défaire de cet homme dangereux. Je fis part de mon projet à Chelobai. « Je pense, me dit-il, à peu près comme vous. Ce Miralaid commence à devenir dangereux pour vos secrets desseins. La fierté d'un tel personnage, journellement alimentée par les suf-

frages de ses concitoyens, qui le honniraient s'ils pouvaient lire au fond de son cœur; un tel homme, dis-je, ne souffrira jamais un ambitieux parvenu au premier rang d'une nation qu'il dirige. Il faut nécessairement qu'il disparaisse de la scène politique. « Hé bien, lui répondis-je, je le ferai assassiner.—Comment, assassiner!... Est-ce bien vous, ambitieux Alompra, qui raisonnez ainsi? Ce projet, j'aime à le croire, est échappé à votre irréflexion. S'il en est autrement, je désespère de vous. Oh! qu'il est pauvre en politique, celui-là qui ne trouve d'autre voie qu'un assassinat pour se défaire de qui peut lui porter préjudice! Quel que soit l'individu qui se débarrasse avec éclat d'un adversaire, quand il peut l'étouffer en secret et sans bruit, est un imprudent qui n'a pas le sens commun, et qui mérite un sanglant revers. Je veux bien, par amitié, vous donner un échantillon des moyens à mettre en œuvre pour se débarrasser sourdement d'un ennemi dangereux: vous n'aurez pas même à vous reprocher sa mort.

Un cousin de Chelolai avait suivi l'héritier de la couronne chez les Siamois. Mon mentor

lui écrivit que si le Roi voulait pacifier son royaume et ne point perdre l'héritage de ses pères, il fallait à tout prix acheter le silence de l'audacieux Miralaid. Cet avis, transmis au conseil du Prince, y fut pris en considération ; et moyennant cent mille séquins, l'impétueux orateur abandonna la cause d'un peuple qu'il méprisait, pour travailler sourdement aux intérêts d'un prince qui venait de le charger d'or. Il était trop brisé en politique pour laisser brusquement apercevoir sa métamorphose ; ce fut insensiblement, et par gradation, qu'on le vit rabattre de l'austérité de ses principes. Par un des articles de son traité avec la Cour, il s'était engagé à tramer, sous main, la perte de ses principaux collègues, surtout celle de ceux qui paraissaient le plus opposés au parti du Monarque.

Chelobai, qui s'était procuré une copie de ce traité, fit secrètement passer aux collègues de Miralaid l'article qui les concernait. Déjà ces derniers s'étaient aperçus de la métamorphose de leur confrère; mais leurs soupçons se changèrent en certitude à la réception de l'article du traité signé avec la Cour.

Cependant, sages autant qu'irrités, ils ne laissèrent rien transpirer de leur ressentiment. Précaution admirable; car leur ennemi avait pour lui la confiance du peuple qui les aurait accusés de calomnie, s'ils avaient signalé la trahison de son héros. Ce fut dans le silence de l'intimité qu'ils tramèrent sa perte, et celui-là qui croyait les sacrifier à son ambition devint lui-même victime de la leur, et mourut quelque temps après du poison qu'ils lui firent donner.

Ce fut Chelobai qui le premier vint m'annoncer cette mort : « Hé bien, me dit-il, votre ennemi n'est plus. Que vous en a-t-il coûté ? Rien, pas même un lambeau de votre réputation. Que cet échantillon politique soit désormais votre guide dans les occasions à peu près pareilles. Honneur au Prince qui, sans sortir de son cabinet, triomphe de ses ennemis et les pulvérise ! Dans la guerre secrète qu'il leur déclare, s'il ne met en campagne que la perfidie, la mauvaise foi, l'astuce, l'intrigue, les trames secrètes, la séduction, l'hypocrisie, des piéges cachés, le parjure et la fraude; si, dis-je, avec ce cortége, il parvient à humilier

ses ennemis, à raffermir sa couronne, et à conserver la paix à son peuple, ce n'est pas seulement un Prince habile, mais bien encore un très-grand homme. Ses sujets, qu'il met à l'abri des fléaux inséparables d'une guerre ouverte, lui doivent amour et respect.

Ces propositions feront, je le pense bien, frémir cette fourmillière de politiques à l'eau rose. « Votre héros, me diront-ils, n'est pas un homme de bien. » Qui le leur donne pour tel? Je soutiens au contraire qu'il ne peut l'être. Je leur pose en principe que, qui veut commander aux hommes ne saurait toujours être juste. Je dis plus, s'il veut sincèrement le bonheur de son peuple, il faut nécessairement qu'il soit quelquefois coupable (1). Qui voudrait nier ces grandes vérités ne serait qu'un vertueux imposteur.

A ces ressorts secrets et silencieux, qui opèrent la gloire du Monarque et la tranquillité

---

(1) On ne sera pas fâché d'apprendre que les Indiens eurent aussi leur Machiavel.

(*Note du Traducteur.*)

dessujets, un homme pieusement inconséquent et cruel sans le vouloir, donnerait la préférence à une déclaration de guerre dans toutes les formes. L'insensé, pour émettre un tel vœu n'a jamais vu une soldatesque effrénée livrer sa maison aux flammes, insulter son épouse, violer sa fille, et le menacer de mort; jamais il n'a vu de superbes moissons, l'espoir du laboureur et d'une population entière, hachées et déracinées, encore vertes, sous le poids des nombreux escadrons qui manœuvrent sur un sol richement ensemencé; jamais un décret militaire n'appela dans les champs du carnage, son fils unique, l'espoir de ses vieux ans; jamais l'insensé n'entendit le sifflement épouvantable de ces globes massifs que le salpêtre envoie sur des milliers d'infortunés aussi inconnus aux maîtres ingrats qu'ils servent, qu'étrangers à la cause qu'ils défendent; jamais ses regards ne se sont arrêtés sur un champ de bataille couvert de morts et de mourans, de troncs épars et de membres déchirés. Ah! s'il eût seulement entendu les cris et les gémissemens sortis d'un chariot de blessés, roulant sur un pavé dur et cahotant,

se rétractant soudain de sa probité meurtrière, il se fût écrié : Honneur, mille fois honneur, respect et reconnaissance, au Prince habile qui sait, par de secrets moyens, épargner à l'humanité ces horribles spectacles ! »

« Vous m'avez entendu, Alompra ? vous savez comment je vous ai débarrassé d'un homme qui dans la suite pouvait être un ennemi dangereux. Dites-moi maintenant, s'il est un mortel, pour peu qu'il ne veuille pas s'éblouir, pour peu qu'il soit humain et sensible, qui ne préférât, à l'appareil terrible des conquérans, la politique ténébreuse dont je vous ai fait de justes éloges. Loue qui voudra la valeur d'Alexandre ; ce guerrier n'est, selon moi, qu'un bandit courageux soutenu par le courage et le dévouement d'autrui. Ah ! combien je lui préfère le cauteleux mortel qui lui donna le jour ! Philippe de Macédoine est un génie supérieur devant lequel celui de son trop célèbre fils doit baisser pavillon. Outre qu'il n'a pas, comme Alexandre, dévasté l'univers, il ne doit pas ses succès à la valeur des autres. La souplesse de son génie lui a procuré l'abaissement de ses ennemis et fourni ses titres à l'immortalité. »

Puisqu'il est prouvé que la morale et les actions d'un homme appelé par la naissance ou l'ambition au commandement de ses semblables, ne sauraient être les mêmes que celles d'un simple particulier, il eût été très-difficile de réfuter victorieusement le système de Chelobai en faveur d'une politique fallacieuse et secrète. Ce système, néanmoins, ne pouvait me convenir qu'en certaines circonstances et par intervalles : naturellement impétueux, il eût été pénible pour moi de me renfermer dans le calme d'une politique sourde et sans éclat ; je me sentais, en un mot, le besoin de faire du bruit. C'est pourquoi, prenant un juste milieu, je résolus d'employer tour à tour la ruse et l'intrigue, l'éclat des conquêtes et la force des armes.

Dans la position où je me trouvais alors, nul événement ne pouvait m'être indifférent ; et la conduite des Birmans à la mort de l'orateur Miralaid me donna la mesure de leur inconséquence et de leur légèreté.

A peine cet événement fut-il su, que tous les clabaudeurs de la capitale lui préparèrent une oraison funèbre dans leurs coteries. C'était,

à les en croire, le défenseur du peuple, le conservateur de ses droits, l'ennemi de ses oppresseurs. Il fut comparé, ou plutôt on le mit au-dessus de tous les généreux défenseurs du peuple, anciens et modernes, personnages qui peut-être ne valurent pas mieux. La populace, qui chante aussi bien un maroufle qu'un grand homme, fit chorus à ces éloges soporifiques, s'inquiétant fort peu s'ils étaient justement mérités. Ce qui me frappa le plus dans cette affaire, ce fut de voir les assassins de la victime s'en déclarer les apologistes. Voulaient-ils perpétuer l'aveuglement du peuple, ou seulement le faire rougir un jour de sa frivolité? Quoi qu'il en fût, ce manége me donna la mesure des faiblesses humaines.

Un mortel aussi prôné que le défunt, ne pouvait échapper à la reconnaissance nationale. Il fut décidé par le sénat Birman, qui s'était constitué la nation, que l'orateur Miralaid serait transporté au temple des grands hommes. Une pompe funèbre fut ordonnée et proclamée. Le sénat, les cours souveraines, et la force publique, formèrent le cortége que suivait une foule d'oisifs, de grimaciers et de fainéans,

Toute la capitale enfin prit part à cette pasquinade politique, suivant le degré d'intérêt ou de bêtise de chaque individu.

Chelobai, qui ne m'avait pas quitté pendant la cérémonie, me demanda ce que j'en pensais. Je pense, lui répondis-je, que la société est un amas de comédiens, plus ou moins habiles à feindre des sentimens qu'ils n'éprouvent pas ; et c'est en quoi je les mésestime. — Encore un arrêt contre vous. Alompra, ne serez-vous jamais conséquent ? Blâmerez-vous sans cesse les principes que vous professez ? Quel mortel est aujourd'hui plus comédien que vous ? Eprouvez-vous pour le peuple, et pour le bonheur public, cet amour dont vous faites parade ? Non, sans doute ; et vous avez raison de singer un sentiment utile à votre ambition. Si vous continuez à mépriser ces rôles, semblables en petit à celui que vous voulez jouer en grand, vous perdrez insensiblement la bonne opinion que vous devez avoir de vos artifices, et votre énergie s'éteindra. Qui fait les célèbres imposteurs, si ce n'est la dignité présumée de leur rôle ? Un grand comédien doit se croire ce qu'il joue. Les

grimaces que nous venons de voir ont toutes leur mérite, parce qu'elles sont toutes dans l'intérêt personnel de ceux qui les ont faites. Il n'y avait de réellement méprisable, dans ce concours de spectateurs, que l'imbécille ouvrier qui vient y perdre sa journée sans égard pour les besoins de sa famille. — Tout en faisant grand cas de vos conseils, je m'aperçois, mon ami, que vous m'avez mal saisi. Jamais, non jamais je n'aurai mauvaise opinion de mon rôle et de ma personne : mon amour-propre saura toujours les ennoblir à mes yeux. Mais il est dans mon caractère de mépriser mes semblables; et c'est en quoi je les juge le mieux. L'état actuel de la société en a proscrit la justice et l'équité : hé bien, je souscris par intérêt à cette proscription; mais rien ne me force à estimer ceux qui, comme moi, y souscrivent. Ce mépris, au surplus, pour l'espèce humaine est une petite jouissance dont je ne saurais me priver. »

D'après mes conventions avec mon mentor, il pouvait, en toute liberté, me donner des conseils, me faire même des reproches, sauf à moi d'en faire ensuite à ma volonté; aussi ne répondit-il rien aux objections que je venais de lui faire.

La fin tragique du monarque Birman avait, comme je l'ai déjà dit, partagé la nation en divers partis intéressés à s'entre-détruire. J'alimentais, il est vrai, leurs dissensions par tous les moyens qui étaient en ma puissance ; mes nombreuses créatures s'étaient partagées dans toutes leurs réunions ; ce qui s'y faisait ou s'y disait, m'était fidèlement rapporté ; nous opérions ensuite d'après ces rapports. Aussi, grâce à ces menées secrètes, nous avions la satisfaction de voir les factieux se traîner mutuellement à l'échafaud ou dans l'exil.

L'anéantissement des factions n'était point la seule chose dont je m'occupais.

L'héritier présomptif de la couronne se préparait à quitter le royaume de Siam, pour se mettre à la tête d'une troupe de Quois, nation dévouée à la cause de ses rois, et qui habitait le midi de l'empire Birman. Il m'avait paru de la plus grande importance de connaître les projets du Prince, afin d'en rendre l'exécution impossible. Quelques-uns de mes espions entouraient sa personne, et d'autres s'étaient glissés dans son conseil. Tous m'apprirent qu'il se disposait à ressaisir l'autorité suprême. Ce fut

alors que la politique astucieuse, tant vantée par Chelobaï, me fut d'un très-grand secours. Pour ne point encourir la haine du Souverain légitime, en cas qu'il parvînt à recouvrer ses droits, je ne me prononçai point ouvertement contre lui; mais je décrirais difficilement tout ce que je mis en œuvre pour lui susciter des ennemis, l'écarter du trône, et lui aliéner le cœur de ses sujets. Mes affidés répandirent, comme siennes, des proclamations où le Prince parlait avec le dernier mépris de son peuple, et menaçait des plus horribles châtimens tous ceux qui avaient pris part aux troubles. « Il ne sera pas, y était-il dit, laissé pierre sur pierre dans Ava, et tous ses habitans seront dispersés sur la surface de l'empire. » Je lui prêtai le projet de livrer la patrie au fer des étrangers. Enfin, un Prince bon par excellence fut représenté comme un tyran implacable, avide du sang et des larmes de ses malheureux sujets.

Ce projet de diffamation ne pouvait qu'avoir un très-grand succès, dans les circonstances où la nation Birmane se trouvait à cette époque. Les coryphées des diverses factions, présumant

n'avoir plus de pardon à espérer, s'enfoncèrent de plus en plus dans la révolte; leur audace s'accrut en proportion de leurs périls. Les provinces de l'empire ne tardèrent pas à se peupler de propagandistes, chargés d'alimenter l'erreur et la désobéissance. Les principes les plus absurdes prirent la place de nos anciennes et paisibles notions; la morale publique prit les couleurs du jour; les têtes se volcanisèrent; chacun crut n'être pas dans sa sphère; et la désorganisation devint en peu de temps générale. La population, cohue généralement inconséquente et versatile, prit insensiblement du goût à la nouveauté des systêmes, et de l'éloignement pour un Souverain qui ne voulait que lui rendre le repos et le bonheur.

Mes machinations secrètes avaient, comme on le voit bien tout le succès que je pouvais en espérer. La province, armée pour l'intérêt de l'héritier légitime, fut traitée de rebelle par le reste de la nation, qui mit à mort ou fit périr dans l'exil une partie de ses courageux habitans.

CHAPITRE VI.

Alompra plie la jeunesse Birmane au joug de la discipline. Le frère de Beinga-Della s'avance avec une nombreuse armée. Système guerrier de Chelobai. Importance de la forteresse d'Ava. Il en confie la défense à son second fils, Schembuan-Praw. Discours qu'il fait à ses deux enfans.

Si le mouvement, l'inquiétude, la crainte et le besoin de se préparer d'heureuses chances, n'étaient l'apanage et le plaisir de l'homme ambitieux, sa vie serait un supplice, et sur le globe il ne serait pas une plus misérable créature.

Quel qu'eût été le succès de mes trames secrètes contre le parti de l'héritier du trône, ma considération parmi mes citoyens était, à peu de chose près, toujours la même. Les Birmans, tranquilles du côté des Péguans, que la mauvaise saison retenait dans leurs cantonnemens, avaient les yeux fixés sur les orateurs

qui faisaient retentir la tribune des droits du peuple au détriment de ceux du prince. Cet état de choses ne pouvait durer longtemps; mon impatience et ma fierté naturelles en étaient révoltées. Je me hâtai donc de rassembler tout ce qui pouvait m'assurer de grands succès dans la campagne qui allait s'ouvrir. La jeunesse Birmane, levée toute entière et comme par enchantement, mettait à ma disposition des forces imposantes. Ces enfans à peine sortis du toît paternel, furent insensiblement soumis au joug d'une sévère discipline. La nation Birmane avait une armée, que ses ennemis ne lui croyaient encore que des bandes de révoltés.

J'appris, sur ces entrefaites, que le frère de Beinga-Della s'avançait contre moi avec des forces considérables. Cette nouvelle me fit d'autant plus de plaisir, que je brûlais d'en venir aux mains.

Je rassemblai mon armée aux environs de Keoum-Meoum : je la trouvai nombreuse et beaucoup plus décidée que je ne l'aurais cru. J'en passai la revue en présence de Chelobai. Je voulais savoir ce qu'il en pensait avant de commencer mes opérations.

« Vous allez, me dit-il, commencer une campagne du succès de laquelle dépend votre destinée. Si vous êtes vaincu, ne fût-ce qu'une fois, vous êtes perdu dans l'opinion publique. Vous n'êtes point dans le cas des autres généraux ; donc votre tactique ne saurait être la même. Vos jeunes soldats n'ont point encore paru dans les combats. Le choc des escadrons, le bruit des armes, les détonations du salpêtre, l'aspect des morts, les cris des mourans, jetteront nécessairement dans leurs âmes la faiblesse et l'effroi, que viendront encore augmenter la présence et les attaques d'un ennemi furieux et depuis longtemps familiarisé avec le carnage et la douleur.

Il faut donc, à quelque prix que ce soit, trouver les moyens de remédier à ces divers inconvéniens. Apporaza est un guerrier versé dans l'art des batailles, et ses officiers supérieurs sont presque tous d'excellens capitaines. Les uns et les autres, n'ayant pas, comme vous, besoin de tout risquer pour obtenir de grands succès, attachent au sang de leurs soldats beaucoup plus de prix que vous ne pouvez en atta-

cher à celui des vôtres. Leurs opérations guerrières sont tracées d'après des principes fixes dont rarement ils osent s'écarter. Il faut nécessairement dérouter toutes ces vieilles têtes tacticiennes, mettre en défaut leurs connaissances, et donner au monde étonné un nouveau genre de combattre, contre lequel échoueront les plus savantes manœuvres et les plus sages dispositions.

Le succès d'un pareil système repose le plus souvent dans le nombre des soldats. Il faut donc accoutumer de bonne heure la nation à ne vous en jamais refuser. Lorsque vous arriverez sur un champ de bataille, dépouillez tous sentimens d'humanité; *murez* votre âme à la pitié; d'un œil sec et froid, contemplez la dissolution des masses et le *brisement* des individus. Insensible comme le roc, soyez sourd au cri de la douleur. Dans une affaire décisive, évitez les chocs isolés. Tandis que vos adversaires, tacticiens routiniers, essaieront par de savantes manœuvres à triompher sans perte d'hommes, déconcertez leurs sages mesures en faisant marcher de front vos masses à la mort. Il en restera la moitié en route, je le sais; mais

le reste, furieux, tombera, culbutera, écrasera la phalange ennemie, épouvantée d'une impétuosité que rien ne peut comprimer.

Un tel systême, je l'avoue, est en opposition avec les lois de l'humanité; mais, et je vous l'ai déjà dit, un homme tel que vous ne parvient à ses fins qu'à travers un sentier de forfaits qui ne doivent point être tels à ses yeux. Je ne veux pas même vous déguiser que votre existence est un fléau contre lequel l'univers devrait faire cause commune. Néanmoins, puisque cette ligue est impossible, et que vos semblables veulent bien tolérer qu'un homme, qui n'a que deux pieds comme eux, les égorge ou les fasse égorger ; je veux bien, par amitié, vous indiquer les moyens d'atteindre rapidement le but que vous désirez. »

Une fortune, selon moi, n'aurait point assez payé les avis que je venais de recevoir. J'avais bien quelque teinte du systême guerrier de Chebai, mais je n'aurais point encore osé m'en prouver la nécessité. Ce systême, en effet, était infaillible. Qui ne compte point le sang de ses soldats ; qui les jette en masse sur ses ennemis, est certain de les écraser, de même qu'on étoufferait un bœuf sous le poids de quelques mil-

liers d'enfans à la mamelle (1). Là, toutes combinaisons militaires ne sont d'aucun secours; c'est un torrent auquel il faut nécessairement opposer un torrent pareil; mais j'aurais probablement bien fait du chemin avant de voir mes adversaires chercher à l'imiter.

Apporaza cependant, à la tête de l'armée Péguane, se rendait à marches forcées sous le fort d'Ava dont il voulait faire le siége. Ce projet me parut un gage certain de sa défaite. je n'ignorais pas que, de cinquante généraux qui assiégent une forteresse en présence d'une armée ennemie, il n'en est pas quatre qui réussissent. La raison en est simple: ayant à surveiller le fort qu'ils assiégent et l'armée qui les observe, ils ne peuvent disposer que d'une partie de leurs forces; et tous les jours ils sont exposés à être enveloppés.

Mes dispositions contre Apporaza furent

---

(1) Cette comparaison, bisarre au premier coup d'œil, devient d'une énergie frappante, quand on réfléchit que les soldats d'Alompra étaient de jeunes enfans lancés contre de vieilles troupes.

(*Note du Traducteur.*)

aussi rapides que sa marche. La conservation de la capitale dépendait absolument du fort qui la dominait. La prise d'Ava rétablissait complètement les affaires des Péguans, ruinait les miennes et celles de la nation Birmane. Je devais donc tous mes soins à la défense du fort. Je me serais volontiers renfermé dedans, si ma présence n'eût été plus nécessaire ailleurs. Comme il m'importait beaucoup de n'en confier le commandement qu'à un homme sur l'intrépidité duquel je pusse compter, je balançai quelque temps entre le plus jeune de mes fils et le général Trézo, officier d'un rare mérite et d'une valeur reconnue. Le premier cependant l'emporta ; et ce fut Chelobai qui me fit pencher en sa faveur. Mes deux fils étaient alors à Montchabou, occupés de l'organisation de quelques bataillons. Je les fis venir auprès de moi : « Mes enfans, leur dis-je, il est temps que je vous dévoile les vastes projets que j'ai conçus. Vous êtes en âge d'être initiés à mes principes, qui, j'aime à le croire, seront les vôtres, si vous persistez à vouloir soutenir glorieusement le nom illustre que je veux vous laisser.

» Les peuples, vous le savez, ne méritent point qu'un brave homme s'expose pour leur procurer le bonheur, si toutefois ce bonheur n'est pas une chimère. Un homme seul, quels que soient ses services, ne peut capter la reconnaissance publique, et si quelques grands hommes furent sincèrement aimés, chose dont je doute fort, ce ne fut jamais que d'une très-petite partie de la nation ou de quelques-uns de leurs favoris.

» Puisqu'il est physiquement impossible que les peuples ne soient point ingrats, il ne se peut que ceux qui les dirigent n'aient d'autre but que la prospérité de ces mêmes peuples. Aussi, quiconque s'est proclamé et se proclamera leur défenseur et leur appui, ne fut et ne sera jamais qu'un fourbe adroit à déguiser l'intérêt personnel qui l'anime. Ces grandes vérités, mes fils, ne sont point du ressort du vulgaire, mais vous deviez les connaître pour vous pénétrer de l'idée que l'intérêt seul de mon ambition et de ma gloire m'a lancé dans l'arêne des événemens.

» Maintenant que vous connaissez mes desseins, n'oubliez pas qu'ils sont hérissés d'obs-

tacles et de périls ; mais vous êtes mes fils, et j'en rends grâces aux Dieux ; vous ne démentirez point votre origine. Comme votre père, intrépides et décidés, méprisant les dangers et la mort, vos fronts superbes s'environneront d'une auréole de gloire, et le sceptre de la toute-puissance se placera irrévocablement dans vos mains. »

O trop heureux père ! mes jeunes enfans étaient dignes de moi ! Avec la vie, je leur avais transmis la brûlante énergie de mon âme. La chaleur de mon discours avait pénétré leurs cœurs, et sur leurs fronts nobles et radieux d'espérance, pétillait la brûlante impatience de me prouver leur courage et leur dévouement. Tous se serrèrent spontanément contre moi et m'enlacèrent de leurs bras nerveux : « Cher auteur de nos jours, s'écrièrent-ils avec l'enthousiasme naturel à mon sang, nous sommes tes fils, c'est te dire que nous te suivrons dans ta carrière ! Si les revers viennent t'y chercher, nous nous grouperons autour de toi. Trio plus qu'humain, notre aspect fera pâlir nos ennemis, et nos coups les jetteront sur la poussière. Si, vaincus par le

nombre, il faut céder, nous tomberons ensemble sur des monceaux d'adversaires expirés. »

Je ne crois pas qu'il soit de félicité pareille à celle que j'éprouvai dans ces douces étreintes. J'appuyai mes valeureux fils contre mon cœur; d'orgueilleuses larmes coulèrènt abondamment de mes paupières sur leurs joues. « Mes enfans, mes chers enfans! puissent vos frères (1), trop jeunes encore, vous ressembler un jour! Mais, par pitié pour votre trop heureux père, ménagez sa faiblesse; ne l'affaissez pas sous le poids de tant de jouissances; laissez-moi la force de vous expliquer mes intentions... Nam-

---

(1) Alompra avait alors cinq garçons, dont trois, encore trop jeunes, ne pouvaient prendre part à ses exploits. Trois d'entre eux montèrent sur le trône des Birmans. Namdogée-Praw l'aîné, tout de suite après la mort de son père. Schembuan, second fils d'Alompra, succéda à Namdogée. Minderagée-Praw, quatrième fils d'Alompra, usurpa la couronne sur Momien, son petit-neveu, qu'il fit noyer. C'est ce même prince qui règne aujourd'hui sur les Birmans.

(*Note du Traducteur.*)

dogée, tu vas, sous mes ordres, prendre le commandement de l'armée ; et toi, Schembuan, trois mille soldats d'élite vont te suivre dans le fort d'Ava. En te remettant la défense de ce poste important, sous les ruines duquel il faut s'enterrer plutôt que de se rendre, je te donne, mon jeune ami, la plus forte preuve de la confiance que m'inspirent ta valeur et ton intrépidité. Sur cette forteresse reposent toutes mes espérances. Sa prise seule entraînerait celle de la capitale, et par conséquent la ruine de mes projets ; mais qu'ai-je besoin de ces détails ? N'es-tu pas mon fils ? Pardon, mon ami, ton père oubliait que ton courage n'a pas besoin d'être excité. »

Quelle que fût la valeur de mes fils, ce discours ne servit pas peu à l'alimenter. Trop jeunes encore, ils étaient susceptibles, comme les autres hommes, de se prendre à de belles phrases ; et c'était une partie des résultats que j'attendais de ma harangue.

Le lendemain, trois mille hommes des meilleures troupes s'enfermèrent dans le fort d'Ava, et mes craintes cessèrent sur ce point menacé.

CHAPITRE VII.

Apprêts militaires d'Alompra. Ruse employée pour décourager l'armée ennemie. Moyens mis en avant, pour justifier cette ruse. Projet d'anéantir les anciennes notions guerrières. Bataille de Keoum-Meoum. Ses résultats. Visite du champ de bataille. Réflexions neuves sur les soldats et les blessés.

MA réputation militaire, les apprêts que je faisais pour l'augmenter, et surtout les périls dont la capitale était menacée par la présence d'une armée ennemie, avaient rapproché de moi les meneurs des diverses factions. Les mêmes personnages qui naguères ne me considéraient que comme soldat soumis aux ordres du gouvernement, vinrent bassement me faire leur cour et trouver dans ma sécurité les moyens de se tranquilliser eux-mêmes sur les progrès de l'ennemi. Trop intéressé à me donner du relief près des premiers membres de l'Etat, j'affectais de faire l'éloge du génie mi-

litaire d'Apporaza. J'exagérais le nombre de ses troupes et les périls qui nous menaçaient. Ces craintes que je laissais insensiblement percer devant les principaux chefs de la révolution, portaient la terreur dans leurs âmes. Alors et quand leur frayeur était parvenue au plus haut degré, je haussais la voix et prenais le ton d'une noble assurance. L'ennemi, leur disais-je, est nombreux, aguerri, et commandé par des capitaines expérimentés ; que m'importent tous ces avantages, ne suis-je point à la tête des Birmans ! Ne doivent-ils pas, sous mes ordres, passer sur le ventre de leurs adversaires, et ne les compter que quand ils ne seront plus ? Orateurs du peuple, allez lui dire qu'il repose en paix ; Alompra et ses braves veillent pour lui.

Ces paroles ambitieuses, qui, dans d'autres circonstances, m'auraient suscité des jaloux et fait soupçonner d'ambition, me procurèrent des amis et de la considération. L'approche du danger et les craintes personnelles firent en ma faveur ce que n'auraient point fait de véritables services et de signalés exploits.

Cette considération pouvait, il est vrai,

n'être que momentanée, et s'évanouir avec le danger qui l'avait fait naître ; mais, de même qu'un orage n'enlève pas tous les grains que le laboureur a confiés à la terre, de même il resterait quelqu'impression de ma noble assurance et des brillantes promesses que j'avais faites, surtout après les avoir réalisées.

J'attendais impatiemment l'occasion d'appuyer par de brillans succès les douces espérances que j'avais fait concevoir. Heureusement qu'elle ne se fit point trop attendre.

Apporaza avait sommé mon fils de se rendre, le menaçant des plus cruels supplices s'il faisait la moindre résistance. Schembuan, indigné de l'insolence de son ennemi, ne lui répondit que par ces mots : *Qui menace a peur.*

Tandis que ces choses se passaient devant la forteresse d'Ava, j'étais à Keoum-Meoum, occupé à rassembler une flotte nombreuse. Un parti de quarante Péguans venant de tomber entre mes mains, je résolus de m'en servir pour semer l'épouvante parmi leurs compatriotes.

Outre ma flotte, je comptais trente mille hommes sous mes enseignes ; je dis mes en-

seignes, car alors je comptais l'armée plutôt à mon service qu'à celui de la nation qui m'en avait confié le commandement. Je donnai l'ordre d'une revue générale dans une plaine le long de laquelle se prolongeait un défilé qui cachait tout ce qui pouvait se passer au-delà. Mes troupes, bien armées et mises en bataille sur deux rangs, présentaient un front d'une immense étendue ; mon artillerie, composée seulement de vingt pièces de canon, était au centre. Quand mes préparatifs furent terminés, l'officier qui avait fait les quarante Péguans prisonniers, reçut l'ordre de me *les* amener, sans néanmoins laisser apercevoir que ce fût par mon ordre. Lorsqu'ils arrivèrent, j'étais au centre de ma ligne de bataille, entouré de mes deux fils et d'un brillant état-major. J'affectai de ne point apercevoir les Péguans, pour ne point leur donner à penser que c'était pour eux que j'avais assemblé l'armée. L'ordre fut aussitôt donné aux troupes de défiler en ma présence au son d'une musique guerrière qui n'ajoutait pas mal à cet appareil imposant. En arrivant au défilé, chaque chef faisait tourner son peloton der-

rière, et repassait une seconde fois devant moi. Cette manœuvre, fort bien répétée quatre fois de suite, frappa les prisonniers Péguans d'un étonnement difficile à décrire. Leur illusion fut si bien ménagée, qu'ils auraient juré sur leurs têtes que mon armée s'élevait à plus de cent mille hommes, et mon artillerie à cent cinquante pièces de canon. Les soldats, à qui j'avais fait distribuer des liqueurs, poussaient des cris de joie et marquaient une vive impatience de marcher à l'ennemi. Sitôt après la revue, les prisonniers me furent présentés par le chef de leur escorte, prévenu de ne rien croire des reproches que je lui ferais. « Ces hommes, lui demandai-je avec un air de sévérité feinte, sont-ils depuis long-temps ici? — Général, depuis le commencement de la revue. — Malheureux! qui t'a commandé de livrer ainsi à mes ennemis le secret de mes forces? Soldats, que cet imprudent soit gardé à vue. M'adressant ensuite aux prisonniers: « Quant à vous, Péguans, l'imprudence de cet officier vous coûtera la vie: demain vous aurez vécu. » Sourd à leurs cris et à leurs prières, je m'éloignai d'eux sur-le-champ.

L'officier de la nouvelle escorte à qui j'en confiai la garde, avait l'ordre de les surveiller très-légèrement, et de leur offrir, par sa négligence, le moyen de s'évader. Il en arriva ce que j'avais prévu. Les Péguans, justement effrayés du sort qui les attendait, profitèrent de la négligence de leur escorte, et le soir même ils étaient rentrés parmi leurs compatriotes.

On se ferait difficilement une idée de l'épouvante qu'ils semèrent dans l'âme des soldats d'Apporaza, en leur racontant ce qu'ils avaient vu dans mon camp. Le nombre de mes troupes et leur audace y furent détaillés de manière que chaque Péguan crut avoir dix hommes déterminés à combattre.

Maintenant il me semble entendre un de ces hommes qui ne voient pas plus loin que le bout de leur nez, me dire que cette revue de troupes supposées et ce relâchement de prisonniers ennemis, sont de ces petites ruses de guerre indignes d'un grand capitaine. Ah! que de bon cœur je ferais fustiger un tel myope en politique! Bavard inconséquent et discoureur superficiel, il apprendrait que la petitesse dans les procédés disparaît et s'ennoblit en propor-

tion de leurs heureux résultats. La séduction du cœur humain, naturellement faible, pusillanime et méprisable, exige parfois des moyens aussi bas que lui, et sage alors qui ne répugne pas à s'en servir. Rien n'est petit de ce qui conduit à d'heureuses fins. Se défaire d'un ennemi d'un coup de manche à balai ou d'un coup d'épée, est également bon : le mérite existe daus les difficultés que l'on s'épargne. Je dirai plus ; noblesse, grandeur et dignité, mal à propos employées, et qui tournent au détriment de leur auteur, sont des vices impardonnables en société comme en politique.

Cette revue de troupes supposées en présence de mes ennemis, qu'un sot exalté condamnerait comme une ruse ignoble, indigne du rôle que je me préparais, me valut une armée, ou plutôt les résultats en furent incalculables. L'armée Péguane, non seulement convaincue de la supériorité du nombre de mes soldats, se les représenta comme des hommes déterminés à vaincre.

Apporaza, général habile, quoique malheureux, sentit le besoin de relever le courage des siens. Outre cette puissante raison, les

nombreuses sorties des assiégés et leur ferme résolution de s'enterrer sous les débris de la forteresse, lui commandaient d'abandonner le siége et de tenter un coup décisif.

Laissant donc Ava sur sa droite, il se rendit avec son armée à Keoum-Meoum, où je l'attendais dans les meilleures dispositions.

Un testament politique n'est point la vie d'un héros; aussi, ne trouvera-t-on pas ici tous les événemens de ma vie, et surtout mes exploits militaires. Je ne décrirai des uns et des autres que ceux qui exigèrent toutes les ressources de mon génie, ceux dont je créai les ressorts, ceux enfin dont je pus tirer de grandes conséquences et des principes neufs, inconnus jusqu'alors ou timidement mis en pratique.

De ce nombre, sans doute, sera la bataille que je vais rapidement décrire; elle est le premier essai d'un systême jusqu'alors inconnu dans l'Inde : systême homicide et cruel, je l'avoue, mais auquel je dois ma gloire, ma réputation, et mes sanglans succès.

Dans les differends entre Souverains, l'art des guerriers se bornait autrefois à de savantes

combinaisons ; dans toute une campagne, à peine se donnait-il une bataille ; et le plus souvent, là se terminait le démêlé.

Un prince assez faible pour ne point se croire le droit de repeupler journellement son armée, assez peu souverain pour n'oser pas arracher le fils au père, l'époux à son épouse, l'amant à sa jeune amie, certes, un tel Monarque devait ordonner à ses généraux de ménager la vie de ses soldats ; de trouver dans les ressources d'une savante tactique, ce qui n'aurait pu s'obtenir qu'avec du sang et des cadavres ; de ne tenter enfin que des exploits strictement nécessaires. De là, ces tâtonnemens éternels, ces marches et ces contre-marches, ces observations mutuelles, ménagées exprès pour donner le temps aux chargés d'affaires de s'entendre et de s'arranger.

Ce système, je l'avoue, pouvait être bon dans les temps, et pour ceux qui le mettaient en pratique ; mais, pour peu qu'on entre dans mes secrets desseins et dans la politique de mon ambition, on sera d'accord avec moi que ce paisible système militaire ne pouvait me convenir. Dans les circonstances où je me

trouvais, je n'avais rien à ménager. De même que je voulais me créer de nouvelles destinées, de même tout autour de moi devait prendre une autre face. Mes intérêts, hors d'harmonie avec ceux du genre humain, me commandaient de tout refondre dans le creuset de mon ambition. De toute nécessité je devais donner une autre direction aux notions civiles et guerrières; j'avais enfin mes compatriotes à éblouir et les puissances voisines à désorienter ou dans leurs habitudes ou dans leur tactique.

Je n'ignorais pas que pour opérer ce grand œuvre, il en coûterait au Monde de grandes catastrophes. Si je n'avais mesuré l'ampleur de mon rôle, si je ne m'étais prouvé que, pour le bien remplir, il fallait me regarder seul dans l'univers, et mépriser froidement tout ce qui pourrait m'éloigner de mon but, je me serais probablement effrayé des scènes terribles que je préparais à l'humanité. Mais Alompra, l'ambitieux Alompra, balançant entre le bonheur de ses semblables et le sien, est, d'après la structure de son être, une chose moralement et physiquement impossible. Rarement le remords vint assiéger mon âme; mais à ses

moindres atteintes, je me disais : Si, différant des autres souverains, je ne compte pour rien et les hommes et les sacrifices que je prétends en obtenir par la suite, c'est qu'intérieurement je me crois plus que ces mêmes souverains. Monarques pusillanimes, ils avilissent la toute-puissance en ne se croyant pas assez puissans pour disposer de la fortune et de la vie de leurs sujets au gré de leurs intérêts. Ces princes, égarés par des principes vulgaires, et peu versés dans la connaissance des masses populaires, supposaient à la multitude le courage de résister à l'ascendant du génie, à l'oppression sagement ménagée, exercée au nom du bien public et revêtue des couleurs séductrices de la victoire. Ces *chefs d'hommes, encore dans les langes de la domination*, ignoraient que la faiblesse, l'ignorance, la légèreté, l'inconséquence, la diversité d'opinions et d'intérêts de la population et le peu d'union qui peut exister entre elle, la mirent de tout temps à la merci du génie qui voulut fortement la dominer.

Je n'étais pas, grâce au ciel, dans un tel cas; plus avancé dans l'étude des individus, je savais par cœur la nation que je voulais régenter.

Ce rapide aperçu d'une partie de mes principes suffira, je pense, pour donner la clef des étonnantes manœuvres que j'ai fait exécuter dans les divers combats que j'ai soutenus.

Apporaza, comme je l'ai dit plus haut, s'avançait dans le dessein de me livrer bataille. Il ne pouvait mieux abonder dans mon sens. Mes dispositions étant faites, je me portai en avant pour reconnaître les siennes. Je ne puis nier qu'elles me parurent sages et bien prises. Je crois même qu'elles eussent prévalu contre un adversaire qui se serait conduit d'après la tactique reçue. Je sentis plus que jamais le besoin de mettre en défaut la théorie de l'ennemi. Le soleil était à peu près à moitié de sa course lorsque l'affaire s'engagea, et bientôt elle fut générale. Les Péguans me présentaient un front trop étendu; et cette faute qui n'en était une que pour moi, me donna l'idée de terminer promptement par une victoire. Deux corps de trois mille hommes chacun furent chargés d'occuper les ailes de l'ennemi, et de s'engager le moins qu'ils pourraient. Je me réservai quatre régimens avec lesquels,

placé sur une éminence, je voulais épier le moment de les bien employer. Je les formai en colonne serrée, et c'était dans cette épaisse phalange que reposait tout mon espoir. Je plaçai dix-huit pièces de canon au centre, artillerie considérable chez un peuple qui connaît à peine cette arme. Namdogée, dis-je à mon fils, mets-toi à la tête de cette masse, et, plus rapide que l'éclair, pousse aux ennemis; tombe qui voudra des tiens, *n'y regarde pas;* aborde, enfonce, *écrase.* J'avais à peine dit, que mon digne fils, sa phalange et son artillerie s'étaient déjà roulés comme un torrent sur leurs adversaires, épouvantés d'une attaque aussi imprévue, et dont il n'était pas d'exemple dans les annales de l'Inde. Ce ne fut bientôt plus qu'un massacre général, et les Péguans, rompus de toutes parts, tombèrent par milliers sous le sabre des vainqueurs.

Apporaza, étonné lui-même de sa défaite, dont à peine il pouvait se rendre compte, se retira, avec les débris de son armée, dans les Etats de Beinga-Della.

Tous les ambitieux de l'univers m'eussent alors élevé sur un superbe palanquin et porté

eux-mêmes au temple de la Gloire, que j'aurais cru avoir mérité cet honneur. Oh ! combien je m'applaudissais d'avoir le premier (1) conçu l'idée d'enchaîner irrévocablement la victoire, en ne comptant pour rien le sang et les cris des individus assez faibles pour la procurer à qui souvent les méprise, et ne les récompense jamais.

N'ayant rien à déguiser à la postérité, parce que cet ouvrage est destiné à déchirer tous les voiles de l'ambition, j'avoue que la victoire que je venais d'obtenir sur les Péguans, m'avait été chèrement vendue. Pouvait-il en être autrement, puisque j'avais fait aborder le péril de front? De ma phalange seule, quatre mille Birmans étaient tombés avant d'avoir atteint l'ennemi. Mais cette perte pouvait-elle entrer pour quelque chose dans la balance des avantages qu'elle me procurait? Je ne le crois

---

(1) Alompra oublie que Chelobai lui donna les premières leçons de cette atroce tactique qui change les combats en boucheries humaines.

(*Note du Traducteur.*)

pas ; et quiconque raisonne bonne politique, sera de mon avis.

Chelobai, qui ne me quittait plus, me supposait le besoin de me familiariser avec l'aspect d'un champ de bataille jonché de morts et de blessés. Il m'entraîna sur celui de Keoum aussitôt après la retraite des Péguans. Quinze mille homme brisés ou hachés dans l'espace d'un quart de lieue de terrain, forment, il est vrai, un spectacle capable d'épouvanter le vulgaire : là se rencontrent toutes les tortures de l'humanité.

Sur des débris d'armes, c'est un jeune homme qui naguère reposait mollement sous le toît paternel, où le moindre de ses malaises mettait sa famille en alarmes ; un boulet vient de lui déchirer un membre ; l'infortuné, privé de secours et torturé de douleurs, réclame un coup de fusil pour terminer son affreuse existence, avec la même ardeur qu'autrefois il demandait un baiser à sa mère. Plus loin, c'est un homme couvert de sang et de blessures, cherchant à se débarrasser du poids de quelques cadavres qui l'empêchent de se traîner vers un chirurgien. Aux cris des

mourans se mêlent les gémissemens prolongés des chevaux (1) mutilés à côté de leurs maîtres expirans; et pour faire ombre à ce lugubre tableau, de droite et de gauche sont des membres épars, des cimetères rompus, et des chariots brisés.

J'étais à la tête de mon état-major, et j'épiais secrètement sur tous les visages l'impression que ferait cet amas de morts et de mourans.

---

(1) Les gémissemens d'un cheval mutilé sur un champ de bataille, ont je ne sais quoi de plus lugubre, de plus attendrissant que les cris et les sanglots de l'homme ; son râle de mort plus expressif, plus agonisant et plus prolongé que celui d'un cavalier mourant, fait sur l'âme de qui l'entend, surtout la nuit, certaine impression difficile à rendre, mais extrêmement douloureuse.

Feu le général Moreau, qui aimait singulièrement ce fidèle compagnon de l'homme, disait : Si les gémissemens d'un cheval mutilé et gisant près d'un cadavre ou de son cavalier blessé, ont quelque chose de plus attendrissant que ceux de l'homme aux abois, c'est que ce précieux animal ne gémit pas seulement sur ses douleurs, mais bien encore sur celles de son maître. Si le général ne s'abuse pas, quel éloge du cheval !

(*Note du Traducteur.*)

Mes observations avaient un but secret : elles me donnèrent sur-le-champ la liste des officiers sur lesquels je pouvais compter dans l'exécution de mes vastes desseins.

Si j'observais les autres, j'étais scrupuleusement observé par Chelobai. « Hé bien ! me dit-il, que pensez-vous de cette *consommation* d'individus ? » — Qu'elle était indispensable à l'accomplissement de mes projets. Une seule chose m'étonne, et la voici : Comment se fait-il qu'à la vue de cette foule de morts et de mourans, les soldats des deux nations, qu'attend un pareil sort, ne se réunissent point contre les deux ou trois individus qui les lancent ainsi l'un contre l'autre ? — Voici précisément ce qui vous donne la mesure de la pusillanimité humaine. Aussi, je n'estime que le soldat qui combat pour ses foyers menacés et pour son prince obligé de se défendre d'une injuste agression. Quant à ceux qui suivent les étendards d'un conquérant ou d'un ambitieux, je plains la partie qui ne peut s'y soustraire ; du reste, je fais trois parts : les fous, ceux qui n'ont pas d'autres moyens d'existence, et ceux qui cherchent à faire

fortune. Voulez-vous un exemple frappant de l'égoïsme de l'homme? Dans cette foule d'hommes que la mort vient de moissonner sur le champ de bataille, vos soldats ont, les uns, un frère, et les autres, un ami. En est-il un qui verse une larme, qui s'appitoie sur les souffrances des blessés? non. S'il en est qui soient émus, c'est seulement de la crainte d'éprouver un pareil sort : d'un bataillon tout à coup écrasé, qu'un seul homme reste debout, il remerciera le ciel de sa conservation; mais le nom de ses infortunés camarades ne se trouvera pas dans ses prières. Tel est l'homme en général; tout en lui, jusqu'à ses vertus, se rapporte à son intérêt personnel. Étudiez cette cruelle vérité, vous la trouverez écrite dans tous les cœurs et chez tous les peuples, depuis l'être le plus pieux (1) jusqu'au mortel le plus perverti. Pour vous

---

(1) Serait-il impossible de prouver à Chelobai qu'il exagère? J'aime à croire que non. Mais il faudrait être aussi pressé que lui en raisonnemens, et surtout éviter les lieux communs et la déclamation.

(*Note du Traducteur.*)

prouver que je n'exagère rien, autant qu'il est possible de vous le prouver ici, ordonnez sur le champ de bataille une double distribution de liqueur à vos troupes; vous les verrez bientôt, oubliant le lieu de la scène, gaîment chanter, rire et boire au milieu de leurs camarades sanglans et déchirés. De ces observations, concluez que l'homme est naturellement faible, insouciant, et de glace aux infortunes d'autrui.

Chelobai eût moins dit la vérité, que j'aurais voulu croire qu'il disait vrai. Il m'était doux de trouver dans l'égoïsme et l'insensibilité de mes semblables, une excuse à l'égoïsme de mon ambition et à mon insensibilité naturelles.

CHAPITRE VIII.

Les Birmans regardent Namdogée-Praw comme un héros. Chelobai en conçoit de l'ombrage pour les intérêts d'Alompra. Il le lui fait craindre pour rival. Raisonnement à ce sujet. Le père conspire la mort du fils. Celui-ci échappe. Eloges donnés par Chelobai à Alompra.

La victoire complète que je venais de remporter sur les Péguans, avait exalté presque toutes les têtes du royaume : mes prôneurs, disséminés de toutes parts, portaient aux nues ma valeur et mon génie. Mais à ces acclamations générales, le nom de mon fils aîné venait se mêler aussi souvent que le mien. Ce jeune homme avait, il est vrai, fait des prodiges de valeur à la tête de la fameuse phalange que j'avais jetée sur les troupes d'Apporaza; j'aimais mon fils, et mon cœur applaudissait aux éloges que lui donnaient ses concitoyens. Chelobai seul restait froid et

silencieux à cet enthousiasme de la nation pour mon héritier ; je le surpris même à me lancer des regards sardoniques chaque fois que je lui parlais de la justice que les Birmans rendaient aux éminentes qualités de Namdogée-Praw. Un jour enfin, que je lui narrais ces heureuses circonstances avec toute la chaleur d'un père, il perdit patience, et me dit assez brusquement : Vous êtes un grand acteur manqué.

Surpris d'une telle épithète, je le priai de me dire en quoi je l'avais méritée. « Oui, je vous le dirai, me répliqua-t-il, et quelle que soit votre qualité de père, je persiste à vous nommer un ambitieux manqué. Vous ressemblez à ces grands acteurs qui débitent leur rôle avec énergie, et qui manquent la tirade la plus intéressante. Comment donc, un homme qui vise à la fois au titre d'usurpateur et de conquérant, un homme qui n'a pour atteindre à la hauteur de ces deux grands rôles, que les résultats d'une réputation à peine commencée, souffrira paisiblement qu'un autre vienne partager son triomphe et les suffrages de la nation ! Ce même ambi-

tieux fera plus; il applaudira publiquement aux éloges que le vulgaire prodigue à son rival. En effet, un tel homme n'exécutera jamais qu'à demi. » — Mais, Chelobai, vous oubliez que ce rival est mon fils! — « Je ne m'en souviens que trop, lorsque vous devriez toujours l'oublier. Dans la carrière où vous vous êtes lancé, devez-vous avoir des fils, une épouse, une famille, enfin? Des faiblesses paternelles et matrimoniales peuvent-elles être du ressort de votre individu, surtout lorsqu'elles sont en faveur d'un personnage qui fait distraction à votre gloire? Non, mille fois non. Vous déviez du sentier de la toute-puissance, où vous n'arriverez jamais, si vous ne refoulez subitement au fond de votre cœur la tendresse pusillanime qui vous entraîne vers votre fils, devenu pour ainsi dire votre rival. Si je vous ai passé d'employer vos deux fils dans les premiers commandemens de votre armée, c'est que vous manquiez, à votre début, d'officiers intrépides et sur la fidélité desquels vous pouviez compter. Mais en les lançant au champ d'honneur, il est de la dernière imprudence de permettre que la

nation aperçoive leurs palmes au milieu de vos lauriers. — En rendant justice à votre prudence, je crois, mon ami, que vous la poussez trop loin. Ouvrez l'histoire, et vous verrez vingt monarques mettre leurs fils à la tête de leurs armées, et sourire à leurs triomphes. — Oui, vingt monarques légitimes, assis depuis des siècles au trône de leurs pères, et qui, paisibles possesseurs d'une couronne jamais disputée, n'avaient rien à craindre de l'inconstance de leurs sujets et des trames d'une foule de factieux. Mais, dites-moi, Alompra, pouvez-vous vous comparer à ces princes légitimes? Vous n'êtes encore qu'un simple soldat, et n'avez d'autres droits à commander à votre nation que ceux que vous vous créerez, et qu'elle aura la faiblesse de vous accorder. Qui n'est que sur le seuil du palais de la toute-puissance a besoin de ses moyens pour parvenir dans l'intérieur et s'y fixer. — Encore une fois, Chelobai, quel tort me peuvent faire les suffrages que la nation donne à mon fils? — Puisque vous ne pouvez les prévoir, les voici; écoutez moi: Votre fils, jeune, vif, impétueux, plein de

courage et d'audace, réunit encore une taille superbe et tous les attributs d'un physique avantageux. En voilà déjà plus qu'il n'en faut pour fixer les regards de la multitude et la séduire. A ces puissans avantages, viennent encore se joindre les guirlandes victorieuses dont le public orne son front. Maintenant si, dans la carrière de la souveraineté, vous venez à heurter l'opinion et les intérêts de ce même public, ne craignez-vous pas qu'il n'enlève tout au père pour offrir tout au fils? Mais, direz-vous, mon fils repousserait des offres contraires aux intérêts de l'auteur de ses jours..... Votre fils... n'est qu'un homme; et quiconque *haleina* le vase de la toute-puissance, a besoin d'être plus qu'un Dieu pour refuser d'y mettre les lèvres. Ne voyez-vous pas les divers meneurs de notre révolution, jaloux de votre gloire, comploter secrètement à vous donner un rival dans la personne de votre fils? Et ce même jeune homme, séduit de toutes parts, ne peut-il pas remarquer l'illégitimité de vos prétentions, et se faire ce raisonnement si naturel? « Mon père n'a pas plus de droits que moi au pouvoir

suprême ; je puis saisir la fortune aux crins, sans blesser en rien le respect filial. » Que ne vous dirais-je pas, Alompra, si je voulais épuiser cette matière ? Mais qu'il vous suffise de savoir que, dans la position où vous êtes, un seul rayon distrait de votre gloire est un tort considérable fait à vos intérêts. Votre nom seul doit être dans toutes les bouches : nul autre ne doit s'y accoler, quel qu'il soit ; et Dieu même vous offrirait ses services, qu'il faudrait les refuser, s'il ne voulait souscrire à ce que jamais son mon ne fût prononcé. »

Tout spécieux que parût le raisonnement de Chelobai, la tendresse naturelle militait furieusement en faveur de mon fils. Mon intrépide mentor avait néanmoins jeté dans mon cœur, les premières semences du soupçon ; et chacun sait que le cœur d'un ambitieux du premier ordre est la terre où la jalousie, le soupçon, la défiance croissent avec le plus de rapidité. Je flottais incertain entre la tendresse paternelle et ma gloire, lorsqu'un événement bien simple vint irrévocablement m'indiquer le parti qu'il fallait prendre.

Soit hasard, soit politique de la part de Che-

lobai, je me trouvai avec lui, le lendemain de notre conversation, dans une de ces sociétés de bavards et d'oisifs qui, du fond d'une tabagie, gouvernent le monde, règlent les droits des souverains, signent des traités, créent des armées, les font mouvoir, livrent bataille, blessent et tuent qui bon leur semble : je n'aurais jamais entendu mépriser ces rassemblemens, qu'au premier abord je les aurais trouvés méprisables. J'étais sans uniforme et parfaitement inconnu. Soyez tout oreilles, me dit Chelobai en me poussant le genou; on parle de vous à votre droite. En effet, un homme d'un certain âge disait à quelques autres : «Grâce au ciel, l'Etat est sauvé, le valeureux Alompra vient de refouler nos ennemis dans le fond de leurs provinces; peut-être même ira-t-il les y chercher, pour venger la nation des calamités qu'ils firent peser sur elle. Cet Alompra, n'en doutons pas, est un grand homme, que l'immortel Gaudma réservait à l'affranchissement de notre patrie.»

Ces éloges, nullement commandés, me firent d'autant plus de plaisir, qu'ils me prouvaient que le public, déjà ma dupe, commen-

çait à classer mon nom parmi ceux des grands hommes. Mais cette satisfaction fut de bien courte durée : « Alompra, répondit un jeune cavalier Birman, n'est pas sans avoir des connaissances militaires, mais il faut avouer qu'il doit une partie de ses succès à l'intrépidité de ses fils. Il y a souvent bien du mérite à concevoir une brillante attaque ; mais de là à l'exécution, la distance est incalculable. Il faudrait avoir vu, comme moi, Namdogée-Praw dans la fameuse charge de Keoum. Célérité, sang-froid, audace, intrépidité, il réunissait tout ; et du tertre où son père s'était tranquillement placé, ce dernier a pu se convaincre de l'importance du service qu'il lui a rendu. »

Oh que cet imbécille discoureur eût mal passé son temps dix-huit mois plus tard ! je lui aurais fait casser la tête sur le-champ. Chaque mot de sa réponse m'avait enfoncé un couteau dans les chairs. « *Il doit une partie de ses succès à l'intrépidité de ses fils !* » Cette phrase seule m'eût rendu mes fils suspects, et commandé d'étouffer leur réputation au berceau.

J'étais brûlant de colère et calciné de jalou-

sie, principalement contre Namdogée-Praw. « Sortons de ce repaire, dis-je à Chelobai; oui, la gloire de mes fils porte atteinte à la mienne, et désormais toute occasion de se signaler leur sera interdite; je relègue l'aîné dans Monchabou. » — « C'est ainsi qu'on raisonne quand on ne se possède pas, me répondit mon ami; vous touchez les deux extrêmes, et ne savez pas conserver un juste milieu. Dans un moment où le courage de vos enfans vous est nécessaire, qui vous force à vous en priver? Ce n'est pas du tout cela que j'ai voulu vous dire. Faites servir au contraire leur valeur à l'accomplissement de vos projets; utilisez-les en seconde ligne, et dans les affaires décisives, ne leur confiez jamais de premiers commandemens. Maintenant qu'ils ont préludé à l'honneur des combats, je ne doute point qu'il faudra, par quelques secrets moyens, étouffer leur gloire naissante, surtout celle de votre aîné. Réfléchissez-y de votre côté, j'y penserai du mien.»

J'avais senti, comme Chelobai, la nécessité de porter atteinte à la réputation de mon fils Namdogée-Praw. Le plus sûr moyen d'atteindre

ce but était de lui préparer une défaite qui, sans nuire à mes intérêts, fanerait tout à coup ses premières palmes.

Je savais que huit cents hommes formaient la garnison de Denoubieu, sous le commandement de Talabaan, général ennemi d'une expérience consommée. Je me fis secrètement remettre un avis qui m'informait que l'ennemi abandonnait la défense de cette ville à cinquante soldats, et que le reste se retirait sur Prome et Persaim. (1) « Mon fils, dis-je à Namdogée, Denoubieu n'est plus défendu que par cinquante soldats; prends-en deux cents des miens, et vole t'emparer de cette ville. » Mon fils joignait à la valeur beaucoup de respect et d'obéissance à mes ordres; il fit sur-le-champ ses préparatifs pour se mettre en marche. Sa perte était d'autant plus assurée (2), qu'au moyen d'un habitant de Denoubieu, j'avais fait prévenir le général

(1) D'autres nomment cette dernière ville Bassien.

(2) Un père jaloux de la gloire de son fils, et l'envoyant à une mort presque certaine, pour satisfaire

ennemi de la marche de ce petit détachement.

Au moment de partir, mon fils vint me voir, et me jurer de remplir sa mission au gré de mes désirs.

J'avoue que l'aspect de ce jeune infortuné, marchant, par mon ordre, au trépas presqu'inévitable que je lui avais ménagé, faillit m'en faire révoquer l'arrêt. Une douce pitié commençait à s'emparer de mon âme; le remords était à sa suite; c'en était fait; je me démentais, et mon fils ne marchait pas sur Denoubieu; mais, et tout à coup, la grandeur de mon rôle et la nécessité d'en soutenir les bases, vinrent se retracer à ma pensée; soudain aussi l'ambition démesurée qui me dévorait reprit ses droits, et fit taire la nature un moment alarmée d'un pénible sacrifice. Mon fils partit, et je crus l'avoir embrassé pour la dernière fois.

Une partie de ce que j'avais prévu arriva.

---

son ambition, est un tableau frappant des excès auxquels peut se porter un usurpateur ambitieux. Est-il quelque chose au-delà qui puisse l'arrêter?

(*Note du Traducteur.*)

Talabaan, informé de la marche de deux cents Birmans, s'était embusqué avec quatre cents soldats dans un taillis à deux milles de Denoubieu. Le piége était inévitable. Les Péguans, partagés en deux corps, ne virent pas plutôt les Birmans au milieu d'eux, que, se levant de toutes parts, ils les enveloppèrent et les massacrèrent avant même qu'ils pussent se mettre en défense.

Gaudma, néanmoins, n'avait pas encore compté les jours de Namdogée ; mon fils, mon valeureux fils, se fit jour à coups de sabre au travers des ennemis, et parvint, lui quatrième, à se sauver de leur fureur.

Dans de pareilles trames, il ne faut rien négliger; aussi les mesures que j'avais prises étaient-elles infaillibles. La défaite des deux cents Birmans fut à peine répandue dans la capitale, que mes émissaires, semés dans tous les quartiers et dans toutes les réunions politiques, présentèrent cet accident comme un effet de l'imprudence de mon jeune fils, qui, fier de quelques coups de sabre heureusement donnés à l'affaire de Keoum, croyait ne devoir plus prendre de précaution pour assurer

le succès des entreprises et la vie des soldats Birmans.

Cette manœuvre réussit au gré de mes souhaits. La multitude inconstante, toujours aussi précipitée dans les éloges qu'elle donne que dans les flétrissures qu'elle imprime, ne vit plus dans Namdogée-Praw qu'un fougueux soldat dont il fallait réprimer et guider la dangereuse impétuosité. Par égard pour moi on ne l'insulta pas; mais, les mêmes trompettes qui la veille avaient proclamé sa gloire, étaient de force alors à sonner son opprobre.

Grace à ces trames secrètes, je n'avais plus rien à craindre de l'engouement de la nation pour les exploits de mon fils aîné. Je lui donnai quelque temps après le gouvernement de Monchabou : c'était l'écarter insensiblement, et sans affectation, du théâtre des grands événemens, sauf à l'y rappeler si les circonstances réclamaient de nouveau son courage. Quant à Schembuan, j'ai oublié de dire qu'il s'était fait aussi beaucoup d'honneur le jour de la bataille de Keoum-Meoum, en sortant de la forteresse d'Ava pour inquiéter les derrières de l'armée Péguane. Je l'attachai plus particu-

lièrement à ma personne, et je dirigeai sa valeur de manière à l'englober dans le tourbillon de ma gloire.

Cette intrigue parut un coup de maître à Chelobai. Les ressorts que j'avais fait mouvoir obtinrent, par dessus tout, son approbation. Voilà, me dit-il, la véritable et l'unique tradition du rôle que vous avez pris. Votre qualité de père m'a retenu sur les conseils que je vous aurais donnés dans cette circonstance; car, si votre rival n'eût point tenu à vous par les liens du sang, je vous aurais proposé de vous en défaire, à peu près comme les ennemis de l'orateur Miralaid se sont débarrassés de lui; mais je ne vous ai point cru assez mûr pour ce sacrifice, qui réclame une tête froide et supérieure, une âme de bronze et fermée à toutes les puériles sensations de la nature, en un mot toute la quintessence d'une ambition démesurée. Le parti que vous avez pris est plus grand, plus noble, moins personnellement criminel et moins susceptible d'éveiller le soupçon : c'est un chef-d'œuvre en politique qui suppose en vous de grands moyens pour l'avenir. En effet, quels obstacles peuvent

arrêter un homme qui fait taire le sentiment le plus impérieux de la nature, la tendresse d'un père pour son fils? Vous n'eussiez pas été le premier personnage marquant qui eût sacrifié son héritier à l'intérêt de sa gloire. Un grand monarque du nord de l'Europe, le créateur de sa nation, aujourd'hui belliqueuse et puissante, abandonna le sien à des bourreaux ; et ce souverain, qu'exécreraient toutes les mères, a pris place parmi les premiers hommes du monde.

Je vous ai cité cet exemple, pour vous prouver qu'en politique il n'est de crime que les crimes inutiles ; et que la saine partie de la postérité ne lance anathême que sur les forfaits commis sans besoin, ou pour de minces intérêts.

CHAPITRE IX.

Rencontre d'Alompra avec son fils; il va s'abandonner à la tendresse parternelle. La présence de Chelobai le raffermit. Il fait connaissance avec Cesa-Bramec. Portrait de ce dernier; il l'invite à un repas, et le séduit avec de l'or.

Satisfait de la conduite que j'avais tenue envers mes fils, je m'applaudissais en secret d'avoir imposé silence à la voix du sang, pour n'écouter que celle de l'intérêt et de l'ambition. L'acerbité des principes politiques de Chelobai n'ayant plus rien qui me révoltât, je me crus désormais à l'abri des faiblesses humaines, et en état de me lancer dans toutes les horreurs que nécessiterait l'accomplissement de mes projets. Mais, hélas! qu'il est difficile de se débarrasser tout-à-coup des liens physiques et moraux qui nous attachent à l'humanité! Quelle que fût la force de mon âme, un léger événement m'apprit que je n'avais pas tout à fait dépouillé les petitesses inhérentes au cœur humain.

La veille du départ de Namdogée-Praw pour Monchabou, j'étais à réfléchir dans une allée du jardin de la maison que j'occupais, lorsque la chaleur du jour me conduisit dans un cabinet de verdure. Jugez de ma surprise, en entrant dans cet asile fermé aux rayons du soleil ! Mon fils y goûtait paisiblement les douceurs du sommeil. Sa jeunesse, sa fraîcheur, sa beauté mâle, le calme et la sérénité de son front, tout enfin de ce qui peut intéresser le cœur d'un père, vint se réunir contre moi. L'idée terrible d'avoir médité la destruction de cette intéressante créature faillit m'anéantir à ses pieds. Je ne sais quel être surnaturel vint me faire entendre ces paroles : « Barbare, si le ciel n'avait déçu tes féroces désirs, cent coups de poignard eussent déchiré le sein de ce jeune homme à peine aux portes de la vie ! Le sang qui coule dans ses veines et que tu lui transmis, aurait détrempé la poussière ! Ses belles formes, que tu admires, seraient mutilées et par lambeaux ! » Cette dernière réflexion me fit reculer de frayeur. Ce mouvement réveilla mon fils, qui, s'élançant tout-à-coup dans mes bras, me dit : « O le

plus aimé des pères ! à l'heure même, un heureux songe te retraçait à ma pensée, travaillant et méditant le bonheur et la gloire de tes jeunes enfans ! »

Quoique préparé à toutes les scènes de la vie, les douces paroles de mon fils me jetèrent dans un trouble difficile à décrire. J'étais épouvanté malgré moi de l'énorme contraste de mes véritables sentimens, avec ceux que me supposait mon fils. Vaincu par la force de la situation, c'en était fait de mon rôle, de ma gloire et de mes projets : déjà je redevenais vulgaire ; déjà je pressais mon fils contre mon cœur, déjà le remords........ quand tout-à-coup Chelobai parut....... L'aspect de cet homme impitoyable et de fer aux sensations de la nature, comprima subitement l'élan de mon âme et l'épanchement de mon amitié. J'abandonnai la main de mon héritier et courus au devant de mon inflexible précepteur, seul titre que je pouvais lui donner à cette époque.

J'étais trop agité, et lui trop habile, pour se méprendre sur la vivacité de mon émotion. La sécheresse de son abord m'apprit qu'il soupçonnait une partie de la scène qui venait

d'avoir lieu, ou qu'il en avait été témoin. Sitôt que Namdogée se fut éloigné, je m'empressai d'éclaircir mes doutes à cet égard. « Vous êtes probablement surpris, lui dis-je, de me voir seul avec mon fils dans ce lieu retiré? Pour ne point laisser à vos soupçons la faculté de grossir l'erreur d'un moment, je veux bien vous narrer moi-même ce qui vient de se passer entre mon fils et moi. Je lui détaillai tout de suite la scène du cabinet. La position des individus, me répondit-il, constitue plus ou moins leurs vices et leurs vertus. Ce qui serait une qualité dans telle situation, est un défaut dans une autre; telle action, estimable dans un particulier, serait un crime chez un prince. Si vous projetez d'abandonner la carrière où vous courez, les sentimens que vous étiez prêt à témoigner à votre fils vous honorent, et font l'éloge de votre cœur, dans le sens vulgaire : abandonnez-vous-y sans contrainte, ils vous procureront des plaisirs doux et sans éclat. Si, au contraire, vous conservez les mêmes prétentions, si vous marchez toujours au pouvoir suprême, votre attendrissement est une dangereuse faiblesse dont les conséquences sont

incalculables, et qu'il faut réprimer au plus vîte.

» Les sentimens doux et paisibles, les passions délicieuses, ont, comme l'ambition, la gloire et les autres penchans à fracas, leur force et leur attraction. On se complaît dans l'amour de sa famille, dans les bras d'une épouse et d'un fils, comme sur un char de triomphe et dans les champs de bataille; il existe seulement qu'il faut opter entre ces deux genres, car le cœur de l'homme est trop peu spacieux pour les contenir à la fois. Le despote, l'ambitieux par excellence, l'usurpateur et le conquérant, sont rarement bons pères, bons époux, tendres amans, amis sincères et voisins paisibles. Je dirai plus, il est de toute impossibilité qu'ils le soient; aussi, les accuse-t-on toujours trop légèrement d'égoïsme et d'insensibilité.

» Un souverain, à la fois politique profond et grand guerrier, peut avoir, comme un autre, le germe des doux penchans; mais il ne s'y livre jamais que par saccades; il ne saurait les cultiver, parce qu'il n'a pas trop de toutes ses facultés pour ses passions dominantes, la politique et l'amour des combats.

» Qu'un tel homme se sente entraîné vers les femmes, il se comporte avec elles comme un ivrogne dans un cabaret; celui-ci, se gorge stupidement de vin, sans en apprécier la saveur; celui-là sacrifie brutalement à l'amour, sans pouvoir en savourer les délices. C'est un bœuf qui se rue sur une génisse, se satisfait, et rumine, l'instant d'après, si, pour assouvir un caprice ou une jalousie sans motif (1), il ne doit pas, d'un coup de corne, jeter cette infortunée, sans chaleur et sans vie, sur le sol même qui fut témoin de son délire.

---

(1) Je ne crois pas avoir vu de vérités mieux mises en comparaison. Chelobai avait probablement descendu dans le cœur des ambitieux et des tyrans. Peu d'hommes, jusqu'à ce jour, ont mieux décomposé cette poignée d'êtres, qui, si j'ose m'exprimer ainsi, font bande à part avec la société. Ce ne sont point là de froides déclamations; ce sont des vérités garanties par l'exemple. Ce bœuf et cette génisse, voilà bien le Monarque anglais, Henri VIII, ce barbare, qui traînait ses amantes, d'une couche voluptueuse, sous la hache d'un bourreau.

(*Note du Traducteur.*)

» Je vous ai déterminé, Alompra, la distance physique et morale qui existe entre l'homme vulgaire et celui qui prétend à de hautes destinées : il me reste à vous dire que ce dernier ne doit se livrer à rien de ce qui peut amollir son âme. Ce retour de tendresse pour votre fils vous paraît sans conséquence : c'est ainsi que le cœur humain s'abuse. On ne veut cueillir qu'une fleur du jardin de la vie, et on finit par le dépouiller de tout ce qui peut l'embellir. Si je ne craignais que votre tendresse pour votre fils ne devînt contraire à vos intérêts, je vous dirais, livrez-vous-y ; mais il est douteux que vous puissiez ne pas vous enfoncer dans une mollesse de sentimens qui probablement influeraient sur vos autres actions. Je puis me tromper ; mes suppositions peuvent êtres fausses, mes craintes exagérées ; mais, puisque je me suis engagé d'être votre guide dans la carrière que vous vous êtes ouverte, j'aime mieux outre-passer les bornes de la prudence que de rester en deçà. Plus on s'éloigne du piége et moins on court risque d'y être pris. »

Chelobai avait raison de se supposer exa-

géré dans ses principes, ou plutôt j'aimais à le croire tel. Je voulus me rendre compte de ce désir. A mon grand étonnement, je m'aperçus qu'il prenait sa source dans la tendre impression qui m'était restée de la scène avec mon fils. Alarmé de cette découverte, et pour couper le mal à sa racine, je fis partir, sans délai, Namdogée pour Monchabou.

Réfléchissant néanmoins qu'en m'abandonnant aux conseils de Chelobai, je m'exposais à faire de grandes fautes, si sa morale et sa politique étaient fausses ou exagérées, pour ne pas m'en rapporter tout-à-fait à moi dans une affaire de cette importance, je résolus de m'attacher secrètement un habile homme, aux lumières duquel je soumettrais tous les conseils de Chelobai : m'éclairant ainsi de ce double flambeau, je me réservais le choix des moyens proposés.

Dans le tourbillon des individus qui s'agitaient le plus pour un nouvel ordre de choses, j'avais remarqué Cesa-Bramec, ancien *amindozaan*, ou homme de loi. Ce jurisconsulte, dont la réputation n'avait point percé au-delà de sa province, n'était cependant pas dépourvu

de génie et de connaissances législatives. Ambitieux de biens et d'honneurs, ami du faste et des grands repas, cet homme, d'un âge mur, offrait plusieurs côtés faibles à la séduction. Je pouvais aussi d'autant plus compter sur son dévouement et sa fidélité, dans le cas où je parviendrais à le lier à mon char, qu'il avait toujours voté contre les intérêts du malheureux Douipdie, son légitime souverain.

Déjà les dépouilles ennemies et quelques exactions militaires, me mettaient en état de faire des sacrifices pécuniaires et d'acheter des créatures. Pour ne point éprouver un refus qui m'aurait compromis, je fis secrètement sonder les sentimens de Cesa-Bramec. Trop prudent pour se livrer de prime-abord, il mit dans ses réponses toute la circonspection possible. Néanmoins, mon émissaire s'aperçut, à l'ambiguité des discours du personnage, qu'il aurait plus abondé dans mon sens s'il avait cru pouvoir s'épancher davantage. Ce rapport me décida à m'expliquer plus clairement avec lui.

Sous prétexte d'épier la conduite de mon fils à Monchabou, je priai Chelobai d'aller passer quelques jours auprès de lui. Ce fut

pendant cette absence que j'invitai Cesa-Bramec à un repas somptueux. Dans un tête-à-tête que je lui ménageai après le festin, je l'amenai insensiblement sur le sujet qui m'intéressait le plus. Après bien des observations sur la nature de mes projets, sur les difficultés que je pourrais y rencontrer, je le vis se plier par gradation à mes vues secrètes, tout en me faisant entendre qu'il voulait sa part du gâteau. Je lui promis tout ce qu'il désirait, bien sûr de n'en faire par la suite qu'à ma volonté; dès lors, je le comptai au rang de mes prosélytes. Il est vrai que le lendemain de cette entrevue, je scellai l'achat de ses services par un prêt de vingt-cinq mille tackals (1), dont il avait le plus grand besoin, et qu'il ne me rendit jamais. Mais à cela ne tienne; les services qu'il m'a rendus pendant le cours de mon règne m'en ont amplement dédommagé.

(1) Le tackal Birman est une pièce d'argent de la valeur d'environ trois francs, monnaie de France; ce qui porte à soixante-quinze mille francs le prêt qu'Alompra fit à Cesa-Bramec.

(Note du Traducteur.)

CHAPITRE X.

Les Birmans veulent se constituer en république: Alompra s'en alarme. Chelobai léve ses craintes. Tableau d'une république chez une grande nation. La populace arrache les restes de l'orateur Miralaid du temple des grands hommes. Réflexions brillantes à ce sejet.

L'ABSENCE forcée de l'héritier présomptif, réfugié chez les Siamois, l'anéantissement momentané de son parti, et les immenses avantages remportés à la bataille de Keoum-Meoum, avaient donné une nouvelle direction aux esprits de la nation Birmane, ou plutôt à ceux qui s'étaient constitués ses législateurs. De fougueux mandataires s'élançant de toutes parts à la tribune, la firent retentir pour la première fois du mot république. La populace, qui ne comprenait pas ce mot, et les créatures de ceux qui le proclamaient, tout en s'en moquant, le répétèrent à tue-tête. Ce

système de gouvernement ne convenait point du tout à mes vues secrètes. Je redoutais qu'élevant trop les esprits, il ne les rendît irrévocablement indociles au joug que je leur préparais. Mes alarmes s'accrurent en proportion des espérances que j'avais conçues. Je m'empressai de rappeler Chelobai de Monchabou, et d'en conférer avec lui. Je lui détaillai mes craintes, en les appuyant de raisons que je supposais palpables et décisives. — « Vous êtes encore, me dit-il avec une liberté que je n'aurais point tolérée dans un autre, vous êtes encore un peu neuf dans la connaissance des peuples et du gouvernement qui peut les perdre ou les sauver. Au lieu de vous alarmer du mot république, volez, tombez aux pieds du mandataire qui le premier en fit retentir les voûtes du sénat Birman : allez baiser la robe de l'orateur, étonné lui-même de parler en faveur de ce système ; dites-leur : « Je vous ai cru momentanément mes plus dangereux adversaires et l'écueil de ma grandeur future ; mais, pardon, sectateurs hypocrites d'une doctrine impraticable, au lieu de m'arrêter dans ma course ambitieuse, vous me porterez à vol

d'oiseau au but où j'aspire, involontairement, il est vrai, mais je n'y parviendrai pas moins. » Voilà, trop peu perspicace mortel, ce que vous avez à dire à ces mandataires que vous redoutez sans motif.

» Dans l'état actuel de la civilisation, et d'après l'intérêt et le système politiques des divers gouvernemens de l'Inde, la nation Birmane, forte de vingt millions d'hommes, ne peut se constituer en république stable et permanente ; et ceux-là même qui tonnent dans la tribune contre cette vérité politique, se désavouent intérieurement ; mais ils ont leurs intérêts à n'être pas sincères ; et en cela je ne saurais les blâmer : *primo mihi*. Le passé ne peut maintenant faire exemple ; et encore quelles républiques se sont formées avec vingt millions d'individus ? Dans la position actuelle de la nation Birmane, partagée en autant de factions qu'il y a de chefs audacieux, une république sera un coupe-gorge où les divers factieux s'assassineront les uns les autres, jusqu'à ce qu'un homme, autant habile qu'intrépide, vienne lever le bâton de la toute-puissance sur cette tourbe meurtrière qu'il enchaînera par

des bienfaits ou réprimera par des supplices.

» Cet homme étonnant, Alompra, ce sera vous, si vous ne sortez point d'un grand caractère; et vous partirez de là pour arriver au rang suprême. Comment se fait-il que vous ayez pris le change sur les avantages qu'un gouvernement républicain peut apporter à votre ambition? Les Birmans, qui ne croupissent plus dans une stupide ignorance, vont se faire du régime républicain une idée de liberté que l'expérience aura bientôt démentie. A ces espérances, complètement déçues, viendra se réunir l'avilissement de ses mandataires, qu'ils verront journellement s'entre-battre. Bon Dieu! s'écriera le dernier des grimauds! quels forcenés se sont mis à la tête de nos affaires, et à la place de nos anciens Rois! Si ces derniers se laissèrent aller à quelques erreurs, au moins sauvèrent-ils les apparences, par respect pour le sang dont ils étaient issus. Roulée ensuite de factions en factions, de massacres en massacres, la nation reconnaîtra que pour un maître légitime elle s'est donné mille tyrans ignobles. Fatiguée alors de ses dissensions, harassée de ses orgies politiques,

elle sera votre proie et à votre discrétion, si vous débutez par la tirer du bourbier en étouffant tous les partis.

» Voilà, cher Alompra, ce qui doit calmer vos craintes sur les projets de nos turbulens mandataires. Je vous avouerai même que le chemin du pouvoir suprême eût été semé pour vous de beaucoup d'obstacles, si ce fantôme de république n'apparaissait un moment sur l'horison politique de votre pays : il sera pour vous la massue d'Hercule. Tout ce qui aurait pu vous nuire tombera sous ses coups.

» Il faut cependant, pour vous soutenir contre cette tempête révolutionnaire, déployer toutes les ressources de votre génie. Je crois inutile de vous répéter les leçons que je vous ai données à cet égard, les premiers jours de notre connaissance : souvenez-vous seulement que votre audace, votre fermeté et votre astuce doivent croître en proportion de l'intérêt que présenteront les événemens; et surtout n'oubliez jamais qu'une faiblesse, qu'une fausse démarche, peuvent vous replonger sans retour dans la fange où vous êtes né, si toutefois elles ne vous portent pas sur un échafaud. »

Il ne fallait rien moins que la solidité des conseils de Chelobai, et le besoin que j'en avais, pour me faire tolérer certaines expressions dont il se servait à mon égard, et le tour cavalier qu'il donnait à son style. Mais enfin, telles étaient mes conditions, que, sous ce rapport, il avait le champ libre. Il était d'ailleurs du plus grand intérêt pour moi qu'un homme dans l'univers pût à l'avenir me dire la franche vérité. Pouvais-je, en outre, conserver quelque ressentiment pour quatre ou cinq expressions un peu libres, jetées dans un discours qui calmait toutes mes inquiétudes?

Chelobai n'était pas infaillible, sans doute; et plus d'une fois je m'en suis aperçu; mais tout ce qu'il m'avait prédit du système républicain, se réalisa en peu de mois. L'anarchie la plus complète prit la place des lois; d'adroits factieux traînaient journellement à l'échafaud une foule de factieux moins adroits et moins cruels qu'eux; jusqu'à ce que d'autres forcenés, plus habiles et aussi féroces, vinrent à leur tour jeter les vainqueurs sous le fer d'un bourreau. Cette rage homicide des divers partis

qui divisaient l'Etat, servait à merveille mes secrets desseins, et me déblayait sans cesse le chemin de la domination. Ce fut à peu près à cette époque qu'un événement particulier m'apprit quel cas on doit faire des suffrages du peuple, et combien il est inconstant et méprisable.

On a vu plus haut que la population de la capitale, enthousiasmée des qualités populaires de l'orateur Miralaid, avait pompeusement porté sa dépouille mortelle au temple des grands hommes; une foule immense et de nombreuses acclamations l'avaient suivie sous les voûtes de l'auguste édifice; c'était enfin un nom de plus sur la liste des idoles nationales. Mais, ô fragilité des décrets d'un peuple en délire ! la même foule, les mêmes apologistes, ne rougirent pas, quelques mois après, d'arracher ignoblement de l'enceinte sacrée les restes de l'homme qu'ils avaient trop légèrement déifié. N'anticipons pas toutefois sur des faits qui, par leur importance morale, ont besoin d'être détaillés.

Le nouveau gouvernement, non content d'avoir expulsé l'héritier légitime du trône,

le poursuivait encore dans la personne des sujets fidèles qui l'avaient suivi dans sa retraite; ses persécuteurs ne respectaient ni les droits des peuples voisins, ni ceux de l'hospitalité. Le territoire étranger ne mettait point les fugitifs à l'abri de leurs ennemis. Des détachemens militaires allaient arracher furtivement ces infortunés de l'asile que leur avait offert le peuple Siamois.

Ce fut dans une de ces excursions illégitimes que deux chariots, appartenant à la Cour du Monarque fugitif, tombèrent entre les mains d'un parti Birman. Parmi les effets contenus dans ces deux voitures, étaient la correspondance de Miralaid et le traité signé avec elle. Les ennemis secrets de l'orateur, jaloux encore des honneurs que, peut-être, ils lui avaient fait décerner par dérision, s'empressèrent de publier cette découverte et de faire imprimer la correspondance et le traité. Un peuple alors qui aurait su se respecter, se fût empressé d'étouffer cet événement qui mettait à découvert son impéritie et son irréflexion. Mais non; la populace imbécille, stimulée par les meneurs de tous les partis, s'agite, bavarde, crie

au traître, s'assemble, et vole arracher de là demeure sacrée les restes de l'homme célèbre qu'elle avait préconisé immortel. Ce ne fut point une erreur froidement et sagement réparée, un retour paisible et silencieux sur une démarche irréfléchie; ce fut une dégoûtante saturnale où d'atroces vociférations remplacèrent les hymnes d'approbation et de reconnaissance que naguère on avait prodiguées au défunt.

Quand on a vu de telles orgies, quel homme peut sincèrement se vouer à la défense du peuple? Quelle récompense peut-il attendre d'un client susceptible de prendre aveuglément toutes les impressions qu'on veut lui donner? L'ostracisme ne fût pas, comme on a bien voulu nous le faire croire, une loi dictée par la prudence: l'ingratitude et la jalousie en conçurent le texte; aussi l'ambition, le désir de faire fortune, en puisant aux sources de la fortune publique, et le plaisir, naturellement inhérent à notre espèce, de donner des lois à son semblable, sont les seules choses qui donnent aux peuples des législateurs et des ministres. Une proposition aussi hardie ou

plutôt une vérité si bien prouvée, va soulever contre moi plus d'une classe de gens qui cependant s'avoueront, *à parte*, que je dis vrai. Ce sera le diplomate en vogue qui, à force d'hypocrisie, d'intrigues et de bassesses, a su tromper le prince et la nation qui lui ont confié le porte-feuille. Voyez ses redditions de comptes, ses exposés ministériels, ses projets de réforme, ses édits bursaux ; plus de doute. Ce grand homme ne vise qu'au bonheur public ; ses intérêts personnels, ceux de sa famille et de ses amis, plaisirs et repos, rien ne le séduit ; il sacrifie tout au grand œuvre de la prospérité générale. Qui pourrait en douter ? Il l'a dit et le répète sans cesse ; il l'a fait imprimer et publier ; ses créatures et ses journaux ont fait chorus à ses discours d'apparat. Quelques sages, il est vrai, et certains particuliers rompus à ce manége, ont ri sous-cape de ses bénévoles assertions ; mais peu lui importe que cette petite classe d'individus le sache par cœur, puisque les imbécilles, qui de tout temps composèrent la majorité de la population, croient stupidement à ses philantropiques mensonges. Certes, un tel homme

ne sera pas satisfait de me voir déchirer ainsi tous les voiles ; il sera outré de m'entendre lui dire : « Dans le poste éminent que tu occupes, rien, absolument rien ne t'affecte que l'éclat de ton rang, les biens, les honneurs qu'il te procure, la considération dont il t'environne. Tous les jours tu te trouves en tête-à-tête avec le Souverain ; les représentans des monarques étrangers te font leur cour ; tes semblables s'agenouillent devant toi pour des grâces ou des récompenses ; la beauté te sollicite ; le grand seigneur te caresse ; tes plafonds sont dorés ; tu reposes sur l'édredon ; tes équipages éblouissent ; et cinquantes valets attendent tes ordres. Avoue franchement que ce bloc de jouissances est la seule chose que tu affectionnes, le seul lévier qui te fait mouvoir ; avoue aussi, que, si de ton administration il résulte quelque bonheur pour le peuple, c'est qu'il est de ton intérêt de passer pour un habile homme. En te dépouillant toutefois du brillant manteau dont tu t'enveloppes aux yeux du vulgaire, ne crois pas cependant que je te méprise : cela est impossible, ton sort est trop à envier. Je te place au contraire parmi

les sages et fortunés imposteurs, beaucoup plus dignes d'être imités que l'homme intègre et sincère qui croupit dans le besoin et végète ignoré. Apprends aussi que, si je ne supposais ces aveux une réparation de ce que j'ai peut-être fait de mal en ce monde, et susceptible d'améliorer mon sort dans une autre vie, si toutefois il en est une; apprends, dis-je, que je n'aurais point porté un flambeau impitoyable et téméraire dans tous les rangs de la société; et que m'importent à moi les individus qui ne valent pas la peine d'être détrompés, et les heureux mortels qui par intérêt les trompent? Mais enfin, et à tout hasard, *primo mihi*. Si j'ai assez bien travaillé mon bonheur en ce monde, je veux, et aux dépens de qui il appartiendra, prendre mes précautions pour l'autre.»

Une autre classe de gens s'élèvera probablement contre la vérité de mes tableaux. Ce sera cette foule bénévole qui s'endort sur la bonne foi d'un ministre ambitieux, assez adroit pour l'avoir persuadée que le bonheur de tous était l'unique objet de ses vœux, et qu'il sacrifierait jusqu'à sa vie pour le procurer à la nation. Elle

sera d'autant plus mécontente de ma hardiesse, qu'une portion d'entre elle a préconisé les personnages que je montre tels qu'ils sont. L'amour-propre des apologistes souffrira d'avouer leur inconséquence et leur ineptie; mais que m'importent leurs suffrages ou leurs censures. Mon intérêt, plus que le leur, ne me fait-il pas déchirer les voiles? Je serais au désespoir si mes lecteurs n'en étaient persuadés.

CHAPITRE XI.

Mépris du gouvernement pour le Roi de Pégu. Projet d'Alompra pour accélérer son avénement au pouvoir suprême. Discours à ce sujet. Réponse de Cesa-Bramec. Discours prononcé dans le sénat, qui donne dans le piége. Coalition des Princes voisins. Situation politique de quelques puissances. Portrait du Rajah de Cassay, surnommé le Grand-Rajah. Départ de l'armée Birmane sous les ordres d'Alompra.

Le sénat Birman, débarrassé des inquiétudes que lui avait inspirées la présence d'une armée ennemie, reprit sa première audace et devint plus que jamais turbulent. Son mépris pour Beinga-Della s'accrut en proportion des revers que ce prince éprouvait; insensiblement on se fit gloire d'oublier les égards dus au rang suprême, et surtout au malheur. Le Monarque ne fut plus désigné que par d'insolentes épithètes. Néanmoins, la jactance et l'ambition de nos législateurs n'étaient point encore ce que je les aurais désirées; je sentais que pour

perdre cette tourbe *vociférante* et rendre mes services beaucoup plus nécessaires, il fallait accroître son délire et l'entraîner dans les plus fausses démarches.

Quels que fussent mes desseins, je ne savais quels moyens employer pour les mettre à exécution. Je résolus de consulter sur cette affaire les deux conseils que je m'étais choisis, Chelobai et Cesa-Bramec. J'allai, sans perdre de temps, chez ce dernier : « Vous savez, lui dis-je, quels sont mes projets, et combien je suis impatient de voir l'esquif de mon ambition surgir au port de la toute-puissance : mais les vents soufflent à peine ; et si nous ne trouvons d'autres moyens d'enfler les voiles, j'expirerai d'inquiétude pendant la traversée. Je viens vous consulter sur le parti que j'ai à prendre, ou plutôt je viens vous soumettre les projets que j'ai formés.

« Dans l'état actuel des choses, il est évident que ma gloire et ma prospérité s'accroîtront en proportion des désordres du gouvernement, des fausses mesures qu'il prendra, et surtout des périls qui le menaceront. Plus les dangers de la nation seront imminens, et plus on atta-

chera de prix à mes services et aux ressources de mon génie militaire.

» Conséquemment, je pense qu'il est de ma politique de susciter à la patrie le plus d'ennemis que faire se pourra.

» De tous les ressorts à faire mouvoir pour atteindre ce but, je crois avoir trouvé le meilleur, et celui sur lequel on peut le mieux compter. Le voici :

» Les excès auxquels les mandataires de la nation peuvent se porter, ne sont point douteux, si l'on considère ceux dont ils se sont déjà rendus coupables, et toutes les circonstances qui se rattachent à leur subite apparition sur la scène politique. La plupart, étonnés de l'espace qu'ils ont franchi pour atteindre le poste qu'ils occupent, étouffent d'orgueil, et se croient appelés à morigéner l'univers. Loin de leur faire sentir l'inconséquence de leur conduite, je pense qu'il faut exalter leurs idées, caresser leurs passions, tripler leur ambition, accroître leurs espérances, leur inspirer la haine des diadêmes, et leur prouver ensuite la nécessité d'influencer les autres gouvernemens de l'Inde, en soufflant aux peuples des principes

capables de les détacher du respect et de l'obéissance qu'ils doivent à leurs légitimes souverains. Tels sont, selon moi, les piéges qu'il faut tendre à la représentation soi-disant nationale. Vous pressentez, je n'en doute pas, ce qui en arrivera. Les autres souverains, indignés des attentats de notre gouvernement, se coaliseront contre lui : de là l'obligation de lever une nombreuse armée, et d'attacher une grande considération au guerrier qui saura écarter le péril par la victoire. Outre ces importans résultats, la trame que je pense ourdir expose nos ambitieux législateurs à se voir honnis par ce même peuple qui les encense aujourd'hui. Si je parviens à nourrir leur despotisme contre les princes voisins, et que ceux-ci, ligués contre nous, obtiennent quelques succès, nos mandataires perdent nécessairement dans l'opinion publique ; le peuple, que le moindre revers abat, et toujours injuste quand il souffre personnellement, se répandra bientôt en murmures. Lui détachant alors nos dogues secrets, j'amplifie nos désastres, j'en fais prévoir de plus grands, et j'insinue adroitement que nos calamités sont dues à la tyrannie

que nos fougueux législateurs veulent exercer sur les autres puissances. Cette vérité ne sera pas plutôt soupçonnée, que la multitude, incapable de s'arrêter lorsqu'une fois elle est lancée, passera des plaintes à l'insulte, et de l'insulte à des tentatives, qui, sourdement secondées, opéreront la dissolution du sénat Birman, sur laquelle j'asseoirai les bases de ma grandeur future. Veuillez, maintenant, me dire votre avis sur les chances favorables que je veux me créer. »

Cesa-Bramec m'avait prêté toute son attention : « Quelque profonde que soit votre politique, me dit-il, je ne puis vous dissimuler qu'elle est celle d'un jeune homme qui *s'isole* de tous les intérêts d'autrui. Souffrez que, sincère et vrai, pour être conséquens dans nos démarches, je vous expose la vérité toute nue ; je ne tronquerai point l'expression, crainte d'affaiblir l'idée que je veux rendre.

» Alompra, ce n'est point à l'ambitieux que je parle. Le plan que vous venez de me soumettre est parfaitement en harmonie avec vos intérêts. Peu vous importent les désastres qu'il entraîne. Vous visez à un but, il vous suffit de l'atteindre. Je m'adresse donc à l'homme

simple particulier, se demandant s'il doit tout immoler à ses désirs ambitieux. Pour vous rendre nécessaire et fixer tous les regards, il faut, dites-vous, soulever toutes les autres puissances contre votre patrie! Vous pouvez avoir raison dans votre sens; mais n'est-il pas épouvantable qu'un seul homme appelle sur un peuple malheureux, le fer de vingt nations? Le modeste laboureur, cultivant paisiblement l'héritage de ses pères, le pauvre villageois qui sua trente ans pour se donner une chaumière, le fabricant industrieux qui place son espoir et sa fortune dans l'activité de ses ateliers, et l'indigent ouvrier qui n'existe qu'autant que le commerce prospère, qu'ont-ils de commun avec vos ambitieux desseins? Satisfaits de leur sort, et consacrant à la société leur courage, leur force et leur industrie, se peut-il qu'ils soient victimes de la fureur d'un seul individu, qu'ils pourraient facilement, et à juste titre, envoyer aux galères? Cependant l'un va voir ses moissons arrachées avant leur maturité; l'autre se sauvera à la lueur de sa chaumière embrasée; celui-ci verra ses ateliers déserts ou brisés, ses engagemens manqués,

son opprobre certain ; et ceux-là, sans travaux et sans pain, maudiront, au lieu de punir, les cruels auteurs de leurs calamités. Et ces torrens de sang, et ces boucheries humaines, et ces cités en cendres, et cette jeune vierge arrachée des bras de sa mère, déchirée, souillée en sa présence, et le fils ravi au père, et l'époux enlevé à son épouse ; que vous dirai-je enfin, tous les fléaux de l'humanité réunis par un seul et pour un seul homme, sur vingt millions d'individus, qui n'ont d'autres torts que de ne pas mettre au pilori, non seulement l'insensible instigateur de leurs misères, mais bien encore tous ceux qui lui ressemblent, ou le secondent volontairement !... Vous frémissez, je crois, Alompra ! Cependant ma dernière phrase vous prouve que je me comprends dans l'anathême. — Oui, j'ai frémi : je vous avoue même que, peu fait à de pareils discours, j'ignore quelle opinion vous m'auriez laissée sans vos derniers mots. — Vous n'êtes donc pas encore tout ce qu'il faut pour être ce que vous voulez devenir, puisque vous ne pouvez tolérer le côté noir de votre rôle ? Voulez-vous irrévocablement vous mettre à la hauteur des

catastrophes que vous préparez au monde? Il faut, croyez-moi, vous pénétrer de toutes les horreurs qu'elles traînent à leur suite, et ne point reculer devant elles. Sachez que, qui s'affecte d'un récit terrible, est souvent incapable d'en soutenir la réalité. » — Cela peut être; mais il est certaines expressions que vous auriez pu me sauver. Vos réflexions sur l'indolence du peuple à punir ceux que vous voulez nommer ses oppresseurs, quoiqu'ils ne soient, à bien dire, que des êtres supérieurs nés pour le leur prouver; vos réflexions, dis-je, sont absolument inutiles, puisqu'il est physiquement et moralement impossible que le peuple ne se courbe point sous l'ascendant du génie et de l'ambition. Je n'ai point frémi de l'horreur des tableaux que vous avez tracés, mais seulement du danger que je cours d'avoir déposé le secret de mon ambition dans le cœur d'un homme affecté des malheurs qu'elle nécessite. Je croyais que l'idée de ces calamités n'arriverait pas jusqu'à votre âme. Comment donc êtes-vous ambitieux? — « Je le suis à ma manière; et ce qui convient aux intérêts d'Alompra peut être de trop pour ceux de Cesa-Bramec.

Je me rends justice ,et n'aspire point au rang suprême. J'ambitionne seulement un poste éminent et des richesses, sous celui qui saura se placer au timon de l'Etat. Peu m'importe qui ce sera, pourvu que ce ne soit point un membre de la Famille expulsée ! Je n'ai, certes, pas besoin, pour obtenir ce que j'envie, de mettre en œuvre d'aussi grands ressorts que les vôtres; je n'ai pas besoin de rouler ma nation dans un gouffre d'étrangers armés contre elle : il me suffit de me glisser doucement dans les factions les plus marquantes, et de m'attacher au parti vainqueur. *Aussi*, lorsque j'embrassai vos intérêts, j'étais à peu près certain que vous l'emporteriez sur vos rivaux dans la lutte politique. Si, blessé ou soucieux de ce que je vous ai dit, vous me croyez susceptible de trahir vos intérêts ou de les abandonner, vous avez tort. Je vous connais, j'ai vos secrets, et je tiens à la vie : c'est vous dire que je servirai vos projets, quels qu'ils soient. Conséquemment, je vais monter à la tribune du sénat Birman ; j'y tonnerai contre les souverains, j'y parlerai des droits des peuples, et du glorieux dessein de les affran-

chir; tout y sera présenté sous les plus brillantes couleurs, et j'ose vous répondre que la plupart de mes collègues donneront facilement dans le piége. Je crains seulement que, trop faibles pour résister à tant d'ennemis, nous ne soyons contraints de subir son joug ou de rappeler la Famille royale. » — Soyez tranquille à cet égard; j'ai de grands desseins militaires, et je prépare à la coalition une tactique formidable, inconnue jusqu'à nos jours, et contre laquelle échouerait l'univers conjuré. Mon système de guerre ne redoute que l'imitation. Mais j'aurai vaincu pendant bien des années avant que mes ennemis réfléchissent à la véritable cause de mes triomphes: encore n'est-il pas certain qu'avec la volonté de copier mes manœuvres, ils en aient le pouvoir; il faut y préparer le peuple que l'on commande.

Le jour même de cette conversation, Cesa-Bramec me tint parole dans la tribune du sénat:

« Illustres et généreux mandataires du premier peuple de l'Inde, s'écria-t-il avec l'accent d'un homme plus jaloux d'éblouir que de

convaincre, il ne suffit pas de donner à nos voisins asservis l'exemple d'une nation reconquérant ses droits et sa liberté; il faut encore qu'ils sachent que leurs oppresseurs doivent disparaître du sol qu'ils avilissent, s'ils ne veulent se désister du pouvoir qu'ils ont usurpé. Sous le ciel et depuis des siècles, fut-il une tâche plus noble et plus digne de vous? Régéérnateurs du genre humain, restaurateurs intrépides de la grandeur de l'homme, vos essais et vos travaux vous rapprocheront de la Divinité. Immortels, vous quitterez la vie pour aller vous asseoir à sa droite et dans sa gloire. L'insolent despote, effrayé des principes que vous propagerez chez les individus qu'il osa salir du nom de sujets, ou fuira, ou se ressouviendra qu'il est né leur frère et non leur tyran. Les peuples alors, libres par vous, s'écrieront, dans le délire de la reconnaissance : Honneur, mille fois honneur à la nation qui, la première, sut apprécier ses titres et ses droits, et nous donna le signal de recouvrer les nôtres! Que toute affaire cessante, on s'occupe d'une propagande secrète, chargée de répandre les principes immortels que nous

professons. Ce sera, j'en jure par l'amour de mes semblables, le coup le plus terrible porté au despotisme, et le plus beau fleuron de votre couronne civique. »

Ce faisceau de mots décousus, et de phrases ronflantes, fut couvert d'unanimes applaudissemens. Les sénateurs les plus brouillons et les plus énergumènes enchérirent encore sur le discours ampoulé de Cesa-Bramec; et six cents petits despotes à vingt mille tackals par an (1), se crurent appelés à briser tous les sceptres. Soudain la presse gémit sur des brochures incendiaires, et des proclamations en style séditieux, que des milliers de propagandistes, secrètement stipendiés, allèrent répandre dans toutes les contrées voisines.

Ce système de désorganisation générale eut tout l'effet que je pouvais en attendre. Outre Beinga-Della, les princes du Cassay et de Siam, l'Empereur de la Chine, Mahasumda, roi d'Arracan, les souverains de Muggalou et de Sandepoura, le Rajah de Nerting, ceux de

(1) Le tackal vaut trois francs de notre monnaie.

Munnipoura, et de Cachar, plusieurs autres petits Princes à l'occident du royaume d'Ava, se liguèrent tout-à-coup contre les Birmans. Ceux-ci, faibles, et séduits par le jargon de leurs mandataires, se montrèrent proportionnellement aux dangers qui les menaçaient. Au premier appel, le fils quitte le père, l'époux son épouse, l'amant sa jeune amie, le jurisconsulte son cabinet, l'écolier ses études, l'artisan son atelier, le marchand sa boutique, le négociant ses comptoirs, et le villageois sa charrue; tous les états enfin se précipitent aveuglément sous les enseignes de l'ambition, qu'ils croient celles de la patrie et de l'honneur; les plus grands sacrifices ne coûtèrent pas le moindre regret, et le sang et la fortune devinrent le patrimoine du gouvernement; ou plutôt, si je puis m'exprimer ainsi, les mots patrie, gloire et liberté devinrent les banquiers et les recruteurs de la nation.

Cet élan commun à toutes les classes me fit le plus vif plaisir; je le regardais comme le gage certain de la docilité des Birmans à se plier au joug que je leur préparais. Ce délire irréfléchi de la multitude me prouva plus que jamais

l'empire des mots sur mes légers compatriotes.

Ce soulèvement de toutes les parties de l'Inde contre ma nation, fixa plus particulièrement l'attention de Chelobai. Curieux de savoir quelles conséquences il en tirerait, je lui avais soigneusement caché qu'il était mon ouvrage et le résultat de mes secrètes manœuvres. Sa tête était sans doute pleine des circonstances et des événemens qui se préparaient, puisqu'il me prévint lui-même par une visite, chose qui ne lui était pas encore arrivée. Dans ses traits rembrunis et préoccupés, se lisaient le besoin qu'il avait d'épancher son âme, et l'importance des observations qu'il avait à me faire. Mon air libre et peu soucieux lui parut ne pas convenir aux circonstances. Que pensez-vous, me dit-il, du systême désorganisateur de nos gouvernans? Je pense, lui répondis-je, qu'ils ont soulevé tous les Princes voisins contre la nation. — Cette coalition, selon vous, nuit-elle à vos secrets desseins, ou leur prépare-t-elle une heureuse réussite ? — Suivant le plus ou moins de troupes que me confiera le gouvernement, ou plutôt, suivant la direction que je donnerai

à ma politique et au système guerrier que je me suis prescrit. — Vous avez raison : cette ligue générale des Princes étrangers peut être votre char de triomphe ou le tombeau de votre ambition. Si, fermant votre âme à toutes les considérations humaines; si, déchirant tous les commentaires anciens sur l'art du guerrier, vous adoptez, sans pitié et sans remords, la tactique *massacrante* dont vous avez déjà fait un si brillant essai, cette coalition vous portera rapidement à la tête de vos concitoyens, et de là sous le dais de la toute-puissance. Vous êtes d'autant plus obligé de faire de grandes *dépenses d'hommes*, qu'outre l'intérêt de votre ambition, le salut de la patrie vous le commande impérieusement. Je défie un seul Birman de nier cette assertion ou de la réfuter victorieusement. Dans la position critique où le despotisme et l'impéritie des législateurs ont mis la nation Birmane, elle doit fermer les yeux sur la grandeur des sacrifices que le péril lui impose. Si ses ennemis, dix fois plus nombreux qu'elle, ne tombent pas sous des coups de tonnerre, imprévus et rapidement portés, c'en est fait de son existence : vaincue, désho-

norée, chargée de fers, disséminée sur le territoire des vainqueurs, elle aura la douleur et la honte de voir rayer son nom des puissances de l'Inde. Si ceux qui la dirigent veulent à tout prix lui conserver son existence politique, et qu'il faille, pour ce faire, répandre le sang de dix-huit millions d'hommes sur les vingt millions qui la composent, il n'y a pas à balancer, ce sont dix-huit millions d'hommes qu'il faut perdre, et ne pleurer qu'un moment. Calculez maintenant, Alompra, la somme de gloire que vous cumulerez sur votre tête, si, par de moindres sacrifices, et à l'aide de votre système guerrier, vous parvenez à refouler dans leurs états les Souverains ligués contre votre pays. Peu vous importe ce qu'il en coûtera; ceux qui resteront debout et victorieux ne compteront pas, croyez-moi, ceux qui ne seront plus. — Je pense de même : mais demeurez d'accord avec moi sur la dangereuse impéritie de nos législateurs; doivent-ils, pour le vain plaisir de faire les rodomonts en politique, insulter tout-à-coup aux têtes couronnées et les forcer à s'armer contre nous? — Comme mandataires du peuple, ce sont des misérables

dignes du fouet, pour ne pas dire plus. Rien de grand, rien d'indispensable ne justifi les calamités qu'ils ont attirées sur la patrie ; et les insensés pouvaient, sans irriter les autres puissances, paisiblement se pavaner sur leurs chaises curules.

Parmi la nation Birmane, un seul homme pouvait concevoir le projet de soulever les autres Souverains contre elle, et s'en justifier ; et cet homme, Alompra, c'était vous. Oui, l'action qui flétrit nos mandataires vous eût mis à la tête des politiques de notre siècle. Susciter à son pays une foule d'ennemis pour se rendre recommandable en les écrasant, est un coup de maître et la quintessence de la politique, surtout quand celui qui agit ainsi n'a pas d'autres moyens pour atteindre le but qu'il se propose. — Croyez-vous sincèrement que cette idée m'eût fait honneur ? — Honneur, n'est pas le mot : cette idée eût placé votre nom en tête des fastes de l'ambition. — Hé bien, un tel honneur m'est acquis. Apprenez, Chelobai, que le systême désorganisateur de nos mandataires est mon ouvrage ; qu'un de mes agens secrets leur en a tracé le

plan, et prouvé fort habilement la nécessité et les avantages. Cette dernière circonstance n'est-elle pas du plus grand mérite ? Se créer des chances terribles, capables de faire exécrer qui les créa, et ne paraître en rien dans ces immenses conceptions, voilà, selon moi, le *nec plus ultrà* du génie et de l'ambition.

Chelobai, surpris au-delà de l'expression, me regardait de la tête aux pieds, et semblait douter de la vérité de mes confidences. — « S'il en est ainsi, me répliqua-t-il avec vivacité, la nation Birmane a trouvé son maître et son souverain : factions et factieux s'éclipseront devant lui, comme de légers nuages devant les brûlans rayons du soleil. Et comment peuvent-ils prétendre à gouverner un peuple, ces législateurs d'un jour, puisqu'ils n'ont pas l'instinct d'apercevoir à leurs côtés l'homme à la fois lion superbe, caméléon habile, et reptile doucereux qui va les anéantir ou les comprimer ? Alompra, maintenant que la trame est ourdie et que les préparatifs sont faits, écrasez-les, qu'ils tombent avant même qu'ils sachent comment ils sont sur la poussière. Ne laissez pas plus respirer votre nation ; affaissez son

entendement sous le poids de vos triomphes; et quand elle croira chanter une de vos victoires, que la nouvelle d'une victoire plus complète vienne lui clore la bouche et la laisser dans le silence de l'étonnement et de l'admiration. »

Chelobai se croyait probablement à ces scènes de gloire; son enthousiasme était tout entier dans ses traits. Son aspect seul m'eût fait partager son émotion; et quand nous nous séparâmes, mon âme était en proie aux plus vastes espérances.

Si la politique seule opère de grands résultats, que ne doit-on pas en attendre lorsqu'*elle* est soutenue par la force des armes? Je n'eus pas de peine à me former une nombreuse armée. Le gouvernement me jetait par bandes toute la jeunesse Birmane, et ne m'en demandait pas compte; je pouvais impunément *en* être prodigue.

Sitôt que mes mesures furent prises du côté de l'armée, je tournai mes regards sur *les* puissances que j'allais combattre. Il était essentiellement nécessaire que je connusse les intérêts politiques de chacune d'entre elles, et les

motifs secrets qui pouvaient ou les réunir ou les séparer. Les documens que me fournirent à cet égard Cesa-Bramec et Chelobai, m'eurent bientôt déroulé la carte politique de ces nations, et tracé la conduite que je devais tenir avec elles.

Le Cassay, pays situé au nord-ouest du royaume d'Ava, méritait plus particulièrement mon attention. Long-temps tributaire du roi de Siam, il devait son indépendance à la politique et à la fermeté d'un de ses Rajahs; le fils immortel de ce souverain accrut encore par son génie la gloire et la force de sa nation. Ce prince, à la fois rusé politique et guerrier consommé, n'obtint pas moins d'avantage dans le silence du cabinet que sur les champs de bataille; rigide observateur de la discipline militaire, il en donna l'exemple et le précepte. Sobre, actif, vigilant, voulant tout voir par ses yeux, ne confiant jamais à d'autres que ce qu'il ne pouvait exécuter lui-même; renard toujours aux aguets; aussi habile à tromper les princes qu'à profiter de leurs fautes; également redoutable après une défaite qu'après une victoire; créateur de l'esprit guerrier de ses

troupes et de leurs manœuvres; temporiseur au besoin; doué d'un coup-d'œil rapide; prompt à se décider; toujours sûr de s'arrêter à temps; avide d'éloges, incapable de s'en éblouir; généreux sans être prodigue; récompensant bien, mais toujours avec intérêt; naturellement sévère, mais assez adroit pour forcer les siens à donner un autre nom à sa sévérité, quelquefois cruelle; ami et protecteur des beaux-arts, moitié par manie, moitié par instinct et par plaisir; lettré lui-même; écrivant enfin sur la dignité de l'homme, et le gouvernant en despote (1) : tel fut le prince, surnommé le Grand-Rajah, qui le premier plaça les Cassayens au rang des puissances marquantes de l'Inde.

Ce peuple, quoique momentanément coalisé avec les Siamois, ne pouvait long-temps laisser flotter ses étendards à côté des leurs. Rivaux d'intérêts, il était presque certain qu'ils se nuiraient réciproquement en secret, et que

---

(1) Qui ne reconnaîtrait à ce portrait un des premiers Souverains du nord de l'Europe !

(*Note du Traducteur.*)

je pourrais facilement détacher le Rajah du Cassay de la coalition.

L'empereur de la Chine, en guerre alors avec le sultan du Mogol, ne pouvait que faiblement servir ses alliés en raison de son éloignement.

Les Arracaniens, marchands paisibles et peu belliqueux, ne m'inquiétaient que faiblement. Quant aux autres princes faisant partie de la coalition, je leur connaissais trop d'intérêts en opposition à ceux de leurs alliés, et j'espérais autant de leurs rivalités et de leurs divisions que de la force de mes armes.

Les Péguans et les Siamois étaient donc mes ennemis les plus redoutables : aussi fut-ce contre eux que je projetais de faire marcher mes meilleures troupes.

Je crus sagement qu'il était de mon intérêt de me donner en spectacle avant de quitter la capitale. J'assemblai mon armée sur la place immense qui borde le palais de nos anciens rois; la population s'y porta en foule. Dix mille de mes soldats avaient reçu le jour dans la capitale. Les uns et les autres, entourés de leurs pères et mères, de leurs frères et sœurs,

de leurs parens et de leurs amis, attendaient, au milieu de leurs caresses, le signal de rentrer dans les rangs. Tout-à-coup j'arrive à la tête d'un brillant état-major, à qui je laisse le soin de se couvrir d'or et de panaches. Un costume superbe se fût perdu dans la richesse des autres costumes, et m'aurait confondu dans la foule. J'avais sagement calculé l'effet des contrastes, et mon espoir ne fut point déçu. Toute la nation me reconnut à la riche simplicité de ma mise. C'est Alompra, murmure-t-on de toutes parts! Il est vrai que je m'étais composé un physique et une tenue capables d'en imposer à la multitude. Mon front imposant et sévère rayonnait d'audace et d'intrépidité; dans mes regards dédaigneux et préoccupés, perçait l'immensité des projets dont ma tête était encombrée. Un coup d'œil rapide sur la populace et l'armée acheva d'agrandir mon être dans l'esprit de mes bénévoles concitoyens, se cotisant gaîment de ce qu'ils avaient de plus cher, de leurs jeunes enfans, pour assouvir ma secrète ambition. Il est vrai qu'ils n'étaient pas dans le secret.

Si j'avais, à dessein, dédaigné la mani-

ficence dans mes vêtemens, je m'en étais bien récompensé dans le choix de mon coursier, et dans la richesse de son harnois : léger, fougueux, superbe et bien découplé, il semblait, à la fierté de ses mouvemens, dire à la foule ébahie, je porte ton maître. Simple particulier et sans ambition, j'aurais cru ces précautions mesquines et nullement nécessaires. Que je me serais trompé ! J'ai cent fois éprouvé que ces minces accessoires produisent d'importans résultats; qu'ils sont même le plus sûr moyen de capter l'attention et la considération des peuples assemblés.

Ces détails, néanmoins, sont beaucoup plus d'urgence chez l'usurpateur et l'ambitieux qui n'ont, pour se faire remarquer et respecter, que leur audace et leur gloire naissante, que chez le prince légitime, paré de ses titres, de la noblesse de son sang, du nom et des exploits de ses ancêtres. Ce dernier ne doit pas, toutefois, totalement négliger ces moyens de séduction; les circonstances lui dicteront seulement le plus ou moins d'usage qu'il doit en faire.

Tandis que j'essayais d'imprimer à la foule

assemblée une brillante opinion de ma personne, les jeunes soldats Birmans, épars dans les groupes, attendaient mes ordres. Soudain mon cimetère brille; clairons et trompettes retentissent dans les airs; les rangs se forment, je les inspecte, et deux coups de canon donnent le signal du départ. « Fils unique, sors des rangs, je te le permets; embrasse ton vieux père; tu ne le verras plus! Jeune et volage époux, presse contre ton cœur la compagne éplorée qui t'idolâtre et que de vains prestiges te font abandonner, pour la dernière fois son cœur palpite contre le tien! Amant fougueux, trahissant l'amour pour des chimères, jonche de baisers ta sémillante amie; jamais plus tu n'aspireras sa douce haleine, jamais plus tu ne t'endormiras sur sa couche! Et vous parens, amis, et citoyens qui les escortez paisiblement bien loin hors des murs, qui laissez percer à travers vos sanglots, des chants de gloire et d'honneur, que faites-vous, lâches insensés? Trève à vos hymnes séductrices; remplacez-les par des chants funéraires, ou plutôt précipitez-vous au devant de vos jeunes enfans; comprimez leur délire, faites-

les rétrograder vers le toît paternel, ce n'est point pour la patrie, pour le bonheur général que je les entraîne aux champs de la destruction; c'est pour moi seul, pour ma gloire et ma secrète ambition. Mais vous ne m'entendez pas; vous êtes trop irréfléchis, trop faibles pour me comprendre! Eh bien, puisqu'il en est ainsi, dites donc un dernier adieu à ce que vous avez de plus cher, à vos jeunes héritiers, et qu'ils me suivent; vous ne les verrez plus que dans l'éternité! »

CHAPITRE XII.

Beinga-Della et son frère, à la tête de forces considérables, s'avancent sur Prome dans le dessein d'en faire le blocus. Alompra y fait entrer les garnisons de Lounzai et de Denoubieu. Importance de la ville de Prome. Le commandement en est confié à Meinlaou-Tzezo, officier distingué. Doctrine de Chelobai sur la défense des places fortes. Maximes atroces. Raisonnemens en leur faveur. Opinion d'Alompra sur cette doctrine.

J'ÉTAIS à peine à dix milles de la capitale, que mes coureurs m'apprirent que Beinga-Della et son frère, à la tête d'une puissante armée, s'avançaient sur Prome par Denoubieu et Lounzai. J'envoyai promptement l'ordre aux garnisons de ces deux villes de les évacuer, et de se jeter dans Prome, dont je confiai la défense à Meinlaou-Tzézo, officier d'un rare mérite, et d'un courage au-dessus de tous éloges.

Prome était une place de la plus grande importance, en ce qu'elle protégeait les convois qui venaient du nord. Pour engager le commandant à la défendre jusqu'à la dernière extrémité, je ne crus pas devoir lui donner d'autres instructions que le mémoire ci-dessous. Ce sont les idées de Chelobai sur la conduite que doit tenir un commandant de place assiégée. Je donne cette pièce telle qu'elle me fut remise par l'auteur.

PRÉCIS SUR LA CONDUITE QUE DOIT TENIR LE COMMANDANT D'UNE PLACE ASSIÉGÉE.

« La défense d'une ville de guerre est, de tous les postes militaires, celui qui réclame le plus de talens et de caractère, par la raison qu'il entraîne le plus de responsabilité. Qui défend une forteresse assiégée, doit avoir le cœur aussi dur que le boulet qu'il envoie à l'ennemi. Il doit d'autant plus être ferme, inflexible et sévère, qu'il a souvent contre lui les murmures du soldat et les clameurs de l'habitant. S'il est de son devoir de mitiger les

privations et les souffrances de l'un et de l'autre, autant que faire il peut, sans nuire à la sûreté de la plaoe, il doit aussi réprimer impitoyablement leurs plaintes lorsqu'elles deviennent dangereuses, et menacent son autorité. Toute juridiction civile doit se taire en sa présence, si toutefois il ne peut la contraindre à le seconder. Tout citoyen doit lui paraître dépossédé. Momentanément souverain et despote dans les murs qu'il protége, il est de son devoir de tout s'approprier, individus et propriétés, quelle qu'en soit la nature. S'il manque de plomb et qu'il n'ait pas d'autres métaux qui puissent lui en tenir lieu, il doit se faire apporter sur-le-champ l'or et l'argent des citadins, qui, s'ils se refusent à ce sacrifice, doivent y être contraints par la force. Sa garnison a-t-elle besoin d'être servie dans ses manœuvres? hommes et femmes, enfans et vieillards, se porteront par ses ordres sur le rempart. Faut-il boucher à la hâte une brèche? meubles précieux, couchers superbes, ballots de riches étoffes doivent la clore aux assaillans. Si une famille s'est pourvue de vivres et que le soldat en manque, le gouverneur peut et

doit les enlever au possesseur, si celui-ci ne se décide à les partager de bonne grâce.

Si la disette devenait extrême, et que la population, au désespoir, menaçât la garnison, ou fût susceptible de faire cause commune avec elle, le commandant de la place doit, sans perdre de temps, demander à l'ennemi un sauf-conduit pour l'excédant de la population qu'il va mettre hors de la ville. Si l'ennemi se refuse à le laisser passer, le gouverneur cachera cette circonstance à tous les citoyens. Rassemblant alors femmes, enfans, vieillards et malades, en nombre de ceux dont il veut se débarrasser, il les bercera de l'assurance que les assiégeans sont prévenus de leur sortie; il les conduira ou fera conduire hors des portes, qu'il fera sur-le-champ fermer sur eux, laissant à ces infortunés le soin d'attendrir l'ennemi ou d'échapper à son glaive (1). Dégarnit-

(1) Si telle doit être la conduite d'un commandant de place importante, et là-dessus Chelobai pourrait bien avoir raison, comment se fait-il que des villes de guerre soient habitées? Il faut avouer aussi que la défense des places est une terrible invention.

(*Note du Traducteur.*)

il totalement un endroit plus particulièrement menacé? il faut nécessairement qu'il dérobe cette manœuvre aux assiégeans. Que doit-il faire? former un groupe de jeunes habitans, les porter à l'endroit dégarni, se décider même à les armer de bâtons si les armes manquent, peu importe, puisqu'il ne s'agit que de représenter une troupe qui n'y est pas.

Il doit surtout ne point oublier que c'est un poste qu'il doit conserver, non des bâtimens qu'il est obligé de ménager : aussi, telle maison gêne l'effet d'une de ses batteries, qu'elle soit jetée par terre, serait-elle l'unique fortune d'une nombreuse famille.

Une chose enfin exige qu'il soit de fer dans toute la force de l'expression. C'est alors seulement qu'il est à la hauteur de son art, et digne du poste qui lui est confié.

Lorsque les malades ou les blessés encombrent les hôpitaux d'une ville assiégée, que l'air commence à se vicier, et que les médicamens tirent à leur fin, le commandant de la place doit faire le raisonnement suivant, et se dire :

En soignant les malades que j'ai et ceux qui

peuvent le devenir, n'infecterai-je point le reste de la garnison ?

Pourrai-je ainsi défendre la place et attendre les secours qui me sont promis, et les efforts de l'armée qui observe les assiégeans ?

Si, à la première de ces deux demandes, sa conscience lui répond qu'il empoisonnera le reste de sa troupe ; si, à la seconde, il se prouve qu'en conservant ses malades il ne peut défendre la ville assez de temps pour être secouru, il doit calculer sur-le-champ ce que la reddition de la ville coûterait d'hommes à l'armée, et de quel avantage elle serait à l'ennemi. S'il trouve, à l'aperçu, que trois mille soldats de sa nation périront des suites de la reddition de la forteresse, il ne compte, dans son doute et par humanité, que sur le tiers, c'est-à-dire sur mille hommes, perte certaine. Alors, s'il n'a que quatre cents malades ou blessés dont le soin l'empêche de sauver la ville, il n'a pas à balancer : ce sont quatre cents malheureux qu'il est contraint de sacrifier à la conservation de mille hommes et plus, et à sa réputation militaire ; circonstance qui, quoiqu'en dernière ligne, n'est point du tout à dédaigner.

Cependant, avant d'en venir à l'extrémité que je vais lui prescrire, il doit tout mettre en usage pour s'y soustraire; et pour cela, il n'est rien qu'il ne doive tenter, soit en cherchant des moyens de guérison et de salubrité aussi prompts qu'efficaces, soit en faisant, près de l'ennemi, toutes les tentatives possibles pour obtenir l'évacuation des malades. Si quelques-uns des assiégeans ont déserté près de lui, il offre de les faire reconduire à leurs chefs. Exige-t-on, pour obtempérer à sa demande, qu'il ouvre ses portes aux assiégeans, s'il n'est pas secouru? il doit y consentir, pourvu qu'à l'instant même il puisse faire sortir ses malades et ses blessés. Ces derniers sont-ils en sûreté? il imagine mille prétextes pour ne pas tenir sa parole. Si on lui demande de l'or, il faut à tout prix qu'il s'en procure des habitans, dût-il faire prendre leur dernier liard entre cuir et chair.

Si tous ces moyens lui échappent, il doit, ne ménageant plus rien, totalement s'isoler des affections de la nature et se concentrer dans les cruels devoirs de son état.

Avec de l'or, des raisons, et, s'il faut, avec

des menaces, il séduira ou forcera un ou deux pharmaciens, tout au plus, à servir ses projets. Ces individus toujours pris, autant que faire se peut, parmi les mauvais sujets, seront chargés d'introduire dans les médicamens destinés aux malades et blessés dont on n'espère plus rien, l'opium ou autres préparations qui, sans marques apparentes, accélèrent doucement la mort de ceux dont la vie compromettrait la santé de la garnison et la sûreté de la place.

Si, après avoir mis hors de la ville les habitans malades, il en est encore quelques-uns dans l'enceinte, il en laissera le soin à leurs parens ou amis, pourvu toutefois que la maladie ne soit pas trop contagieuse : en ce cas, il en userait avec eux comme avec le soldat ; chose facile à faire, puisqu'il aurait fait entrer tous les médicamens à la pharmacie de la garnison.

« Que ne traite-t-il, me dira-t-on, les soldats blessés et malades comme il fait des habitans, en les mettant hors des murs de la ville ? Ce parti, quels qu'en fussent les résultats, serait beaucoup moins acerbe ; et le commandant ne serait pas aussi directement le meurtrier de ses soldats. »

Cette objection, qui ferait honneur à l'homme de bien qui l'avancerait, est cependant fortement en opposition avec l'intérêt de la ville assiégée et le strict devoir de celui qui la défend, si toutefois il veut faire rigoureusement son état.

Qu'il se garde bien, au contraire, de se rendre à un tel avis : cette mesure le perdrait infailliblement dans l'esprit de la garnison. Ce qui suit viendra, selon moi, à l'appui de cette assertion.

Le soldat, quoi qu'en aient dit des gens qui ne surent point l'apprécier, ne fut et ne sera jamais citoyen bien sincèrement, même en révolution : l'expérience a consacré cette vérité. A peine a-t-il endossé l'uniforme que son esprit n'est plus le même ; l'intérêt du peuple, parmi lequel sont ses parens et ses amis, ne le touche pour ainsi dire plus. *S'il* s'entretient des bourgeois, c'est toujours avec mépris, encore le plus souvent les traite-t-il de paysan. Si, dans les fêtes publiques, il se trouve avec eux sous les armes, fier de leur être supérieur dans les manœuvres, et d'avoir une meilleur tenue, il les tourne en ridicule

ou les regarde dédaigneusement. Est-il chargé de la police d'une cérémonie? voyez quelques-uns de ses factionnaires prendre plaisir à repousser brusquement les bourgeois et saisir l'occasion de les humilier.

Une partie de ce dédain et de ces mauvaises dispositions du soldat envers les habitans, s'explique tout naturellement dans le systême du cœur humain, et dans la position du soldat. La cause première en est dans les privations de tous genres qu'éprouve le militaire, comparées aux aisances que se donnent et peuvent se donner les citoyens.

La paye du soldat est absolument nulle, et ne peut fournir, par instans, qu'à une très-modique dépense; il s'en suit que s'il se glisse dans les réunions publiques, dans les bals et autres divertissemens populaires, il est là, simple et timide spectateur, n'ayant pas le moyen d'y prendre part. Il y voit un simple ouvrier à table et près de sa jeune amante, dépeçant une volaille et faisant sauter le bouchon d'une bouteille; il voit le couple sortir de table et se former en danse, développer toute la folie de l'âge et une joie, parfois grossière,

mais toujours naturelle. Ce soldat spectateur est dans l'âge des mêmes plaisirs; jugez de ce qu'il souffre, quand il compare son inaction forcée, et la monotonie de son existence, aux distractions du bourgeois! Il ne se dit pas que ce dernier a sué sang et eau pendant une semaine pour se les procurer : non; il lui suffit des plaisirs qu'il lui voit prendre et qu'il croit toujours triples de ce qu'ils sont, pour en être jaloux et haïr secrètement celui qui se les procure. Dans la saison des frimas, et surtout le soir, qu'une sentinelle battue des vents et à demi-glacée, voie un bourgeois et son épouse se retirer tranquillement chez eux, elle se fait un tableau des douceurs qui les y attendent, tant auprès du feu que sous les draps. Cette comparaison de leur bonheur avec ses souffrances et ses privations, est d'autant plus poignante, qu'elle en grossit les objets. *Autre* motif de jalousie secrète et de haine contre les citoyens; autre besoin de s'en dédommager quand l'occasion s'en présente. Il est vrai que cette haine et cette jalousie secrètes sont naturelles au soldat qui souffre. Ce n'est point l'habitant qu'il envie, mais bien plu-

tôt la faculté de se donner les plaisirs qu'il lui voit prendre. Un autre motif encore peut aliéner l'esprit du soldat contre les citadins ; c'est la répugnance que montre pour sa société la beauté honnête. Le militaire, officiers exceptés, encore sont-ils reçus avec circonspection ; le militaire, dis-je, voit toutes les mères de famille lui fermer leurs portes. Une jeune fille se ferait montrer au doigt et serait perdue d'honneur, si en public elle donnait le bras à un soldat. Ce sentiment de réprobation, commandé par la sagesse des pères et mères, ne s'applique pas, chose que le soldat ignore, à l'individu, mais seulement à l'état militaire considéré avec les bienséances civiles ; état qui ne peut faire supposer des intentions pures dans un amant qui n'est pas libre de contracter des nœuds indissolubles et sacrés.

Ce sage éloignement de la beauté respectable pour un soldat, en ne laissant, aux désirs et à la société de ce dernier, que des femmes perdues, ne contribue pas faiblement à séparer ses intérêts de ceux de la population : à ces diverses raisons, ajoutez encore la fierté naturelle aux soldats, l'idée de sa supériorité

armée, et cet esprit de corps qui ne le quitte qu'avec l'uniforme.

De toutes ces circonstances, puisées dans le silence de la réflexion, garanties par de nombreuses observations et l'expérience, je conclus que les sentimens du soldat pour les habitans ne furent jamais en leur faveur, que jamais leur intérêt et leurs malheurs ne le frappèrent sincèrement. Si quelquefois, et dans une émeute, il s'est rangé de leur côté, c'est que, séduit par l'espoir d'être plus libre, par de l'or ou des liqueurs, il s'est oublié un moment. Mais, qu'en pareil cas l'autorité *le réclame* fortement, en ménageant son amour-propre et faisant un appel à son honneur, vous le verrez brusquement mollir et quitter des intérêts qu'il méprise.

Cette importante question, négligée jusqu'à ce jour, méritait cependant d'*être bien* approfondie. Un peuple persuadé que la force armée le dédaigne et que l'autorité peut la diriger à son gré, s'abandonnera beaucoup moins dans les séditions, les évitera, se montrera surtout plus rétif aux perfides insinuations des boute-feux.

Cette disgression sur l'incompatibilité d'humeur et d'intérêts qui existe entre le soldat et l'habitant, n'est point du tout étrangère à mon sujet.

Je disais donc que le commandant d'une place assiégée qui aurait fait conduire hors des murs les vieillards et bourgeois malades qui le gênaient, ne pourrait en faire autant des soldats malades ou blessés. Je dis plus, et je répète que cette mesure le ferait exécrer de sa garnison, la découragerait et la porterait à la révolte.

Le soldat, comme je l'ai prouvé, attachant fort peu d'intérêt à tout ce qui regarde les habitans, a pu les voir de sang-froid et sans pitié conduits hors de la ville, et laissés sans secours à la discrétion de l'ennemi; mais il n'en serait pas de même de ses camarades. Les souffrances de ceux-ci lui sont beaucoup plus personnelles, et surtout il sait que le même sort l'attend d'un moment à l'autre.

Ce raisonnement sans réplique, suivant moi, ordonne impérieusement au commandant de place, dans la position où je l'ai supposé, de se défaire, en secret et par des médicamens

préparés à cet usage, des malades et blessés sans espoir, qui entravent la défense de la forteresse et menacent d'infecter la garnison.

Lorsqu'il aura ainsi pourvu à la conservation de la place et de ceux qui la défendent, il s'occupera de sa sûreté personnelle. Il ne doit pas se dissimuler que peu de ses collègues sont à la hauteur des moyens qu'il a pris pour sauver la place qu'il commande, et que le plus grand nombre en aurait horreur. Son action doit donc être éternellement enfouie. Deux hommes cependant en ont le secret; la moindre indiscrétion peut l'ébruiter, et livrer ainsi l'homme qui les dirigea aux intrigues de ses rivaux et à l'exécration du vulgaire, incapable de se dire : il n'a fait que son métier.

Dans cette alternative, et lorsqu'il a fait disparaître du sol des vivans quatre à cinq cents individus qui nuisaient à l'existence d'un plus grand nombre, il ne doit pas craindre d'y ajouter deux victimes de plus; c'est-à-dire que, s'il est sage, il enfermera son secret dans la tombe des deux pharmaciens qui seuls le possèdent.

Mais avant de se résoudre, tant à faire

administrer les médicamens empoisonnés, qu'à se débarrasser pour toujours de ceux qui les préparèrent, je pose en principe qu'il faut être totalement convaincu de l'extrême urgence de ces dangereux expédiens; qu'il faut enfin avoir épuisé toutes les autres ressources; le moindre doute et la moindre précipitation à cet égard changeraient ces grandes précautions en crimes atroces.

Quiconque n'est pas guerrier par excellence, celui-là qui ne connaît pas les délits, les excès, l'oubli des principes humains, que nécessite l'art fameux de la destruction; les bonnes gens, les femmes, les hommes qui le sont, et peut-être encore bien d'autres personnes, se révolteront sans doute contre l'acerbité de mes préceptes. Hé bien, on aura tort, par la raison que je ne m'adresse qu'à l'homme guerrier dans toute la force du terme; et cet homme, ainsi qu'il est prouvé, ne ressemble point et ne saurait ressembler aux autres hommes. C'est un être à part qui n'a rien de commun avec tous les petits intérêts de la société et les doléances de la nature outragée. Un Européen n'a-t-il pas dit: *Il n'est pas de héros qui n'ait mérité d'être pendu?* Cette

[illegible], [illegible] celui dont le soin que réclament [illegible] veut donner la mort à un grand [illegible] d'hommes en bonne santé ; non, sans [illegible] faire une distinction ; mais [illegible] à le point essentiel, ces [illegible], menaçant la société des [illegible], l'encouragent de s'en affran-[illegible] les armes sur les inno-[illegible] victimes qu'elle frappe [illegible].

[illegible] les moyens employés pour [illegible] moins qu'on ne les [illegible].

[illegible] expire [illegible] semblables, qui [illegible] à la main ; [illegible] toujours un crime de [illegible] le malade [illegible] de quelques heures [illegible] les mesures in-[illegible], et dont [illegible] celle d'autrui [illegible] intéressantes [illegible] le tombeau où [illegible] d'hommes, et

quent trouve abominable; action qui, bien considérée, tourne au profit de l'humanité.

«Dieu seul, me dira-t-on, a mis l'homme sur la terre, et à lui seul appartient de l'en retirer. Misérable objection que dément l'expérience! Dicton vulgaire qui ne répond à rien, parce qu'il est de fabrique humaine, et qu'il ne repose que sur des probabilités. Si cette objection était recevable, quelles que fussent les circonstances où les hommes se trouvent, il faudrait nécessairement en conclure que le médecin qui fait saigner aux quatre veines un homme attaqué de la rage; que le capitaine de vaisseau qui fait jeter à la mer un lépreux susceptible d'infecter tout l'équipage; que ces infortunés qui, perdus sur des mers inconnues, assomment et dévorent un de leurs compagnons pour prolonger leur malheureuse existence; que le juge qui envoie au supplice un assassin de grand chemin, et le bourreau qui l'exécute, sont des meurtriers au premier chef.»

Certes, et quant à la culpabilité, je suis loin de mettre à côté du voleur de grand chemin l'homme atteint de la rage, le lépreux, le

pestiféré, ou celui dont le soin que réclament ses maux peut donner la mort à un grand nombre d'hommes en bonne santé; non, sans doute, et je sais faire une distinction; mais dans le fait, et c'est là le point essentiel, ces divers personnages, menaçant la société des plus noirs fléaux, la contraignent de s'en affranchir, tout en versant des larmes sur les innocentes et malheureuses victimes qu'elle frappe à regret.

La différence des moyens employés pour s'en défaire prouve au moins qu'on ne les confond pas.

Que l'assassin égoïste et volontaire expire sur la roue pour la sûreté de ses semblables, qui peut-être lui ont mis le poignard à la main; mais que ce ne soit pas toujours un crime de rouler doucement dans la tombe le malade contagieux, et d'avancer de quelques *heures* le trépas d'un infortuné que des blessures incurables torturent continuellement, et dont la douloureuse existence menace celle d'autrui. Nos regrets alors suivront ces deux intéressantes victimes à demi-mortes, dans le tombeau où la sûreté d'un grand nombre d'hommes, et

l'affreuse nécessité, les descendent quelques jours plus tôt. Je répète *l'affreuse nécessité*, car, sans cette circonstance, le précepte et le raisonnement ne sauraient être justes.

Maintenant, l'homme de guerre chargé de la défense d'une place de premier ordre, et qui veut à tout prix la conserver, peut et doit se conduire d'après les grandes instructions que renferme ce précis. Il est cependant une foule d'autres petits détails que j'ai volontairement omis, mais auxquels il suppléera suivant le lieu et les circonstances.

Il est impossible de prévoir le jugement que porteront sur le précis de Chelobai les diverses personnes qui le liront. Le plus grand nombre le condamnera sans l'approfondir, oubliant que ses préceptes ne s'adressent qu'au guerrier déterminé et fini, qui s'isole de tout ce qui ne tient pas à la défense de la place qui lui est confiée. Mais un militaire tel que Chelobai le définit, et un prince susceptible de voir la prospérité de ses armes attachée à la conservation d'une forteresse, ne dédaignera

pas les documens de mon acerbe mentor, que peut-être ils désavoueront publiquement. Quant à moi, je les trouvai tellement propres à former de bons commandans de place, que je ne confiai jamais la défense d'aucune sans savoir, au préalable, ce que l'officier dont j'avais fait choix pensait de la doctrine de Chelobai. Si, chancelant dans son opinion, il me laissait apercevoir de l'aversion pour cette doctrine, c'en était assez; cet officier était perdu sans ressource dans mon esprit, et je ne l'employais plus que sur les derrières de l'armée.

CHAPITRE XIII.

Difficulté que trouve Alompra pour aborder les lignes ennemies. Position inexpugnable qui en défend l'approche. Stratagême qu'il emploie pour enlever ce poste, et faire tenir une dépêche au commandant de Prome. Attaque, surprise, et déroute complète des Péguans. Maximes sur les promesses que l'on fait. Réflexions sur la manière dont on doit donner des éloges aux autres.

Je ne m'étais point trompé dans le choix de Meinlaou-Tzezo pour commander la ville de Prome. Cet habile officier y fit des prodiges de valeur, et déploya de grandes connaissances dans les divers assauts qu'il soutint contre les efforts de l'armée de Beinga-Della qui convertit le siége en blocus.

N'ignorant pas que, dans la position où je me trouvais, le moindre revers pouvait me faire un tort considérable dans l'esprit de mes compatriotes, j'épiais l'occasion d'attaquer

l'ennemi à coup sûr, et de le défaire sans courir les moindres chances d'être battu.

De nombreux obstacles, cependant, pouvaient tromper mon espoir. Pour arriver sur les lignes ennemies, il fallait nécessairement passer sous le feu d'un rocher que l'ennemi avait fortifié. Cinq cents hommes et quatre pièces de canon qui défendaient ce poste important pouvaient détruire une armée avant d'être forcé.

Toutes les reconnaissances que je poussai sur ce point, m'ayant prouvé qu'il en coûterait un torrent de sang si je voulais l'emporter de vive force, j'examinai si, avant d'affaiblir aussi considérablement mes troupes, dont j'avais le plus grand besoin, il n'était pas de plus doux expédiens pour s'emparer du fort de l'ennemi.

De tous les stratagêmes, celui que je vais narrer me parut le plus simple et le plus décisif; peu m'importe qu'il soit réputé mesquin, ou condamné par ce qu'on appelle la véritable gloire; les succès qui le suivirent anéantissent ce reproche chimérique; succès que ne m'eussent point procuré les plus savantes manœuvres.

Pour assurer l'exécution de mes projets et

compléter la défaite des assiégeans, il était indispensable que le gouverneur de Prome secondât mes opérations; mais il fallait pour cela qu'il les connût : il fallait aussi l'instruire du jour, de l'heure, et de la nature de mes tentatives. La chose, je l'avoue, était extrêmement difficile, car il n'était aucun moyen de percer les lignes ennemies. Je n'avais d'autre espoir que la rivière qui, de mà position, coulait vers la ville, qu'elle traversait dans toute sa longueur.

Dans le bourg où j'avais établi mon quartier-général, demeurait un pêcheur nageant presque aussi bien que le poisson qu'il poursuivait. Cet homme chargé d'une nombreuse famille, était dans la plus profonde misère. Je le fis venir chez moi. Persuadé que l'or est le plus habile des orateurs, j'étalai sur une table environ deux mille *tackals* (1). « Brave homme, dis-je au pêcheur, on m'a dit que tu étais bien misérable? — On vous a dit la vértié. — Tû as une femme et quatre enfans en bas âge? —

(1) Monnaie qui vaut trois francs.

Oui, et qui ne mangent pas tous les jours. — En ce cas, ton sort est affreux. — Il l'est à un tel point, que j'ai souvent médité d'abréger mes jours. — Malheureux! et tes jeunes enfans! et ton épouse! — Ah! général, voilà tout ce qui m'a retenu! — Hé bien, veux-tu mettre un terme à ta misère, et faire le bonheur de ta famille? — Pouvez-vous en douter? — Tu nages bien? — Sous ce rapport, je n'ai pas encore trouvé mon égal. — S'il en est ainsi, tu peux, si tu le veux, servir mon projet: le voici. « J'ai besoin de faire parvenir un billet au gouverneur de Prome. Toute voie par terre m'est fermée. Je te chargerai de la dépêche que j'enfermerai dans une boîte de plomb que tu attacheras à ta ceinture. Tu suivras le cours de la rivière jusqu'à ce que tu rencontres un poste que tu ne puisses éviter qu'en te jetant à l'eau. Tu plongeras alors jusqu'à ce que tu sois hors d'atteinte, et tu recommenceras cette manœuvre chaque fois que tu seras découvert et poursuivi. Maintenant, regarde l'or qui est sur cette table; tu travaillerais un siècle que tu ne ramasserais pas une pareille somme: hé bien, elle est à toi, si tu

veux remettre cette dépêche au gouverneur. Je t'assure, en outre, un emploi dans la marine birmane, si le succès couronne ton entreprise. Si tu échoues, la même somme sera remise à ta famille, outre une pension annuelle, qui lui sera faite sur le trésor public. Ce dernier article, général, me décide plus que tout le reste ; du moment que je n'ai plus à trembler que pour moi, je puis tout entreprendre. Mes chers enfans ! ma bonne épouse, vous ne souffrirez plus. »

Je me hâtai de mettre à profit les bonnes dispositions de Bamoui, c'était le nom du pêcheur, à qui je donnai provisoirement cinquante tackals. Ma dépêche fut bientôt rédigée. Elle ne contenait que ces mots :

« Trois coups de canon, tirés coup sur coup au lever du soleil, m'apprendront que vous avez reçu ma dépêche. A la première attaque que je ferai, de jour ou de nuit, vous me seconderez de tous vos moyens. »

Ce billet, ainsi conçu par prudence, n'eût pas, supposé que l'ennemi s'en fût emparé, donné le secret de mes projets, et cependant il

suffisait à Meinlaou-Tzezo pour aider à mes efforts.

Bamoui, muni de ma dépêche, partit au milieu de la nuit pour sa périlleuse entreprise. Le succès fut tel que je le désirais; et trois coups de canon, tirés dès l'aurore, m'apprirent que le porteur et le billet, étaient arrivés à bon port. Mes mesures une fois prises de ce côté, je fis mettre sur une voiture quatre caisses de liqueurs fortes, en bouteilles, observant bien de ne fermer que très-légèrement les caisses. Au déclin du jour, ce chariot, sous l'escorte de deux cents hommes, fut dirigé sur la route que défendait le rocher fortifié par l'ennemi. Il en arriva ce que j'avais prévu. La garde du retranchement se porta droit sur mes deux cents hommes, qui se défendirent vaillamment, d'après l'ordre que j'en avais donné, pour ne laisser aucun soupçon à l'ennemi. Cependant ils se retirèrent insensiblement, abandonnant aux Péguans la voiture chargée de liqueurs. Les premiers qui la rencontrèrent se jetèrent sur les caisses qu'ils n'eurent pas de peine à défoncer. A peine s'aperçurent-ils que c'étaient des

liqueurs, que chaque soldat en prit autant qu'il put en emporter, sans attendre que les officiers en eussent ordonné une sage distribution. Le bruit s'en répandit bientôt parmi les troupes qui gardaient le retranchement; et en peu de temps, chaque homme avait en sa possession deux ou trois bouteilles de liqueur. On se livra d'autant mieux au plaisir d'en boire avec excès, qu'outre les privations que l'on éprouvait en ce genre, on se croyait parfaitement à l'abri de toutes attaques.

Je laisse à penser s'ils étaient dans l'erreur. Toutes mes troupes étaient sous les armes à peu de distance. « Soldats, avais-je dit, vos ennemis sont dans le sommeil de la débauche; il faut qu'ils ne se réveillent que dans la tombe. Frappez fort et rapidement; qu'atteints de toutes parts et dans l'ombre, ils ne savent de quel côté viennent les coups. Leurs dépouilles, leurs trésors, seront à vous: allons, enfans, il faut demain remplir les coupes et célébrer votre gloire avec l'or des vaincus. » Je savais quel effet produirait ce peu de mots : aussi, loin d'avoir besoin de stimuler leurs soldats, mes officiers eu-

rent toutes les peines du monde à retenir leur impatience jusqu'au signal du départ.

Quatre heures enfin s'étaient écoulées depuis la prise du chariot de liqueurs; je jugeai que ce laps de temps avait suffi aux soldats commis à la garde du poste, pour s'enivrer. Six cents hommes que suivait le reste de l'armée s'avancèrent sur le poste retranché. Les sentinelles avancées, la plupart endormies, furent successivement égorgées sans faire la moindre résistance. Le détachement avançant toujours, parvint sans obstacles au milieu du retranchement. Tout ce qui devait le garder, plongé dans l'ivresse et le sommeil, fut impitoyablement passé au fil de l'épée. Cette exécution se fit sans que les lignes ennemies en eussent le moindre soupçon. Le reste de mon armée, s'avançant alors en silence, prit ses positions de manière à pouvoir fondre tout-à-coup, et de toutes parts, sur les Péguans surpris et déconcertés d'une attaque aussi brusque qu'imprévue. Quinze pièces de canon placées au centre, devaient, au premier mouvement des troupes, faire une décharge générale avec la moitié

de mon infanterie. Peine de mort était portée contre celui qui lâcherait un coup de fusil avant le signal. Enfin, tout le monde étant à son poste, je le donne, ce signal impatiemment attendu par mes intrépides soldats. Non, de pareilles scènes ne se décrivent pas. Dix mille coups de fusils partis à la fois, font soudain retentir les environs d'un bruit effroyable qui porte dans l'âme des Péguans, à moitié endormis, l'épouvante et la désolation. Peuvent-ils se rallier et recevoir des ordres? Non; l'obscurité, sillonnée par mes feux roulans, les détonnations du salpêtre, les cris de mes soldats furieux, les gémissemens des victimes qu'ils frappent, le bruit des chars et des clairons, tout concourt à glacer le courage des ennemis. Si un brave d'entre eux en retrouve assez pour vouloir se défendre, ce n'est pas un Birman qu'il frappe, c'est un des siens qu'il perce et méconnaît dans les ténèbres qui l'environnent. Quelques-uns, éperdus et croyant fuir le trépas, s'enfuient du côté des assiégés; mais l'intrépide gouverneur de Prome en a fait sortir la garnison qui, furieuse de ses veilles, fait main basse

sur tout ce qu'elle rencontre. Enfin, investie, désorientée et frappée de toutes parts, l'armée Péguane n'offre plus que des victimes sans défense, dont pas une n'échapperait si l'obscurité ne la dérobait au glaive des vainqueurs. La déroute fut telle que Beinga-Della et son frère eurent toutes les peines du monde à se retirer à Persaim.

Que faisais-je, néanmoins, pendant cette terrible action ? Placé sur une éminence, donnant des ordres et calculant les succès sur le déplacement des feux de mon *infanterie*, je planais par la pensée sur cette foule d'individus, glorieux d'égorger leurs semblables au commandement d'un homme qui se moquait en secret des tueurs et des tués. L'idée seule de faire mouvoir et d'enthousiasmer à volonté ces machines humaines, agrandissait mon être de moitié, et centuplait la bonne *opinion* que j'avais de ma personne. Quiconque, à ma place, eût négligé de s'apprécier ainsi, n'eût pas mérité les palmes glorieuses que des milliers de braves insensés cueillaient pour moi, à leurs risques et périls.

Je nageais délicieusement dans cet océan de

réflexions, qu'embellissait encore ma victoire, lorsque le soleil, se déployant majestueusement sur l'horison, vint me découvrir l'immensité des pertes qu'avait faites l'armée ennemie.

Dix mille hommes tués ou blessés gisaient sur la poussière; pareil nombre implorait à genou la pitié des vainqueurs qui ne firent grâce qu'à une portion d'entre eux. J'aurais volontiers fait cesser le carnage, si les deux tiers de mon armée n'eussent été composés de jeunes soldats; mais la politique et le besoin de les familiariser avec le meurtre et le sang me commandaient impérieusement de les abandonner à leur fureur. Condamne qui voudra cette cruauté réfléchie : il est plus que prouvé qu'elle est indispensable à qui lance pour la première fois de jeunes troupes dans l'arêne des combats.

Outre les pertes d'hommes qu'avait faites Beinga-Della, ses trésors et ses bagages étaient tombés en mon pouvoir. J'avais, il est vrai, promis à mon armée que ces objets seraient le prix de son courage et de sa victoire; mais si de puissans motifs nous obligent à faire des

promesses, il est presque toujours sublime de ne savoir pas les tenir ou de savoir les fausser à moitié, sans irriter ceux à qui elles furent faites.

La politique des gouvernemens manque d'un traité sur l'art si nécessaire et maintenant indispensable de savoir promettre et ne pas tenir impunément. Quelque répandu que soit maintenant ce systême, nous n'avons encore que des faits et rien de bien écrit à ce sujet. Il est vrai que cette matière veut un homme exercé, foulant aux pieds toutes les petites notions de ce que nous sommes convenus d'appeler probité; dédaignant ce qui n'existe qu'en paroles, pour apprendre à opérer ce qui peut exister en effet. Pourquoi n'aurions-nous pas un tel code, puisque la société pratique journellement le systême qu'il expliquerait dans tous ses détails? Outre l'utilité dont il serait pour les princes, leurs ministres et leurs courtisans, il apprendrait à d'imbécilles honnêtes gens à s'affranchir d'une promesse onéreuse et souvent contractée par une fatale générosité. Un souverain, un général d'armée, qui, dans un cas pressant, auraient contracté des pro-

messes capables de les ruiner ou d'entraver leur prospérité, ne mettraient-ils pas au-dessus de tous les livres écrits, celui qui les apprendrait à éluder impunément leurs promesses? Il n'est pas une classe dans la société, depuis le *paltoquet* jusqu'au grand seigneur, qui ne voulût de bon cœur couronner l'auteur de cet important ouvrage.

Plus que personne je connais la valeur de ce traité, et la nécessité de le concevoir et de le publier, par la raison que, pendant mon règne, j'ai, plus que tout autre, mis en pratique les préceptes qu'il contiendrait.

Si mes occupations ambitieuses ne m'ont point permis de confectionner ce grand œuvre, puisse l'éloge prématuré que j'en fais, inspirer à un habile écrivain d'enrichir l'univers de cette sublime conception! Nous apprendrions au moins à colorer notre improbité de prétextes spécieux.

Si telles étaient mes idées sur la manière de tenir ou d'éluder ses promesses, on pense bien qu'après la bataille de Prome, je m'inquiétai fort peu de remplir très-exactement celles que j'avais faites auparavant. Il fallait toutefois

avoir l'air de ne point y manquer. Rien n'était plus facile avec des soldats que j'aurais fait sauter dans un bûcher ardent pour un tackal et une tasse de thé. Je donnai l'ordre de conduire toutes les prises à Prome, voulant, disais-je, en faire moi-même une juste répartition aux braves qui avaient si généreusement combattu. Sitôt que ces objets furent en ma possession, je m'appropriai tout ce qu'il y avait de précieux, surtout l'argent monnoyé, dont la somme était considérable ; j'en laissai seulement dans les caisses de quoi donner un tackal à chaque soldat, et quelque chose de plus à l'officier. Quant aux bagages, je les abandonnai entièrement à mes guerriers, qui, satisfaits de ma distribution, me proclamaient leur bienfaiteur et leur héros, sans avoir le moindre soupçon que je les avais frustrés : et quand bien même ils l'eussent pensé, auraient-ils osé s'en plaindre? Non, sans doute. Ces masses armées, si redoutables contre les ennemis, manquèrent toujours d'énergie et d'ensemble quand il s'agit de réclamer leurs droits. Si de temps à autre de telles réclamations leur sont échappées, la tête des téméraires qui portèrent les premiers

la parole a soudain roulé sur la poussière, en présence de leurs camarades assemblés et tremblans. Que tout chef militaire soit, en pareil cas, sans miséricorde; les réclamans eussent-ils raison, qu'un peloton d'infanterie leur casse la tête pour apprendre à leurs compagnons à ne vouloir jamais avoir raison comme eux. Un tel arrêt serait injuste et cruel dans la société civile; mais dans l'état militaire, les motifs qui le commandent le rendent parfaitement équitable. Je n'examine pas si des hommes ont le droit d'enrégimenter d'autres hommes; il me suffit que des hommes se laissent paisiblement mettre en régiment. Du jour qu'ils sont sous les drapeaux, ils sont propriété de l'Etat, et conséquemment du chef qui les commande. Comment un seul individu, qui n'a pas un membre plus que les milliers d'individus qu'il fait mouvoir, parviendrait-il à s'en faire écouter, si, profitant de leur ignorance et de leur pusillanimité, il ne les enchaînait par des réglemens despotiques et totalement en opposition avec la liberté individuelle? Comment réprimerait-il leurs penchans, s'il ne leur imposait des peines cor-

porelles, s'il ne les effrayait pas par des supplices aussi prompts qu'irrévocables?

Un général d'armée doit être à ses soldats, ce qu'est un conducteur de bœufs aux yeux du troupeau qu'il dirige. Si le bœuf ne voyait, dans le petit individu qui le mène à la boucherie, taille, force et puissance, d'un coup de corne il le clouerait contre le mur au premier coup de bâton qu'il en recevrait. De même, si la sévérité, si la puissance, le droit présumé de se faire obéir, et le pouvoir d'envoyer au supplice qui résiste ou murmure, ne rendaient redoutable un général d'armée, ses troupes le mettraient au bout de leurs sabres au premier châtiment qu'il voudrait leur infliger.

Il est donc plus que prouvé que la cupidité et l'illusion traînent également le bœuf et le soldat à la boucherie; encore est-il vrai, et l'humanité devrait en rougir, que tout l'avantage est du côté du bœuf. Ce superbe animal n'a pas au moins l'instinct de savoir qu'on le mène à la mort: le soldat, au contraire, est presque toujours persuadé qu'il s'y traîne.

En frustrant mes troupes d'une partie des

dépouilles que je leur avais promises, ma passion n'était pas de cumuler des sommes immenses uniquement pour les posséder; outre une nombreuse famille que j'avais à retirer de l'indigence pour la rapprocher de mon rôle, j'avais encore une foule d'individus à salarier pour l'accomplissement de mes desseins.

Que j'aurais été heureux si je n'avais eu que l'armée à satisfaire ! Mais il fallait encore éblouir le gouvernement sur la nature et le sort des prises faites à la bataille de Prome. Non ; je ne sentais jamais si bien l'importance du rang suprême que lorsqu'il fallait rendre compte de mes actions au sénat Birman. Quelle que soit la souplesse nécessaire en politique, une dépêche détaillée de ma conduite était pour moi une torture ; sa rédaction m'arrachait des larmes de rage et de sang. Alompra, contraint de rendre compte de ses actions, de ses manœuvres, de ses triomphes, à d'insolens mandataires ! L'ambitieux Alompra, contraint de leur détailler des exploits qui les affermissaient sur leurs chaises curules ; leur donner momentanément le sujet de s'y croire inébranlables, étaient de ces cruelles obligations

auxquelles mes semblables ne se soumettent qu'en grinçant les dents ! Aussi, mes premières dépêches, après une victoire quelconque, étaient-elles d'un laconisme presqu'indécent. Heureusement que le sénat Birman, et ensuite le peuple, prirent mon exiguïté épistolaire pour de la sublimité. Quant aux rapports détaillés, j'en laissais le soin à mon chef d'état-major, qui s'entendait fort bien à les faire redondans et brillamment mensongers.

Puisqu'il fallait nécessairement rendre compte au gouvernement de la victoire remportée devant Prome, voici quel fut le contenu de ma dépêche :

Du champ de bataille, quatre heures du matin.

SÉNATEURS,

« PROME est libre ; l'armée Péguane est dans la tombe ; son roi fuit ; ses bagages ont été distribués à nos braves, faible récompense de l'intrépidité qu'ils ont déployée dans cette affaire. »

Le Général en chef,

ALOMPRA.

Ce message, presqu'insolent par son exiguité, fut couvert d'applaudissemens. « Voilà, s'écrie un des sénateurs en délire, voilà le vrai style des héros! L'intrépide auteur de ce billet le traça avec la pointe d'un cimeterre trempé dans le sang de nos ennemis. Que cette immortelle dépêche soit transcrite à l'instant sur le registre de nos délibérations; que copie en soit envoyée à tous les papiers publics; que le peuple Birman apprenne enfin que le guerrier qui commande ses jeunes défenseurs, narre aussi rapidement qu'il triomphe. »

Le peuple, en effet, puissamment secondé par les journaux, s'extasia devant mon fameux billet et le mit au-dessus des plus beaux morceaux que l'antiquité nous ait laissés en ce genre.

Ces détails, que m'apprirent les nombreux émissaires qui s'agitaient pour moi dans la capitale, me prouvèrent à quel point il est facile de faire des dupes. Bon Dieu! m'écriai-je à mon tour, et en riant, que ma nation et ceux qui s'en croient les législateurs sont faciles à séduire! Bien sot serais-je de ne point saisir ce moyen de faire fortune, puisqu'il est à portée du premier jongleur.

Outre la belle défense de Prome par Meinlaou-Tzeko, je ne pouvais me dissimuler les importans services qu'il m'avait rendus dans la victoire que je venais de remporter; sa sortie nocturne sur les assiégeans avait puissamment contribué à leur anéantissement. Souverain légitime, j'aurais comblé d'honneurs ce brave officier; mais dans une position où l'ombre d'un rival avait le droit de m'effrayer, où la moindre diversion à ma renommée était une perte réelle, Meinlaou ne reçut de moi qu'une approbation mesurée, secrète et sans conséquence. Cette conduite était une suite de mes principes. Peu d'hommes, en effet, ne furent plus circonspects que moi à donner des éloges. Depuis long-temps j'étais persuadé qu'il n'appartenait qu'à un très-petit nombre d'hommes de savoir louer les autres, sans nuire à ses intérêts ou s'humilier soi-même; il me fut prouvé, avant et pendant mon règne, que savoir applaudir publiquement les hauts faits d'autrui était une science que devaient *nécessairement* approfondir les politiques et les ambitieux. Quiconque aspire à primer sur les

autres ne doit jamais prodiguer d'éloges que lorsqu'il est certain d'être démenti sur-le-champ par la voix publique : c'est souvent un adroit moyen d'éveiller le mépris sur un être perdu de réputation, mais prèt à s'oublier de nouveau parce qu'on ne parle plus de lui. C'était ainsi qu'un philosophe Indou, en célébrant la piété, la justice et l'humanité d'un tyran sacrilége, injuste et barbare, faisait dire aux malheureux sujets de ce despote : « *Mais c'est un tigre, un parjure, un monstre ennemi des hommes et des dieux.* »

Cette méthode de louer excessivement qui ne le mérite pas, pour le perdre ou le corriger, est encore très-utile au courtisan fidèle qui veut, sans trop s'exposer, faire secrètement rougir son prince des vices qui le déshonorent. Rien, en effet, n'est plus vrai que cette maxime d'un auteur Européen : « *Louer les princes des vertus qu'ils n'ont pas, c'est leur dire impunément des injures.* » Si quelquefois un ambitieux est contraint de louer publiquement un rival ou un individu susceptible de l'être, il aura soin de répandre secrètement contre lui des bruits injurieux et capables de contre-

balancer les éloges qu'il a forcément donnés. Si le même homme ne peut s'exempter de rendre justice à des exploits capables d'atténuer ou de rivaliser les siens, il doit habilement en diminuer le mérite, en leur supposant une facilité d'exécution et d'heureuses circonstances, soutenues par le courage ou le *génie* d'un ou de plusieurs associés. Salamek a-t-il, avec cinq cents hommes, battu quatre mille ennemis? Cet exploit, dira celui qui, tout en feignant d'en faire l'éloge, voudra en *affaiblir* le mérite, cet exploit, dira-t-il, serait un très-beau fait d'armes si les vaincus, ivres de liqueurs et sans défense, ne s'étaient pour ainsi dire couchés sous le glaive des vainqueurs. « Oh! que Salamek aurait de droits à notre admiration, si les troupes qu'il a défaites eussent été de sang-froid, bien armées et surtout mieux commandées! C'est dommage, et j'en suis vraiment fâché pour Salamek, qui méritait avoir trouvé de plus grands obstacles; mais je suis certain qu'à la première occasion il fera parler de lui. » Un tel système réclame, il est vrai, beaucoup de souplesse, de génie et de sagacité. Qui tient de tels discours doit, par un

ton de sincérité et de feinte affliction, ne point se faire soupçonner d'être jaloux, sans quoi le mérite de son rival en serait accru sur-le-champ.

Si de l'or peut tenir lieu d'éloges à celui qui les mérite ou s'en croit digne, l'ambitieux qui craint de trouver un rival dans cet individu, n'a pas à balancer; il lui donne de l'or, assez, s'entend, pour le satisfaire, mais trop peu pour lui donner de grands moyens de séduction. L'avantage de ce procédé est sensible; une bourse donnée passe paisiblement de la main qui la donne au coffre de qui la reçoit; et combien de fois n'accélère-t-elle pas la perte du récompensé, en lui faisant faire des dépenses, des folies, qui le déshonorent ou le ruinent, ce qui, par conséquent, le met à vos gages! Un présent en or, je le répète, est souvent préférable à des éloges donnés, en ce que l'or s'enfouit et ne fait aucune sensation sur le vulgaire, auquel l'être ainsi récompensé a toujours intérêt de cacher la nature de la récompense; les éloges, au contraire, passent de bouche en bouche, et laissent des souvenirs.

Ne nous méprenons pas, cependant, sur ces

préceptes donnés à la hâte, car ici la matière n'est qu'effleurée, tout en prescrivant d'empoisonner l'encens que parfois on brûle forcément devant qui peut nous rivaliser ou nous nuire, je pose en principe qu'il est toujours sage de louer avec modération les personnes qui peuvent nous être utiles.

Cette méthode est susceptible des plus heureux résultats. Des éloges, quelqu'insignifians qu'ils soient, et qui ne coûtent rien, stimulent toujours qui les reçoit, le fondent dans vos intérêts, et vous donnent une réputation de bonté et de reconnaissance qui grossit le nombre de vos créatures : ce sont des gouttes de liqueur qui réconfortent l'ouvrier qui vous déterre un trésor.

Après Meinlaou-Tzezo, il était encore une personne à laquelle je devais des récompenses, c'était le pêcheur qui avait porté ma dépêche au commandant de Prome. Outre la somme que je lui avais promise, je lui donnai de l'emploi dans la marine Birmane.

CHAPITRE XIV.

Résultats importans de la bataille de Prome. Lounzai change de nom. Alompra désire se lier avec les Anglais. Une foule de Birmans de première classe s'attachent à ses intérêts. Il veut les badiner de leur inconstance. Le diplomate Darantell lui réplique vivement. Il projette de s'en défaire. Chelobai l'en dissuade.

La victoire complète que je venais de remporter eut, comme je l'avais bien présumé, les plus heureux résultats. Plusieurs villes, entre autres Denoubieu et Lounzai, furent évacuées par l'ennemi. Ce fut alors que, pour la première fois, et sans le consentement des chefs de l'Etat, je pris sur moi de changer le nom d'une ville, et de lui en donner un qui pût retracer la rapidité avec laquelle je l'avais conquise : je voulus que Lounzai fût à l'avenir nommée Mayah-Oun (1), qui veut dire rapide

(1) Cette ville a toujours conservé ce nom; l'ancien est à peu près oublié.

conquête. J'appris sur ces entrefaites que *le* roi de Pégu, d'abord retiré à Persaim, en était sorti la nuit pour se retirer dans sa capitale. Un détachement reçut à l'instant l'ordre de se porter sur Persaim; il m'importait d'autant plus de m'emparer de cette ville, que j'avais le plus grand besoin de connaître quels *étaient*, à l'égard de ma nation, les sentimens de la factorerie anglaise qui s'y était établie. L'état presque délabré de la marine Birmane me faisait pressentir tout l'avantage que je pourrais tirer d'une alliance avec un peuple aussi profondément versé dans les combats sur mer. De deux choses l'une: je voulais ou en obtenir des secours, ou tout au moins m'assurer de leur neutralité; en conséquence, et d'après mes ordres, l'officier qui commandait le détachement qui s'empara de Persaim, se rendit à la factorerie anglaise, et lui promit d'en protéger les agens et les propriétés. Un sieur Baker, chef alors de cette factorerie, reçut les miens en marchand paisible, ayant plus besoin d'être protégé que d'être agresseur.

Tandis que les armées Birmanes s'immortalisaient par de sanglans triomphes, les légis-

lateurs de la nation, divisés en autant de partis qu'il y avait de chefs qui voulaient dominer, s'entrégorgeaient les uns les autres. Sous prétexte de servir un fantôme de république, il n'était pas d'excès auxquels les factieux ne se portassent; le fils devenait impunément le délateur du père, et l'ami traînait impitoyablement son ami à l'échafaud.

L'anarchie enfin fit des progrès si effrayans, que je fus sur le point de lever le masque, de marcher contre les anarchistes, et de les anéantir d'un seul coup. Je fis part de ce projet à Chelobai, qui fut d'un avis contraire. « La bombe, me dit-il, n'a pas encore assez de poudre; si vous y mettez le feu aujourd'hui elle fera explosion et n'éclatera pas. Pourquoi, au surplus, vous alarmer des fureurs que déploient les factieux? Ne sont-elles pas une conséquence de vos trames secrètes et des instigations de vos créatures? De quoi vous plaignez-vous? Ces misérables, en s'assassinant mutuellement, vous déblaient le sol de la toute-puissance; chaque tête que le bourreau fait tomber est un ennemi de moins pour votre ambition; peut-être même s'infligent-ils des supplices que plus tard

vous seriez obligé d'ordonner. Au lieu donc de comprimer leur fureur, faites plutôt de grands efforts pour l'alimenter; triplez le nombre des boute-feux; faites caresser l'ambition des plus acharnés; faites heurter les chefs et les opinions; croisez les intérêts, de manière qu'ils soient tous isolés et de nature à ne pouvoir se concilier. Aujourd'hui que vos coffres regorgent d'or, tout ce que je vous ai prescrit est facile à faire; vous pouvez acheter de nouvelles créatures, en parsemer le royaume, *et* compter sur leurs opérations. Je dis *plus* : si vous aviez de quoi payer toutes les factions qui ne cessent de hurler les mots de liberté, de république, de tyran et d'indépendance, elles seraient à l'instant toutes à vous, et vous proclameraient, sans rougir, leur maître et seigneur. »

Pouvais-je me refuser à suivre des avis dont l'importance et la sagesse étaient aussi évidentes? Non, sans doute; certain que les prises faites à l'ennemi et les rançons secrètement exigées des prisonniers de marque, répareraient facilement les brèches faites à mes épargnes, je ne ménageai plus l'or pour me

créer de nouveaux partisans ; et, comme le désirait Chelobai, j'en semai sur toute la surface du royaume. Alors, et plus que jamais, je me trouvai à portée d'apprécier les hommes en révolution ; alors, plus que jamais, j'acquis la certitude que sur une population désorganisée, les neuf dixièmes sont à la discrétion du premier renégat qui peut les payer ou leur présenter de grandes espérances. Quelque préparé néanmoins que je fusse à trouver des Birmans disposés à servir mon ambition, le nombre et la bassesse de ceux qui se présentèrent surpassèrent de beaucoup mes espérances ; mais, ce qui me surprit le plus dans cet avilissement, ce fut de voir sous mes enseignes et à mes gages une foule de personnes dont les principes étaient diamétralement opposés à ma cause, qu'ils connaissaient tout aussi bien que moi. Qu'un pauvre officier qui cherche de l'avancement, qu'un commis réformé qui ne peut vivre sans emploi, qu'un ouvrier dans le besoin et sans travaux ; que de telles gens, dis-je, qui ne sortirent jamais de leur sphère, qui jamais ne se firent remarquer par l'exaltation de leurs idées révolutionnaires,

se mettent aux gages d'un célèbre ambitieux qui veut asservir leur patrie, rien n'est plus naturel et dans l'ordre des choses. Le bonheur individuel n'est-il pas le premier de tous ? Et chez l'homme souffrant et nécessiteux qui le soulage et l'assiste, ne l'emporte-t-il pas toujours sur la patrie et le souverain légitime ? Mais que des hommes momentanément placés au premier rang, célèbres par l'exaltation de leurs principes d'indépendance, qui, sous le prétexte vain de rendre à l'homme sa dignité, tonnèrent contre tous les sceptres et proscrivirent leur souverain légitime, que de tels hommes, cédant à l'appât de l'or et des dignités, viennent avidement se ranger sous les drapeaux d'un ambitieux guerrier qui veut régner en maître sur eux et sur leur patrie, c'est ce que je ne pouvais comprendre, et c'est cependant ce dont l'Univers a été témoin.

Presqu'indigné de ces turpitudes, qui d'ailleurs servaient admirablement bien mon ambition, je m'abandonnais souvent et très-impolitiquement au dangereux plaisir de badiner ceux qui s'en étaient rendus coupables et qui n'osaient relever mes sarcasmes. Plus

d'une fois Chelobai m'avait repris de cette dangereuse inconséquence ; mais j'avais toujours fait assez peu de cas de ses avis à cet égard. « Croyez-vous, me disait-il un jour que j'avais poussé l'ironie un peu trop loin contre mes serviles adeptes, que parmi ceux que vous condamnez, il n'en est pas de très-estimables dans leur sens, et surtout très-conséquens dans leurs principes ? Deux mots les justifient et vous confondent. Si, en se jetant à corps perdu dans le torrent de la révolution, leur but était de rencontrer fortune et dignités, et qu'ils n'aient rien trouvé de tout cela, ne font-ils pas preuve de génie et de sage politique en se rangeant sous vos étendards, s'ils y soupçonnent ce qu'ils n'ont point trouvé ailleurs? Répondez à cet argument, je vous en défie. »

Ce raisonnement, tout concluant qu'il fût, ne me corrigea pas du penchant que j'avais à chagriner quelques-uns de mes partisans. J'avais besoin pour cela d'une autre leçon, et je ne fus pas long-temps à la recevoir.

Un jour que je m'étais par trop oublié dans ces dangereuses plaisanteries, le diplomate Darantell-Regidorp ne craignit pas de me ré-

pondre assez ironiquement par le discours qui suit :

« Il est donc vrai, s'écrie-t-il, que l'homme de génie a quelquefois des absences et se méprend même aux couleurs. En vérité, général, et j'ose vous le dire, vous en êtes une preuve irrécusable. Les petits sarcasmes que vous laissez tomber de temps à autre sur les individus qui désertent tout-à-coup la cause révolutionnaire pour embrasser la nôtre, ne fait certainement pas honneur à votre sagacité.

» Outre que ces railleries, que vous supposez sans doute bien mortifiantes pour nous, sont impolitiques et peuvent nuire à vos intérêts, se peut-il que vous n'aperceviez pas qu'elles portent à faux, qu'elles sont tout à fait déplacées, et que ceux à qui vous croyez les adresser s'en moquent secrètement à vos dépens? car on aime toujours s'amuser d'une dupe qui croit sincèrement ne l'être pas.

» Vous estimez versatilité, défaut de caractère, notre émigration du parti de la révolution dans le vôtre; la chûte de l'exaltation de nos premières idées, le volte-face de nos principes, vous paraissent méprisables et dignes de vos

lazzis : hé bien, prénez l'inverse de ce jugement, et vous prononcerez juste sur notre compte. Ecoutez à ce sujet ma profession de foi, et croyez-la commune à la plupart de mes collègues.

» Le désir de nous classer honorablement parmi nos compatriotes, d'humilier ceux qui nous croient inhabiles aux premiers postes, le besoin de venger de vieilles humiliations, et surtout celui d'améliorer nos fortunes, ces divers motifs, dis-je, nous ont lancés dans l'arêne politique. Malheureusement nous nous sommes mépris sur l'espace; ce que nous présumions un simple ruisseau, est devenu insensiblement, et malgré nous, un impétueux torrent qui nous entraîne et finira par nous engloutir, si nous ne joignons nos efforts à ceux d'un homme assez habile pour comprimer l'impétuosité du torrent et lui donner une direction moins dévastatrice.

» L'essai cruel que nous avons fait de toutes sortes de gouvernemens, nous lave, aux yeux de l'impartiale postérité, du triple reproche d'être bas, serviles et légers. Imprime qui voudra le contraire; nous méprisons autant ses

diatribes, que lui-même est lâche, inconséquent et mauvais logicien. Prévoyance et sagesse, intérêt et raison, motivent amplement notre désertion d'une cause perdue, parce qu'elle ne peut prospérer chez une nation aussi nombreuse que la nôtre.

» Qu'ils sont puissans les motifs qui nous dirigent ! Quel être peut en nier l'importance et la solidité ? Comment se fait-il que l'Univers n'en soit pas convaincu ? Alompra, quelle que soit votre erreur sur ce qui nous concerne, je veux bien, pour vous amener à de plus *justes* notions, vous exposer quelques-uns de ces honorables motifs, je dis quelques-uns, oui, car peu suffisent pour nous justifier aux yeux de quiconque juge sainement et sans passions.

« Trompés dans notre attente, affligés de quelques-uns de nos excès, peu satisfaits des autres, honteux des crimes où nous figurâmes avec la nation séduite par nos propres erreurs, indignés de nous être placés, d'être obligés de respirer à peine sous le couteau d'une poignée de sicaires, autrement nommés par un peuple imbécille qui ne sut jamais bien nommer; perclus de craintes, noirs de soucis, las de périls, usés

de prévoyances, indispensables et conservatrices; débiles d'insomnies motivées, maigris d'intrigues, rassasiés de conspirations, harassés de factions, exécrant les factieux, même ceux dont nous fîmes partie, dégoûtés de notre vagabondage politique, avides de repos, désabusés des chimériques avantages d'un pouvoir partagé, convaincus enfin qu'un chef seul et souverain peut désarmer les partis et les anéantir, étouffer les haines, comprimer l'effervescence, rendre le bonheur à notre patrie, et nous replacer nous-mêmes dans l'état de tranquillité où vécurent nos heureux ancêtres : Alompra, tel est l'aperçu des grands motifs qui nous dirigent aujourd'hui; suffisent-ils pour écarter de nous toute idée de bassesse et de vénalité? Repentant d'avoir voulu nous affliger, ne vois-tu pas en nous des hommes sensés et réfléchis, qui, rétrogradant tout-à-coup du sentier de l'erreur, cherchent franchement la bonne route? Je te dirai plus, nulle affection marquante ne nous entraîne vers toi; car, et tu dois le savoir, en politique on a des partisans et jamais de véritables amis : toute assertion contraire est fausse. Si nous suivons tes enseignes,

c'est que nous sommes persuadés que tu vises au pouvoir suprême, seul moyen d'arracher les Birmans aux horreurs de l'anarchie ; nous te supposons les qualités nécessaires au rang que tu ambitionnes ; trop intéressé à t'y maintenir, ta fermeté nous est un sûr garant que tu nous y soutiendras à tes côtés. Nous ne t'aimerons pas sincèrement ; peut-être même te détesterons-nous en secret ; mais nous te servirons fidèlement et avec zèle ; et ces deux sentimens suffiront à ton ambition.

» A ces aveux, j'en ajouterai quelques autres, de nature à te prouver que, ne cherchant point à t'en imposer, nous ne redoutons pas d'être connus.

» Si, avant de lier nos intérêts aux tiens, un autre nous eût offert des chances plus certaines et un avenir plus sûr, il est probable que nous l'aurions préféré. Ce n'est point l'intérêt personnel d'un chef de parti que nous épousons, ce sont ses desseins que nous voulons servir après les avoir sagement examinés, et jugés susceptibles d'opérer un meilleur ordre de choses. Je me hasarde même à te dire que nous ne laisserions point un homme tel que

toi, qui fus notre égal, saisir le sceptre du pouvoir, s'il nous était permis de rappeler l'héritier présomptif du trône; mais le vote fatal que, dans notre délire, nous avons émis contre la famille de nos anciens Monarques, nous commande impérieusement de continuer son exil, même en le regrettant : notre intérêt personnel, plus que nos cœurs, perpétue cet arrêt. Maintenant, général, j'ose croire que cet exposé libre et franc de notre caractère politique vous arrachera la fausse opinion que vous avez de nous, et qu'il nous mettra désormais à l'abri de vos épigrammes.

» D'autres que moi, sans doute, vous eussent parlé avec moins de franchise; quelques-uns de ceux qui nous environnent tremblent peut-être déjà pour moi; qu'ils se rassurent : j'ai calculé le danger avant que de m'y exposer.

» Mes intentions, premièrement, me rassurent. Si vous étiez ce que vous voulez être, souverain de l'Etat, il se peut que j'eusse été moins franc et plus mielleux; mais vous ne l'êtes point encore, et vous avez besoin de partisans pour le devenir : hé bien, moi, je suis décidé à en être un des plus intrépides et des plus

fidèles. Les secrets que je possède aujourd'hui, ma constance, mon zèle, l'importance des services que je vous rendrai jusqu'à ce que vous ayez atteint le rang suprême, enchaîneront votre ressentiment : et lorsque je vous saluerai d'un grand titre, Alompra souverain sera assez grand, assez politique pour ne point se souvenir des discours tenus au général Alompra.

» Si je me trompais dans mon calcul, la présence ici de mes nombreux collègues, de qui j'ai plaidé la cause en plaidant la mienne, suffirait pour me mettre à l'abri de votre colère. Mais non : cette dernière circonstance n'est pour rien dans ce qui constitue ma sûreté personnelle ; ce léger motif ne saurait influer seul sur l'homme célèbre que nous voulons servir, et qu'attendent les plus brillantes destinées. »

Il faudrait être moi pour se faire une juste idée des divers sentimens qui m'agitèrent pendant et après ce discours. Que m'importait, à moi, que l'auteur l'eût terminé par mon éloge? Ce calmant n'était-il pas une suite nécessaire du besoin qu'avait Darantell de mitiger mon ressentiment ? Le téméraire avait touché

la corde la plus sensible, celle de mon amour-propre : on ne m'avait pas seulement accusé de manquer de jugement et de sagacité ; on me l'avait encore prouvé publiquement et sans le moindre égard. Quoi ! lorsque, mortel ambitieux, j'aspire à donner des lois à ma patrie, je souffrirais qu'un insolent mandataire me reprochât impunément et en face, de ne savoir pas même apprécier les divers personnages qui veulent s'attacher à ma fortune ! N'était-ce point assez de m'être imposé l'obligation de tolérer la franchise de Chelobai ? Quel autre que lui pouvait me dire sans ménagement : « Tu n'es que notre égal, nulle affection ne nous entraîne vers toi ; et si nous n'avions rien à redouter de la famille de nos anciens maîtres, nous ne serions pas sous tes enseignes, mais bien sous celles de l'héritier présomptif du trône ! »

Tant de franchise me parut un outrage, et ma colère imposa momentanément silence à ma politique. J'oubliai qu'en me vengeant de Darantell, j'intéressais tous ses collègues à le venger ; enfin, je jurai secrètement sa mort.

Cependant, et pendant que je roulais cette foule de pensées dans ma tête, les divers

personnages qui m'entouraient, stupéfaits de la hardiesse de Darantell, attendaient silencieusement la réponse que j'allais lui faire. J'étais moi-même dans un embarras qu'augmentaient encore les ménagemens qu'exigeait ma position. Néanmoins, j'allais éclater et probablement me perdre dans l'esprit de ceux qui étaient présens, lorsque Chelobai vint me sauver de cette dangereuse imprudence, en me prêtant des sentimens qui n'étaient point dans mon cœur.

Cet homme, d'un sang-froid et d'une présence d'esprit admirables, avait lu sur ma figure tout ce qui se passait dans mon âme. « Monsieur, dit-il à Darantell en lui serrant la main, je vous félicite d'avoir su apprécier l'homme extraordinaire dont vous embrassez les intérêts. Non, Alompra ne sait point s'offenser d'une franchise qui le guérit d'une fausse opinion, dictée pour ainsi dire par les apparences. Cette noble franchise vous donne au contraire de justes titres à l'estime de quiconque raisonne sagement. Certes, celui-là qui ne craint pas d'exposer les motifs de sa conduite, qui fait l'aveu de ses erreurs, qui

prouve le désir de les réparer ; un tel homme, dis-je, ne peut trahir le parti qu'il embrasse ; j'ose même dire qu'il se met dans l'impossibilité de le faire. Plus que tout autre, en effet, il faut que ses actions soient nettes et palpables ; que les résultats en soient prompts et d'un grand effet ; que son dévouement soit sans bornes : car le moindre soupçon, sous ce rapport, le perdrait sans ressource. Maintenant, Darantell, quel que soit le passé, vous et vos collègues pouvez compter sur l'estime et l'amitié d'Alompra. Un homme tel que lui peut s'abuser un instant ; mais la promptitude avec laquelle il revient sur ses pas, dédommage amplement ceux qu'il a momentanément méconnus. »

Peu s'en fallut qu'aux premiers mots de Chelobai je ne le démentisse ; mais réfléchissant tout-à-coup à la sagesse de son procédé et aux motifs qui le lui dictaient, je sentis la nécessité d'immoler ma colère aux intérêts de mon ambition. L'idée seule que, pour un léger plaisir de vengeance, je m'exposais à perdre le fruit de mes ambitieux travaux, suffit pour me ramener aux saines notions d'une bonne politique. J'étais même intérieurement

humilié d'avoir pensé autrement. Ignorais-je que le cœur d'un ambitieux doit être une glace sur laquelle doivent également glisser et les éloges et les injures, quand il est de son intérêt de n'y pas faire attention? Je confirmai Darantelli dans les sentimens que m'avait prêtés Chelobai; et nous nous séparâmes, à peu près comme se séparent un chef et des partisans, c'est-à-dire en se soupçonnant les uns et les autres de mauvaise foi.

Lorsque nous fûmes seuls avec Chelobai, je présumais bien qu'il avait quelques reproches à me faire; aussi m'empressai-je de le prévenir. — « Vous êtes probablement affligé, lui dis-je, de la scène qui vient d'avoir lieu? » — Oui, me répondit-il, et je vais vous en dire sincèrement les raisons. Outre que mon amour-propre s'intéresse aux succès d'un homme que j'ai guidé dans ses débuts sur le théâtre de l'ambition, et dont je soigne encore *le rôle*, l'aisance dont je jouis, l'opulence qui m'attend, et dont j'ai besoin pour terminer gaîment ma carrière indépendante; ces deux derniers motifs, dis-je, ne sont-ils pas essentiellement liés à la réussite de vos entreprises? Puisqu'il en est ainsi, se peut-il

que je voie de sang-froid tout ce que vous faites de contraire aux projets que vous suivez? Quel rôle, au surplus, jouyez-vous dans les sanglantes ironies que vous laissiez tomber sur ces mandataires? Vous les croyiez vos dupes, et vous étiez la leur. Que résultait-il de cette position? Que vous leur donniez occasion de suspecter la solidité de votre jugement, de ne point croire aux promesses que vous leur auriez faites, et d'abandonner vos intérêts, qu'ils auraient mal servis. Pour vous compromettre ainsi, aviez-vous quelques raisons solides? Etait-ce un acheminement à la perfection de vos projets? Non, c'était le misérable et dangereux plaisir de badiner des hommes capables encore de traverser vos desseins. Un ambitieux, je vous le répète, ne doit pas avoir une seule sensation contraire à ses intérêts ou susceptible de le devenir; vous devez d'autant moins vous écarter de ce précepte, que vous n'êtes encore qu'à vos débuts, situation qui réclame, de votre part, douceur et souplesse, patience et discrétion.

Vous aviez, il faut l'avouer, besoin d'une pareille leçon; et cependant, si j'en crois de

justes présomptions, vous tramiez secrètement la perte de Darantell. Imprudent mortel ! sachez qu'outre les dangers inséparables d'un tel assassinat, ce même Darantell et consorts, sont, de toutes les personnes qui suivront vos étendards, celles sur la fidélité de qui vous pourrez le plus compter. Votre avénement au timon de l'Etat ne leur laisse d'autre ressource que celle de s'attacher à votre fortune; vous les comblerez d'honneurs et de biens, et ils feront en votre faveur la comparaison de ce qu'ils étaient avec ce que vous les aurez faits. Je les compare à des tonneaux, légers parce qu'ils sont vides, mais que vous fixerez en les remplissant.

Quelles obligations n'avez-vous pas au discours que l'on vous a tenu ? La nudité des expressions et la hardiesse du style, vous donnent le calibre du caractère moral et politique de l'orateur et de ses collègues ; c'est en vain qu'ils essaient de colorer leurs projets ; ce sont des ambitieux, effrayés de l'avoir trop été, et se résignant à l'être désormais en sous-ordre.

Il se peut qu'en raisonnant ainsi je vous paraisse trop rigide envers vos goûts parti-

culiers; cela serait, que j'aurais raison, eu égard à l'état actuel de vos affaires; je vous avoue cependant que, dans cette occasion, je serais moins sévère si je pouvais l'être sans danger.

Si Darantell vous eût dit en particulier ce qu'il n'a pas craint de vous dire en public; si son discours vous eût mal à propos paru un outrage dont l'oubli était au-dessus de vos forces, je vous aurais passé de vous défaire de cet homme, n'importe par quelle voie, pourvu qu'elle fût secrète. Ce n'est pas que cette mollesse de ma part n'eût été une faute; mais l'impossibilité de vous donner une autre direction serait devenue mon excuse. Grâce au ciel, vous avez sagement reconnu qu'il faut non-seulement pardonner au diplomate en faveur du parti que vous pouvez tirer de lui et de ses camarades, mais bien encore le distinguer par des faveurs.

Ce Darantell, au surplus, peut désormais vous rendre d'importans services près les puissances étrangères. Sous le roi Douipdie, il était employé en qualité de sérédogée (1) près

(1) Principal secrétaire.

du ministre Nauchilev, notre ambassadeur à la Chine; depuis cette époque, cet homme, habile à se rendre nécessaire, s'est roulé de mission en mission, et nul Birman aujourd'hui n'est plus au courant des intérêts de tous les cabinets de l'Inde; et pour m'exprimer sur son compte comme un de ses amis, la diplomatie est devenue sa pâture et l'air qu'il respire (1).

(1) « Je suis allée chez Darantell, écrivait une jeune Birmane de beaucoup d'esprit; cet homme a *l'air d'un* congrès et sent le diplomate d'une lieue. *Il m'a fait* l'honneur de me trouver jolie; il s'en est suivi une déclaration amoureuse en style de traité, et précédée d'un protocole diplomatique. Peu s'en est fallu qu'il ne m'ait dit : « *Je vous aime de par le ministre, le secrétaire général, etc.* » Comme de tels originaux sont très-rares, j'ai voulu connaître plus amplement celui que j'avais sous la main; j'ai momentanément encouragé son grave délire; le cher individu a mordu à la grappe et s'est échauffé dans son harnois; mais hélas! sa sueur avait une odeur diplomatique qui, malgré mon envie de rire, m'a causé des nausées d'ennui. Puisse le divin Gaudma te préserver, ma jeune amie, d'un tel mari! la longueur et la sécheresse des préliminaires te feraient abhorrer la conclusion de ses hommages. »

(*Extrait d'une Correspondance secrète.*)

L'importance du service que m'avait rendu Chelobai, en répondant lui-même à Darantell, était un sûr garant que je souscrirais volontiers à ses observations; aussi le remerciai-je sincèrement de m'avoir prêté des sentimens qui, je le lui avouai, n'étaient pas dans mon cœur quelques heures plus tôt.

CHAPITRE XV.

Seuls moyens d'Alompra pour parvenir au trône. Son insouciance sur le nombre des victimes qu'il sera obligé de sacrifier pour atteindre ce but. Besoin de recompléter ses armées. Toute la jeunesse Birmane le suit. Les coalisés demandent la paix. Il est chargé de la conclure. Tableau d'un congrès, et du style que l'on y emploie. Discours insolent qu'il adresse aux ambassadeurs étrangers. Réflexions à ce sujet.

Il m'était déjà suffisamment prouvé que mes exploits militaires me conduiraient au trône plus rapidement que tous autres moyens. Obligé de faire de grands sacrifices d'hommes pour obtenir de grandes victoires, il fallait plus que jamais éblouir la nation sur les nombreuses levées que nécessitait le besoin de recompléter mes nombreux bataillons. Cesa-Bramec fut chargé de faire à ce sujet les plus brillantes motions dans le sénat; il y fut puissamment secondé par le mandataire Nedugar-

Landegy. Cet homme, qui dans la suite fut le premier orateur de mes conseils, attrapa supérieurement ce style pompeusement vide de sens pour l'homme sage, mais toujours si puissant sur la foule insensée. Ses bruyantes proclamations, magnifiques sornettes, tapissèrent bientôt les murs de la capitale, et coururent toutes les provinces de l'empire. Les Birmans, séduits par ces rapsodies politiques, souscrivirent avec enthousiasme aux décrets dont elles furent suivies. Une superbe jeunesse, aux plus beaux jours de la vie, courut alors se faire assommer; si quelques-uns d'entre elle, plus sages ou plus attachés à leurs foyers, se refusaient à suivre leurs camarades, des fers ou la mort devenaient aussitôt leur partage.

D'une nation séduite à ce point, que ne doit-on pas attendre ? Aussi mes armées furent-elles bientôt en état d'accabler non-seulement les Péguans, mais encore tous les peuples ligués contre mon pays.

Après la prise de Persaim, Dagon (1) Syriam,

(1) Aujourd'hui Rangoun.

Sembieu-Ghieum, Kim-Duem, Martanba, et une foule d'autres villes, s'empressèrent de m'ouvrir leurs portes.

La célérité et la multiplicité de mes conquêtes avaient puissamment établi ma réputation militaire dans l'esprit des puissances coalisées; leurs généraux les plus expérimentés redoutaient ma rencontre, et je leur dois la justice de *dire* que ce n'était pas sans raison. Ces guerriers n'avaient pas, comme moi, le pouvoir et la liberté de m'écraser avec des blocs de soldats; ils étaient contraints de ménager le sang de *leurs* troupes, et je pouvais impunément répandre par torrens le sang des miennes : peut-être même qu'avec le pouvoir de m'imiter, ils n'en auraient pas eu l'énergie.

Je ne tardai point à connaître les bonnes dispositions des puissances étrangères à mon égard. Je fus d'autant plus satisfait de *leur* considération, que j'avais besoin de leur *laisser* quelques jours de paix pour travailler moi-même à d'autres projets.

Les pertes multipliées qu'elles avaient faites, et le choc des intérêts qui commençaient déjà à les diviser, en amenèrent quelques-unes à me

demander une suspension d'armes, pour traiter ensuite d'une paix définitive. Je la leur accordai sur-le-champ, moyennant de grandes sûretés et de fortes contributions secrètement stipulées, dont je me réservai la plus grande partie.

Si je n'avais été certain d'être fortement soutenu dans les conseils, je n'aurais point souscrit une suspension d'armes de mon autorité privée, et sans au préalable en avertir le gouvernement; mais déjà la moitié des mandataires m'était vendue ou penchait de mon côté.

Dans la dépêche qui annonçait au sénat la suspension d'armes et les vues pacifiques d'une partie des coalisés, j'insistais vivement sur la nécessité de conclure la paix avec eux; je ne manquais pas de raisons apparentes, et mes nombreuses créatures s'étaient obligées à les faire triompher. Il en arriva ce que j'avais prévu : le gouvernement, circonvenu de toutes parts, se rendit à mes observations, et décréta que l'on traiterait de la paix avec les ennemis.

Mes habiles partisans ne se contentèrent pas de cette décision : j'ignore même com-

ment ils s'y prirent; mais ils mirent le comble à ma fortune, en me faisant nommer plénipotentiaire pour la négociation de ce traité de paix.

Ce fut alors que je me crus en état de me soutenir contre le gouvernement qui croulait à vue d'œil. Aussi, m'inquiétai-je fort peu des instructions qui me furent envoyées; *j'étais* irrévocablement décidé de n'en faire qu'à ma tête, et conformément aux intérêts de mon ambition.

Une partie de ma gloire présente et de mes prospérités futures, reposant sur les guerres que la nation aurait à soutenir, mon projet, comme on peut bien le croire, n'était pas de conclure une paix solide et durable. Au peu de solidité des conventions, je pense que les ennemis n'avaient pas plus que moi l'envie de signer un traité difficile à rompre; je *n*'appuyai sérieusement que sur une forte contribution de guerre, payable sur-le-champ; je m'arrangeai de manière à ce qu'il en restât au au moins la moitié dans mes coffres; cette retenue était une conséquence des nombreuses séductions que je méditais.

S'il n'était entré dans mes vues de ne partager avec personne la gloire de cette négociation, ou plutôt si je n'avais craint d'éclairer un autre sur l'emploi des contributions imposées à l'ennemi, je me serais adjoint le diplomate Darantell : son ministère m'eût été d'autant plus utile, que je n'avais que de faibles notions sur la carrière dans laquelle je débutais. Le style, ou, si l'on veut, le jargon de mon nouvel emploi, m'était tout à fait inconnu. Quel style, bon Dieu, que celui des notifications diplomatiques entre personnes chargées de confectionner un traité de paix ! Ces sortes d'écrits, loin d'exprimer franchement le désir de s'entendre et de s'accorder sur-le-champ, ressemblent, la plupart, à des communications de filous, intéressés à se surprendre pour se mieux tromper. Là, ce sont des constructions louches, cérémoniales, entortillées et susceptibles d'être expliquées suivant les lieux et les circonstances. Ici se glissent, à dessein, le mot impropre, l'expression équivoque ou à double sens, la phrase insignifiante ou fallacieuse, et le paragraphe à triple interprétation. Sous une galimatias d'une gravité froide et perfidement amicale,

on y déguise presque toujours ses véritables intentions. Tel négociateur multiplie les objections pour attendre le succès d'une trame secrète, ou les résultats d'un combat prémédité ; tel autre, pour gagner du temps, fait des demandes qu'il est plus que sûr de ne point obtenir. Celui-ci veut bien conclure ; mais il intrigue de manière que la rédaction du traité lui laisse les moyens de rompre quand bon lui semblera ; celui-là y sollicite, sous main, l'humiliation d'une puissance pour faire ensuite cause commune avec elle contre ceux qui l'*humilièrent*. Quelques-uns ne figurent au congrès que pour entraver la marche des négociations, prolonger les débats, rendre les réconciliations impossibles, aigrir les parties contractantes, et profiter de leurs désunions ; enfin, un congrès me parut toujours une assemblée de renards, dont les uns offrent ce qu'ils n'*ont* point envie de donner, et les autres demandent impérieusement ce qu'ils auraient regret d'obtenir.

Ce tableau fidèle d'un congrès et des intentions de ceux qui le composent, est une conséquence réelle de l'esprit d'intrigue et de

fausseté qui règne aujourd'hui dans toutes les classes de la société. Cette remarque, je l'avoue, est maintenant presque inutile : la duplicité, l'hypocrisie et la mauvaise foi tiennent depuis trop long-temps le sceptre des actions humaines ; elles président à la vente d'une aune de drap comme à la conclusion d'un traité de paix. L'habitude de les pratiquer nous les a rendues nécessaires ; elles font partie de notre caractère moral ; et aux termes où nous en sommes, il nous est moralement et physiquement impossible de nous soustraire à l'empire que nous leur avons donné sur nos simples transactions. Toutes propositions contraires à ces misérables, mais immuables vérités, ne sont que de vaines déclamations plus susceptibles de nous égarer que de nous instruire. Celui-là donc est sage, qui, ne pouvant réformer les mœurs, sait habilement s'y conformer.

Nous sommes tellement pénétrés de la nécessité d'être faux dans nos relations, que nous mettons au rang de nos grands hommes ceux qui surent le mieux tromper les autres. Tel prince, tel ministre, tel particulier, fourbes raffinés,

abusent ou séduisent les personnes avec lesquelles ils sont en rapport d'intérêts, et prospèrent à leur détriment. C'en est assez : ce sont des génies, des hommes habiles, de grands politiques : ils seront prônés, recherchés, considérés, et quelques-uns obtiendront d'être jetés en bronze. Qu'un homme intègre, probe et vertueux, soit tout-à-coup appelé au ministère, qu'il y déploie toute la franchise d'un homme d'honneur, et toute l'intégrité d'un homme de bien, nécessairement il *devient* dupe de ceux avec lesquels il traite. *Victime* des intrigans qui le circonviennent, sa prudence échoue contre les piéges qu'ils tendent à sa bonne foi. De toutes parts on lui déguise ce qu'il ne peut voir par lui-même. Celui-là, sur lequel il compte le plus, est un traître qui lui donne le change sur les opérations qu'il lui confie, ou vend ses secrets et ses intentions ; ses projets manquent ; ses négociations restent sans succès ou deviennent onéreuses à l'Etat ; le prince, mal instruit ou prévenu contre son ministre, lui ôte le portefeuille ; et ce vertueux mortel, chargé de mépris, abreuvé d'humiliations, se retire avec la réputation d'un

homme inepte, inhabile aux affaires, et indigne du poste qu'il occupait.

Quelqu'injustes que paraissent le sort d'un tel homme et le jugement porté sur lui, je soutiens qu'il n'a que ce qu'il mérite ; que le prince qui le repousse et le public qui le honnit n'ont point les torts que l'irréflexion peut leur prêter. Quiconque expire sous un fardeau dont il s'est volontairement chargé, sans consulter ses forces, est tout au plus digne de pitié. Ce ministre disgracié est précisément dans ce cas-là. N'était-il pas un franc imbécille de croire que des talens, de la probité, des vues franches et de la bonne foi, suffisent pour remplir un poste de première classe dans le gouvernement des hommes ?

Que n'était-il instruit des injustices et des passe-droits qu'il faut commettre, des bienséances qu'il faut violer, des préjugés qu'il faut mépriser, des sacrifices qu'il faut faire ; des impostures qu'il faut répandre, des vertus qu'il faut feindre, des piéges qu'il faut dresser, des crimes enfin que parfois il faut tolérer ou commander ! Or donc, puisque le personnage dont il s'agit ignorait toutes ces obligations,

ou répugnait d'y souscrire, ce n'était qu'un vertueux insensé qui méritait son sort et l'opinion que le public avait de son génie.

Quand on est ainsi descendu dans la structure du cœur humain, que, sans s'arrêter à de petites considérations, on sait au juste ce qu'il faut faire et ce qu'il faut éviter pour n'être point dupe, ou pour en faire, lorsque le cas l'exige, on peut, je crois, figurer honorablement dans les premiers emplois : aussi ne me trouvai-je point déplacé au milieu des plénipotentiaires de l'ennemi.

Quelques-uns, élevant la voix *plus* qu'il ne convient à des vaincus, osèrent manifester des prétentions, et voulurent me traîner dans le dédale d'une politique tortueuse. Je saisis cette occasion de leur donner une forte idée de la tenacité de mes opinions, et de la fermeté de mon caractère.

« Messieurs, leur dis-je impétueusement, signez ces préliminaires tels qu'ils sont, ou sur-le-champ je monte à cheval ; et dans une heure un de mes escadrons victorieux viendra vous signifier de plus dures volontés. »

Cette courte harangue fut un coup de ton-

nerre qui glaça d'effroi toute l'assemblée. Les négociateurs intimidés par mes menaces, me crurent à l'instant capable de les mettre à exécution. Persuadés qu'ils étaient que les armées de leurs souverains se trouvaient hors d'état de me faire tête, pouvaient-ils résister plus long-temps à mes volontés? Non, sans doute : aussi s'empressèrent-ils de signer les préliminaires que j'avais dictés.

Cette action d'éclat, et de nature à frapper le vulgaire, devint l'objet de toutes les conversations. Mes compatriotes la portèrent aux nues, les journaux la répétèrent à satiété, non sans l'avoir amplifiée; et chez le vulgaire des étrangers, elle fut regardée comme l'impétueuse saillie d'un génie supérieur.

Pauvres mortels! qu'il faut peu de chose pour détraquer vos faibles cerveaux! Quelle est donc votre manière de prononcer sur les événemens? Etes-vous myopes, ou vous plaît-il de voir les choses autrement qu'elles sont? Comment se fait-il enfin qu'une action, blâmable en elle-même, vous paraisse un beau trait? Vous êtes, je le vois, trop peu sages, trop peu clairvoyans pour apprécier les hommes

et les faits. Hé bien ! moi, jaloux de vous instruire après vous avoir abusés, je vais suppléer par ma franchise à votre peu de sagacité, à votre irréflexion.

On me fait honneur de ma conduite au congrès ; et cependant comment m'y suis-je comporté ? comme un guerrier brutal, soldat fougueux et rodomont, étranger aux bienséances usitées entre gens revêtus d'un caractère public, comme un homme, enfin, ivre de quelques succès, et peu digne de stipuler les intérêts d'une grande nation. Voilà, sans partialité, ou plutôt pour n'en pas dire plus, le jugement que toutes les nations devaient porter sur une action que célèbre une foule de gens que je n'estimerai jamais. Supposé même, que cette action fût juste, quel insensé tentera de me prouver que pour la faire, il fallait réunir le courage au génie, et l'héroïsme à la sagacité ? S'il en était un, ce ne serait plus un insensé, mais seulement une de mes créatures, riche et reconnaissante de mes bienfaits.

Mon impétuosité même était sans mérite, puisque, me fondant sur la faiblesse des troupes alliées, je savais pouvoir impunément outrager

et braver leurs ambassadeurs. Où péril n'existe pas, gloire ne saurait être. Est-il donc si difficile de s'emporter devant des gens qui ne peuvent réprimer votre fougue ?

Ces éloges outrés, donnés inconsidérément à de mauvais procédés, sont d'autant plus dangereux, que l'homme est toujours par trop enclin à céder à la violence de ses passions, et que de pareils suffrages induisent les peuples en erreur.

Ce trait de ma vie ne sera pas le seul sur lequel j'argumenterai : la raison en est qu'entre le besoin de réparer mes délits, si toutefois j'en ai commis, je ne sais quel penchant m'entraîne à présenter le miroir à mes concitoyens, à relever leurs sottises, leurs faiblesses et leur irréflexion. Puisse leur amour-propre ne pas nuire aux secrets que je dévoile, aux avis que je donne, et aux reproches que je fais !

CHAPITRE XVI.

Opinion d'Alompra sur l'allégresse du peuple. Il projette de lever le masque. Cesa-Bramec et Chelobai l'en dissuadent pour l'instant. Il entreprend de séduire les puissances étrangères. Mission de Curdo à ce sujet. Hypocrisie du ministre Siamois. Avis aux courtisans. Justification du roi de Siam.

La paix à laquelle venait de consentir la coalition, excepté les Péguans, vint ajouter à mon titre de héros celui de pacificateur. « Alompra, s'écriait le gros de la tourbe populaire, est bon au poil comme à la plume. Intrépide guerrier et négociateur habile, il sait également faire fleurir les lauriers et l'olivier. » Et mes salariés de répéter ces sornettes dans les villes, les bourgs et les hameaux.

Cependant, si quelque chose peut donner une juste idée de l'incohérence des sentimens populaires, ce sont les extravagances que firent les Birmans pour célébrer la paix *plâtrée* que je

venais de conclure. Au tumulte de ces saturnales, au délire de la population, on eût dit que, vaincue depuis trente ans, cette nation avait enfin la permission de respirer. Ces excès prouvent deux choses : la première que les Birmans sont inconséquens et légers au-delà de l'expression (1); la seconde, que, quels que soient les avantages de la victoire, ils ne compensent jamais les prospérités d'une douce paix.

Je ne proscris pas néanmoins tous sentimens d'allégresse aux beaux jours d'une paix avantageuse ou achetée par des sacrifices. Vaincus et vainqueurs peuvent se livrer à la joie, mais

---

(1) J'en suis fâché pour Alompra; mais, selon moi, le délire d'un peuple aux premières nouvelles d'une paix conclue, fût-ce même le peuple vainqueur, prouve tout autre chose que de l'inconséquence et de la légèreté. J'y trouve au contraire la preuve irrécusable de la plus belle de toutes les vertus, l'amour de ses semblables. La nation Birmane, célébrant à tue-tête la paix qu'elle a dictée, me paraît un peuple humain, satisfait de ne plus voir le sang des hommes rougir la terre.

(*Note du Traducteur.*)

avec sagesse et modération. Tous les excès en ce genre compromettent également la dignité des uns et des autres. Chez le vainqueur, ils prouvent qu'il n'était point accoutumé à vaincre et qu'il craignait d'être vaincu plus tard : chez le vaincu, qu'il était à l'extrémité et sans ressources pour voler à de nouveaux combats.

Si ce délire de la nation, aux fêtes célébrées pour la paix, me choquait intérieurement, ma gloire et mes intérêts n'y trouvaient pas moins leur compte. Mon nom retentissait dans tous les groupes, et mes conquêtes avaient fourni le sujet de toutes les hymnes.

Ce n'étaient point une vaine gloriole, un sot amour-propre, qui me rendaient chers les éloges que me prodiguaient toutes les classes ; deux raisons de la plus haute importance en doublaient le prix à mes yeux. Premièrement ils me donnèrent la plus haute opinion de moi-même ; et j'avais souvent besoin que ces éloges produisissent cet effet. Oui, quelqu'ample que fût mon amour-propre, quelque fastueux que fussent les sentimens de supériorité que je déployais en public, je m'étais tellement accoutumé à mépriser l'espèce humaine, qu'il m'arrivait

parfois de me comprendre involontairement dans l'anathême. J'avais alors besoin de m'arrêter sur le faisceau de mes grandes actions pour me relever à mes propres yeux; en second lieu, ces suffrages unanimes du peuple Birman, le fondaient insensiblement dans mes intérêts, le préparaient à ne prendre aucun ombrage de mes ambitieuses tentatives, et par conséquent accéléraient l'accomplissement de mes vastes desseins.

Les contributions secrètes imposées verbalement à l'ennemi avaient fait rentrer dans mes coffres des sommes immenses. Déjà, je ne comptais plus que par millions. Quelle que fût néanmoins l'énormité de mes richesses, elles étaient à peine en proportion avec les dépenses extraordinaires que j'allais faire.

Le trône des Birmans ne pouvait plus m'échapper. Le mépris dans lequel mes secrètes intrigues avaient fait tomber le gouvernement, la foule des partis tous divisés entre eux, le nombre et l'audace de mes créatures, les promesses que je leur avais faites, l'or que j'avais donné aux plus nécessiteux et aux plus exigeans, mes triomphes, ma réputation militaire, l'at-

tachement de mes soldats, qui s'intéressaient à moi je ne sais trop par quel motif; l'état honorable où se trouvaient leurs chefs, la plupart étonnés de leur métamorphose; le désir bien prononcé des peuples Birmans pour un nouvel ordre de choses; les sanglantes catastrophes inséparables des puovoirs partagés, toutes ces circonstances, dis-je, mettaient la couronne à mes pieds, et je n'avais qu'à me baisser pour la prendre.

Cependant, ne voulant rien laisser à la fortune de ce que je pourrais lui ravir par la prudence et de sages précautions, je consultai séparément Chelobai et Cesa-Bramec, pour savoir s'il était temps de me déclarer, et d'annoncer à la nation Birmane qu'elle avait un nouveau maître. Tous les deux se rencontrèrent, à peu de chose près, dans leurs sentimens à cet égard. « Il serait prudent, me dirent-ils, de ne point découvrir l'édifice de votre grandeur, sans vous être, au préalable, assuré de ceux qui voudraient en saper les fondemens. » Quelques réflexions sur ce conseil m'en prouvèrent la sagesse et me décidèrent à le suivre.

Quelque nombreux que fussent mes par-

tisans et les trames que j'avais ourdies, j'étais persuadé que, du petit au grand, parmi les puissances étrangères et chez les Birmans, le nombre de ceux qui chercheraient à m'arracher le trône serait considérable. Il fallait donc essayer d'en affaiblir le nombre par tous les moyens qu'il est donné à l'homme d'avoir. Ce projet ne comportait ni faiblesse ni ménagemens. Exigeait-il du sang, de l'or, des caresses, des menaces? Il n'y avait pas à balancer; il fallait répandre du sang, de l'or, prodiguer des caresses et des menaces.

Les personnages les plus importans de ma nation étant séduits ou sans pouvoirs, tous mes regards se portèrent sur les puissances voisines. Je les avais battues, il est vrai; mais alors je disposais de toutes les forces de la nation, et nul ennemi dans l'intérieur ne me forçait à partager mes troupes. Il en allait être autrement; ma soudaine élévation allait probablement révolter quelques Birmans dont le parti se grossirait en proportion des dangers qui me menaceraient. Ces futurs adversaires se divisaient en plusieurs classes; les jaloux, les brouillons, les partisans du système révolu-

tionnaire, ceux de l'ancienne dynastie, et les républicains dans toute la pureté de cette acception. Ces derniers, il est vrai, étaient en très-petit nombre.

Quoi qu'il en fût, il était à craindre que ces différens partis venant à se réunir momentanément contre moi, les princes voisins ne missent à profit cette puissante diversion pour fondre sur moi et m'écraser.

C'était, comme on le voit, raisonner très-conséquemment, et ne pas me déguiser la nécessité de neutraliser les forces des couronnes étrangères, en achetant leur *inaction* à quelque prix que ce fût.

Ces ménagemens, je l'avoue, répugnaient autant à mon audace qu'à ma fierté naturelle. J'aurais préféré mille fois écharper mes ennemis que de leur laisser soupçonner que je les redoutais; mais l'urgence des motifs et l'intérêt de mon ambition imposèrent *momentanément* silence à mon amour-propre. Je me décidai à fléchir quelque peu pour me relever plus audacieux.

De tous les peuples qui environnaient l'empire Birman, les Siamois et les Chinois étaient

les plus à craindre. Les premiers tenaient alors le sceptre de la tactique militaire de l'Inde; les seconds, beaucoup moins aguerris, n'en étaient pas moins à considérer par leur immense population.

Tout puissant qu'était le Roi de Siam, sa politique n'en était pas moins à l'affût de tout ce qui pouvait lui procurer de l'argent. Plusieurs petits Etats, et même quelques-uns du second ordre, lui payaient annuellement de secrets tributs; les uns, pour en être protégés, les autres, pour qu'il ne se mêlât pas de leur gouvernement, ou qu'il ne fît point cause commune avec leurs ennemis. Puisque de temps immémorial les Souverains donnèrent le ton à leurs cours, on présume bien que ce système de mise à contribution était passé du monarque aux courtisans; aussi, de toutes les cours de l'Inde, il n'en était pas de plus vénale, de plus corsaire que celle de Siam. La contagion, sous ce rapport, avait fait de tels progrès, que tous les jours les intérêts du Prince et ceux de l'Etat étaient à la veille de se trouver compromis; ministres et secrétaires, chefs de bureaux et commis, étaient, pour

la plupart, prêts à se vendre au premier étranger assez riche pour les acheter.

J'avais appris toutes ces circonstances par Curdo, notre chargé d'affaires près le roi de Siam, et l'un de mes plus zélés partisans.

D'après ces instructions, je ne pouvais douter qu'avec de l'or, j'obtiendrais du gouvernement Siamois qu'il ne me troublerait point dans mon avénement au trône des Birmans. Je chargeai Curdo de pressentir les ministres du roi de Siam sur cette importante affaire. Quelques jours après je reçus la dépêche suivante, dépêche la plus agréable, la plus instructive qui me soit jamais parvenue pendant le cours de ma carrière politique :

« Conformément à mes instructions, j'ai vu Vithusga, premier ministre du roi de Siam; j'ai, après quelques préambules, doucement touché la corde principale; mais ce digne homme, la perle des ministres, la probité raffinée, le désintéressement en personne, ne m'a pas laissé finir. « Grand Dieu! s'est-il majestueusement écrié! laisser un simple soldat se placer tranquillement sur le trône des Birmans, au préjudice de l'héritier légitime!

tollérer cette horrible infraction aux droits sacrés des monarques ! encourager l'usurpation et tous les crimes qu'elle traîne à sa suite ! Dieu des Siamois ! roule ton tonnerre sur ma patrie ! qu'il arrache les moissons ! qu'il tarisse les fleuves ! qu'il embrase les forêts ! qu'il déchire les troupeaux ! qu'il pulvérise les cités ! qu'il écrase vieillards et jeunes gens, femmes, enfans, et moi-même, si mes compatriotes restent jamais tranquilles spectateurs de cet épouvantable attentat ! Et c'est à Vithusga, à ce vieillard que soixante-dix hivers ont vu incorruptible, que ces infâmes propositions sont faites ! et c'est ce Nestor de la probité, cet antique faisceau de toutes les vertus, que l'on sollicite de protéger de tels forfaits ! Monsieur, savez-vous qu'une telle mission est de nature à vous perdre dans l'esprit du Monarque et dans le mien ? Savez-vous que vous me faites un mal affreux, que je me sens défaillir ? » En effet, le malheureux vieillard est mollement tombé sur un lit de repos. J'ai sonné ses domestiques ; des médecins l'ont entouré ; j'ai tremblé pour ses jours ; mais, et rendez-en grâces aux justes dieux protecteurs de l'homme de bien, des al-

kalis, des parfums brûlés sous les narines du vertueux moribond, l'ont délicieusement rendu à la lumière. Je l'ai vu, ce phénix de l'honneur, rouvrir sa débile et mourante paupière; je craignais de rencontrer ses regards: « Le cher ministre, me disais-je, va peut-être me faire jeter par la croisée. » Que j'étais injuste! que je connaissais mal l'heureux caractère de ce modèle d'humanité! Il m'a regardé avec un air de bienveillance qui m'a surpris des larmes. Il est vrai que, pendant sa pamoison, il avait senti que je glissais dans ses poches un assez gros portefeuille: c'étaient vos deux lettres-de-change de cinquante mille tackals (1) chacune, et votre cause plaidée dans tous ses détails. Néanmoins, aussitôt qu'il a pu parler, il m'a dit avec bonté: « Vous êtes bien coupable; j'ai beaucoup souffert; mais par amitié pour vous, je veux bien oublier cette affaire et vous en garder éternellement le secret. » Cette excessive bonté de la part de Vithusga me renvoya plein des plus douces

(1) Ensemble cent mille écus de France.

espérances. « Quelle que soit, me dis-je, l'incommensurable probité de ce vertueux ministre, hélas ! il est pétri du même limon que les autres hommes, et l'on sait que ces sortes d'animaux sont pitoyablement fragiles. Si ma demande l'a plongé dans un spasme simulé, il est fort possible que le précieux calmant que j'ai glissé dans ses poches en ait étouffé la douloureuse impression, et dissipé jusqu'au souvenir. Oui, dût-il me traiter de Turc à Maure, ou se crisper de nouveau devant moi, je veux le visiter dans quelques jours. Il était décidé que je serais toujours dans l'erreur sur ce généreux personnage ; le surlendemain, il m'envoya secrètement l'ordre de passer chez lui, m'observant qu'il ne serait visible que pour moi. Tout préparé que j'étais aux bontés de Vithusga, je fus agréablement surpris de son message, que je n'attendais pas sitôt. Je présumai que les deux lettres-de-change lui avaient donné d'autres notions sur les droits des Souverains ; et pour m'en assurer, je me rendis tout de suite à son invitation : « Ah ! Monsieur, me dit-il du plus loin qu'il m'aperçut, qu'allez-vous penser de moi ? Faut-il, à

soixante-dix ans, avoir pris si grossièrement le change sur l'état actuel des affaires de l'Inde, et surtout sur les intérêts politiques de ma nation? Mais, et c'est la seule chose qui me console, mon excuse est dans la sévérité de mes principes, et dans l'excessive fidélité que j'ai vouée à mon souverain; je croyais sincèrement ses droits compromis dans la suppression de ceux de l'héritier présomptif du trône des Birmans; mon intégrité m'avait tellement enfoncé dans l'erreur, que j'aurais *soutenu*, au prix de tout mon sang, qu'il était de l'honneur et de l'intérêt de la nation Siamoise de ne point souffrir paisiblement la couronne Birmane sur le front d'Alompra; mais ce que Chemetrin me dit hier à ce sujet, a complètement changé le cours de mes idées. Ce sage ambassadeur du roi d'Arracan s'est tellement enfoncé dans les faits, et me les a rendus si palpables, qu'il faudrait avoir renoncé à toute espèce de bon sens, et se déclarer l'ennemi de sa patrie pour se refuser aux raisons qu'il m'a données; c'est au surplus un homme d'un rare mérite, et le politique le plus versé dans l'intérêt des peuples de l'Inde; ses idées, qu'il

doit me donner par écrit, en ont fait naître chez moi une foule d'autres ; j'en formerai un faisceau de lumières que je porterai aux pieds du trône ; je ferai toucher du doigt les avantages que les puissances Indiennes trouveront à laisser Alompra s'emparer du trône des Birmans, au préjudice de la famille de Douipdie ; je déploierai d'autant plus de chaleur dans cette importante discussion, que, j'en rougis encore, je fus long-temps dans des sentimens opposés ; oui, le souvenir seul d'avoir été dans le chemin de l'erreur triplera mes moyens pour faire rentrer les autres dans la bonne voie.

» Quelle que soit néanmoins la pureté de mes intentions, quels que soient les avantages qui peuvent en résulter pour la fortune et la prospérité de l'Etat, je ne puis me dissimuler les nombreux obstacles que je rencontrerai dans l'exécution de mes projets. La famille de Douipdie a de nombreux partisans dans les conseils du gouvernement Siamois ; tous s'élèveront contre ma proposition de ne point troubler Alompra dans ses ambitieux projets ; il faudra nécessairement séduire ces nombreux adversaires ; et ceux ci, j'en suis presque certain, voudront me

vendre leurs services. Je vais plus avant : il est, parmi les partisans de la Famille royale que les Birmans ont dépossédée, deux ou trois hommes extrêmement dangereux pour nous, par le dévouement sans bornes qu'il ont voué à votre prince légitime. Défenseurs intrépides, parce qu'ils sont bien payés par leurs clients, fougueux orateurs, pleins d'ame et d'éloquence, ils tonneront, sous le bouclier des droits sacrés du trône, contre ceux qui veulent porter atteinte à ces mêmes *droits*; ils seront d'autant plus redoutables, que la cause qu'ils défendent devient plus personnelle à Sa Majesté Siamoise. Tout le monde n'est pas rompu aux grands secrets d'une saine politique; les grandes phrases et les brillans sophismes de nos adversaires pourraient bien l'emporter sur la solidité de nos raisons. Il *faut* donc, à quelque prix que ce soit, bâillonner le côté de l'opposition.

» Encore serions-nous heureux si c'était là le seul obstacle; de communs efforts pourraient aisément le lever; mais il en est un autre, peut-être au-dessus des forces de votre chef; le voici.

» Les besoins de l'Etat, obéré par diverses circonstances, et surtout par la nécessité de mettre nos troupes sur un pied de guerre respectable, contraignent notre monarque à profiter de tout ce qui peut le dédommager des dépenses inséparables de cette levée de boucliers. Quelques-unes des puissances coalisées, jalouses de le voir faire cause commune avec elles, se sont réunies pour lui former un subside annuel de cinq millions de tackals (1). Sous deux mois une année complète de ce subside doit nous être payée, et nous en avons besoin ; car votre gouvernement n'a pas ménagé nos finances dans les conditions du dernier traité.

» De grandes sommes, vous le voyez, sont de toute urgence. Que ne puis-je, hélas ! me charger seul de ces sacrifices, et vous prouver que nul intérêt personnel ne me dirige ! Mais puisqu'il est prouvé que mes moyens ne sont point en proportion avec mes projets, il faudra vous entendre avec Alompra pour subvenir aux frais inséparables des demandes qu'il vous a chargé de faire à mon gou-

(1) Quinze millions de notre monnaie.

vernement. Il m'en coûte de vous tenir ce langage : peut-être même vous laissera-t-il une opinion défavorable sur mon compte ; mais enfin, je sais m'immoler de plus d'une manière à la prospérité de mon pays ; et le ciel, seul témoin de la pureté de mes sentimens, me prêtera la force de compter pour rien les faux jugemens portés sur ma conduite.

» Mandez sur-le-champ toutes ces circonstances à celui qui vous a chargé de ses intérêts. Dites bien à ce guerrier célèbre *que tous les trésors de l'Inde ne me feraient point servir sa cause si je ne la trouvais conforme aux intérêts de ma patrie*, intérêts que je mettrai toujours au-dessus de toutes les autres considérations. Je vais, en attendant, travailler au discours que je veux prononcer à ce sujet, dans le conseil secret que j'assemblerai dans quatre jours, *pour débattre cette affaire* : Sa Majesté le présidera. Pour ne vous laisser aucun soupçon sur mes vues politiques, je vous placerai dans *un* cabinet d'où vous pourrez tout entendre sans être vu ; et j'aime à croire que vous me rendrez justice. »

Voilà, cher Alompra, un état circonstancié

de ce qui s'est passé entre le ministre et moi : quel que soit le style enjoué de cette dépêche, style que j'ai choisi pour égayer la matière, ce n'en est pas moins bien exactement la scène qui a eu lieu. Je n'ai rien omis ; et je vous ai rendu les véritables expressions dont on s'est servi.

Si je ne vous connaissais avide des moindres détails dans ces sortes d'affaires, j'eusse été beaucoup plus laconique ; et certes, rien n'était plus facile que de l'être ; car, faut-il vous résumer la négociation et les dispositions du gouvernement Siamois ? Je vous dirai en peu de mots : « C'est de l'or qu'il faut à ce gouvernement. Pour de l'or il sera et fera tout ce que vous voudrez ; pour de l'or, il abandonnera la coalition, si vous n'aimez mieux que pour de l'or il reste dans ses rangs pour la trahir ; pour de l'or il méconnaîtra les intérêts de la Famille de Douipdie ; pour de l'or, il la méprisera ; pour de l'or il lui retirera l'asile qu'il lui a donné, et la chagrinera dans celui que d'autres souverains lui offriront ; pour de l'or, enfin, et pour beaucoup d'or, il est de force à vous la livrer. Quant aux subalternes, des secrétaires aux

garçons de bureaux, de l'or pour les aborder, de l'or en les quittant, de l'or le matin, de l'or le soir, toujours de l'or et encore de l'or.

Dans toute autre occasion, le style de cette dépêche m'eût paru inconvenable et trop peu digne du sujet qu'il traitait; mais, outre que Curdo pouvait, à cette époque, m'écrire avec l'abandon de l'amitié, le style gravement routinier de la diplomatie m'eût-il rendu avec autant d'énergie, l'hypocrisie, les vertus simulées, la bassesse, la rapacité, les fausses exclamations, la turpitude, et l'incivisme du ministre *Visthusga*? Non, sans doute : un *simple diplomate* m'eût écrit froidement, qu'on avait d'abord paru outré de mes propositions, mais qu'avec de l'or on avait levé toutes les difficultés. Belle conclusion, *récit squelette*, narration étranglée qui m'apprend un résultat et non les moyens qui l'ont opéré, qui peint la chose et non l'homme, tandis qu'il est de la plus grande importance de connaître, et les moyens à mettre en œuvre et le caractère des personnages près desquels j'agirai. Une remarque que je fis encore au sujet de cette dépêche, c'est qu'elle me peignait la politique adroite de celui qui

l'avait dictée. Quelqu'importante que fût la mission que je lui avais confiée, tous les jours j'en donnais de pareilles à d'autres. Jaloux de ne point voir sa mission confondue dans la foule, il s'était fait un style qui pût l'en distinguer. En effet, je trouvai dans son agréable rapport tout ce que je voulais obtenir et savoir. Outre les importans détails qu'il contenait, j'avais encore souri à sa lecture, et ce n'était pas un mince résultat.

De tous les courtisans, le plus habile c'est sans doute celui qui déride le front de son maître, tout en conduisant ses affaires à bien. Un tel homme, quels que soient le lieu et les circonstances, ira loin dans l'esprit de celui qu'il sert. Curdo, plus que personne, connaissait la solidité de ce raisonnement; et certes il lui doit la place distinguée que plus tard il prit dans mes affections.

Quelques personnes croiront que le maître, imposant et grave par état et par système, attache toujours plus de considération à qui lui ressemble; qu'il accorde plus de confiance à un homme froid et mesuré dans son style, à un homme enfin toujours raisonnablement sévère

dans son maintien et dans ses actions : cette opinion n'est vraie qu'à moitié et suivant les circonstances.

Lorsque pendant mon règne, je me suis vu entouré de certains personnages tels que je viens d'en peindre un, je les ai considérés publiquement parce qu'ils étaient d'habiles gens nécessaires à mes conseils ; mais cette considération n'était que politique et sur les lèvres ; je ne les affectionnai jamais aussi sincèrement que certains autres, qui, avec autant d'habileté dans les affaires, savaient *encore*, dans le secret du cabinet, mettre *le sourire* sur mon front, et une douce gaîté dans mon cœur.

Il est encore à remarquer que ces courtisans agréables sont encore plus chers aux despotes, aux usurpateurs, qu'aux Souverains équitables et légitimes. La raison en est que, les premiers, la plupart sombres et silencieux, rongés de remords et d'inquiétudes, ont plus besoin de distractions que les derniers.

Puissent les courtisans par état ou par goût faire leur profit de ce léger paragraphe, tracé sous la dictée de l'expérience !

Depuis longtemps je savais que la cour de

Siam faisait métier de mettre à contribution ses voisins ; mais je ne lui supposais pas autant de rapacité. Je n'ignorais pas aussi que ses ministres étaient susceptibles de séduction ; et cependant je ne soupçonnais pas la moitié de leur avarice et de leur vénalité. J'avoue sincèrement que j'en fus indigné malgré moi. Je ne pouvais néanmoins me déguiser que mon ressentiment était en opposition avec mes principes ; car, à prendre la chose au juste, quel était le but du ministère Siamois en exigeant des sommes immenses de ceux qui réclamaient son appui ? C'est probablement celui de s'enrichir et de compléter son bonheur personnel. Hé bien, cette morale ne fut-elle pas constamment la mienne ? et toutes les actions de mon étonnante prospérité n'en furent-elles pas des conséquences ? Que conclure de ces disparates, sinon que l'ambitieux ne peut ni ne doit tolérer dans les autres les principes que lui-même professe, et dont il appuie sa fortune ?

Un jour qu'en ma présence, on discourait de la vénalité des ministres Siamois, et des malheurs sans nombre qu'elle pourrait attirer sur leur patrie, un des assistans s'exprimait ainsi :

« Si l'avarice et l'infidélité du ministère Siamois compromettent un jour la tranquillité et le bonheur de ce royaume, le souverain ne sera pas fondé à s'en plaindre. Lui-même n'a-t-il pas donné à ses sujets l'exemple de cette dangereuse cupidité? ne vend-il pas tous les jours ses forces militaires à qui veut les solder? » Cesa-Bramec interrompit le discoureur. C'est prononcer, lui dit-il, un peu trop légèrement sur le compte d'un prince estimable sous beaucoup de rapports. Et puisqu'il faut parler sans détour, c'est furieusement s'oublier que de *confondre la* politique du souverain avec le honteux trafic de ses ministres. Et en effet qu'ont-ils de commun entre eux?

»La révolution Birmane a soulevé contre elle toutes les puissances de l'Inde, et menacé son système politique. Il s'en est suivi que pour la conservation de ses droits, le roi de Siam a dû mettre sur pied une forte armée.

»La formation de cet état de guerre a épuisé ses coffres et chargé ses peuples d'impôts. Il faut maintenant pourvoir à l'entretien de ces troupes, et de nouvelles impositions aigriraient ou ruineraient ses malheureux sujets. Il est donc

prudent et sage, et de la plus haute politique, que le monarque Siamois fasse supporter l'entretien de cette levée de boucliers par ceux-là mêmes à qui elle sera plus spécialement utile. Si, grossissant les tributs exigés de ceux qui briguent son appui, il remplit ses coffres, ce prince a des droits à l'estime de ses peuples qu'il soulage autant qu'il est en son pouvoir, et doit servir de modèle aux souverains qui voudront soulager les leurs. Est-ce là n'agir que pour soi et trahir l'intérêt de la patrie ? En est-il de même pour les ministres ? Ce qu'ils prélèvent sur ceux qui les sollicitent entre-t-il dans le trésor public ? Sert-il à solder les troupes et à pourvoir à leurs besoins ? Non, sans doute ; ce sont des misérables qui s'enrichissent en trafiquant des secrets de l'Etat, et en faisant prendre de fausses mesures au prince qu'ils trompent par des rapports mensongers, et de fausses inductions. Si le prince, en pareil cas, mérite quelques reproches, ce sera de ne point suspecter assez ses ministres, de ne point surveiller ou faire secrètement surveiller leur conduite et leurs intentions; de ne point peser assez sagement leurs avis et les insinuations

qu'ils essaient de lui inculquer ; enfin, il serait coupable si, pour une plus forte somme d'or, il unissait ses armes à celles d'une puissance susceptible de lui devenir redoutable en peu de temps : encore est-il des circonstances, en pareil cas, que toute la puissance humaine ne saurait prévoir. Hormis ces différentes erreurs et l'imprévoyance citée la dernière, erreurs parmi lesquelles se glisseraient encore certains faits en faveur du roi de Siam, je soutiens et je prouve qu'il ne donne pas plus à ses ministres l'exemple de l'égoïsme personnel et de la *cupidité*, *qu'il ne* serait coupable des revers que ces deux vices pourraient accumuler sur son royaume. »

Ce discours de Cesa-Bramec ne trouva point de contradicteurs. Quant à moi, quelle qu'en fût la solidité, il me fit intérieurement plaisir. La défense d'un souverain me parut être la mienne ; et je sus bon gré à Cesa-Bramec de s'en être chargé.

CHAPITRE XVII.

Alompra est révolté de la rapacité du gouvernement Siamois. Ses regrets de ne pouvoir s'en venger. Nictou-Rucla part secrètement pour la Chine. Position critique de l'empereur Chinois. Moyens qu'emploie Alompra pour le mettre dans ses intérêts. Portrait de la jeune Ceirrema et du mandarin Rankouki. De quelle façon on séduit ce dernier. Le gouvernement Chinois promet de garder la neutralité.

Mon indignation contre la cupidité du gouvernement Siamois devint d'autant plus vive que mes richesses, toutes considérables qu'elles étaient, n'auraient pu l'assouvir.

Outre les sommes considérables que je répandais journellement pour entretenir mes créatures et les multiplier, on exigeait d'abord, et comptant, cinq millions de tackals, devant tenir lieu au roi de Siam du tribut que lui payaient les puissances qu'il soutenait. Pareille somme, peut-être, était nécessaire à l'achat de

quelques ministres assez puissans pour détermi-ner leur souverain à ne point troubler mon avénement au trône. Venait ensuite une foule de subalternes, méprisables en toute autre occasion, mais qu'il fallait alors bâillonner avec des guinées. Là ne se bornaient pas les séductions à faire : plusieurs Siamois de distinction, follement entichés de la légitimité des rois, criaient sans cesse contre l'expulsion de la famille de Douipdie. Nouvelle obligation d'acheter le silence de ces criards. Ajoutez à toutes ces choses les partisans salariés *par l'héritier* présomptif de la couronne Birmane, classe de gens qu'il fallait rendre muette à prix d'or, et vous aurez une idée des richesses qu'il eût fallu posséder pour opérer toutes ces séductions.

Quelque tenace que je fusse dans mes desseins, je fus contraint d'abandonner celui-ci. Mais quels termes pourraient bien rendre l'excès de mon ressentiment contre le monarque Siamois et ses ministres? J'étouffais de rage et d'indignation; j'eusse payé de la moitié de mon sang le pouvoir de me venger à l'instant. Oh! qu'ils eussent été à plaindre ceux qui m'abreu-

vaient de tant d'humiliation ! Roi de Siam, je t'aurais courbé le front dans la poussière ! Vithusga et consorts, vous étiez donc altérés d'or ? hé bien, malheureux, j'eusse étanché votre soif !

Les ornemens des jeunes et riches Siamoises, les coupes de vos princes, le diadème de votre souverain, et les statues de votre Dieu, tous ces objets sont d'or, hé bien, je les aurais fait fondre ; et, semblable à une Reine des Massagettes dont parlent nos ancêtres, je vous aurais abreuvés de ce métal (1) !

---

(1) Ce trait seul rend bien la barbarie d'Alompra, de ce despote qui ne s'est frayé un chemin au trône qu'en versant des torrens de sang humain. S'il est encore quelques partisans de ses lauriers ensanglantés, et qu'ils mettent en doute ce trait de son caractère, je leur dirai, c'est encore cet homme impitoyable qui fit mettre à mort en sa présence MM. Martin et Bruno, chefs de la factorerie française de Syriam, et ensuite le capitaine et tout l'équipage du vaisseau *la Galathée*. Ce fut encore lui, qui, le 4 octobre 1759, fit secrètement assassiner MM. Hope, Southby et Briggs, chefs de la colonie anglaise de Negrais, dont tous les malheureux colons furent ensuite égorgés. Niez maintenant ces faits authentiques puisés dans les amirautés des deux nations.

(*Note du Traducteur latin.*)

Tels étaient, je l'avoue, mes sentimens secrets à l'égard du gouvernement Siamois, après le prix exorbitant auquel il mettait sa neutralité. Mais, grâce aux instructions que m'avait données le prudent Chelobai dans plus d'une occasion à peu près pareille, ma modération ou plutôt l'intérêt de mes ambitieux desseins l'emporta sur ma fureur. Je grinçai paisiblement des dents, en attendant l'occasion de lacérer mes oppresseurs.

Pour peu que le lecteur se soit fait une idée de ma fierté naturelle et de mon *amour-propre*, il appréciera combien un tel effort m'a coûté. Il se dira : « Si le fougueux Alompra n'écrasa pas alors ses ennemis, c'est qu'il craignait de les voir divulguer les propositions que son émissaire leur avait faites. »

Peu s'en fallut que ce premier revers près du gourvernement Siamois ne me dégoûtât de négocier auprès de l'empereur de la Chine. Néanmoins, l'entière conviction que la neutralité d'un tel prince était de la plus haute importance, je chargeai le *Boumien* ou général Nictou-Rucla, de se rendre secrètement près notre envoyé à la cour de la Chine. La fidélité

avec laquelle ce Nicton-Rucla me servit jusqu'à mon dernier soupir, prouve au moins que je savais choisir mon monde. Cet agent secret, provisoirement pourvu d'or, débuta par étudier le gouvernement Chinois. Quoiqu'il ne lui parût pas, à beaucoup près, aussi vénal que celui de Siam, il le trouva infecté de bien d'autres vices, parmi lesquels il conçut l'espoir de faire écouter ses propositions.

Le souverain de la Chine était alors dans une position d'autant plus critique, qu'il était entouré de traîtres et d'ambitieux tramant secrètement sa ruine.

La sûreté personnelle de ce prince exigeant qu'il fût continuellement sur ses gardes, l'empêchait de prendre aux troubles de l'Inde autant de part que sa puissance militaire le lui aurait permis, s'il eût été tranquille dans son intérieur. Mon émissaire en conclut que le monarque serait beaucoup mieux disposé à ne point se mêler des affaires de la nation Birmane. Fort de cette opinion, il cherchat sur quel personnage de la Cour il jeterait son dévolu pour entamer cette négociation près de l'empereur. Après de longues recherches, et de sages tâton-

nemens, il crut avoir trouvé ce qu'il lui fallait dans le mandarin Rankouki. Cet homme, très-avant, à cette époque, dans la confiance de son souverain, reçut assez bien les propositions que Nictou lui fit en mon nom; je crois même qu'il était persuadé de rendre un grand service à son maître en le faisant consentir à me laisser paisible possesseur du trône. Mon délégué appuya sur-le-champ les bonnes dispositions du mandarin d'un magnifique présent en guinées, qui, disait-il, serait suivi d'un *plus considérable*. C'était, comme je *m'en suis convaincu* plus tard, prendre Rankouki par son plus faible: jamais homme ne fut plus avide de trésors. Il est vrai que ce galant mandarin les dépensait passablement bien; outre ce penchant bien prononcé pour l'or, Rankouki poussait encore à l'excès sa passion pour le beau sexe. En m'apprenant ces diverses circonstances, mon adroit émissaire ajoutait que l'empereur des Chinois était un prince naturellement reconnaissant. Ces deux dernières notions furent un trait de lumière qui m'inspira deux moyens également puissans pour séduire le maître et le favori. Le monarque, me dis-je, est généreux

et reconnaissant ; captons sa bienveillance par un trait de générosité peu connu par les peuples de l'Inde. Le mandarin idolâtre la beauté ; conséquemment offrons au mandarin le doux espoir de posséder, dans une future mission chez les Birmans, une jeune Birmane, beauté finie, et l'idole, à cette époque, de tous les amateurs du beau sexe.

Si ce double projet ne tient pas le premier rang dans les intrigues politiques, au moins ne peut-on nier qu'il ne soit susceptible de grands résultats, et qu'il n'appartient pas à tous les hommes d'Etat de ne les point mépriser ou de le concevoir.

Le moyen prémédité pour disposer favorablement l'empereur de la Chine à mon égard était réellement digne de mon rôle, par deux raisons de la plus haute importance. La première était que ce moyen paraîtrait indubitablement noble, généreux et sublime aux yeux du vulgaire, incapable d'en apprécier les véritables motifs. Pourquoi dis-je le vulgaire ? et qui sait si les premiers personnages du gouvernement Chinois n'en seraient pas éblouis ? Le prince même, séduit par ces généreux sentimens,

ne pouvait-il pas partager l'erreur commune ? Il est si facile de s'abuser sur ce qui flatte nos passions bonnes ou mauvaises !

La seconde des deux raisons qui me faisait préférer ce moyen à tout autre, c'est qu'il n'exigeait de ma part aucun déboursé. J'avais conçu mon projet de façon que tous les frais de l'exécution devaient nécessairement tomber à la charge du trésor public. Quoi qu'il en fût, voici ce moyen tel que je l'imaginai.

Dans un des faubourgs de Rangoun, *languissaient* depuis longtemps captifs, *huit cents* Chinois faits prisonniers dans les dernières guerres. Ces infortunés, presqu'oubliés de leur gouvernement, attendaient chaque jour qu'on les échangeât. Cesa-Bramec, à qui j'avais fait part de mes intentions, remit de ma part la note suivante au sénat Birman :

SÉNATEURS,

« Pour laisser plus de latitude à vos bonnes intentions, et vous donner le temps de pacifier les troubles de notre patrie, je crois qu'il est de

la dernière importance de s'assurer de la neutralité du gouvernement Chinois. En nous attachant cette puissance, redoutable par sa nombreuse population et ses richesses, vous arracherez à de nouvelles coalitions un de leurs plus fermes appuis. J'ai déjà quelques renseignemens sur les bonnes dispositions de l'Empereur Chinois à notre égard. Veuillez me permettre de capter sa bienveillance en faisant partir pour ses Etats et sans rançon, huit cents de ses sujets, maintenant prisonniers parmi nous. Cet acte de générosité, j'ose le croire, achevera de le décider en notre faveur. Cette proposition, sénateurs, doit d'autant plus être prise en considération, que j'ai besoin de conduire toute l'armée contre les Péguans, qu'il faut nécessairement anéantir. Toute distraction de nos forces prolongerait une lutte que l'honneur de la nation nous commande de terminer glorieusement. Je croirais manquer à ce que je vous dois, sénateurs, si je doutais un seul instant que la discusion de cette note sera secrète. »

Cette proposition, vivement appuyée par mes amis, fut accueillie à l'unanimité dans un comité secret tenu à ce sujet. Un plein

pouvoir, qui me fut remis le lendemain, m'apprit que le sénat abandonnait à ma prudence les détails et l'exécution du projet; circonstance qui me fit un sensible plaisir.

Chaque fois que je voyais les membres du gouvernement hâter ainsi et sans le savoir, la dissolution de leur pouvoir et l'agrandissement du mien, j'éprouvais une bien douce satisfaction. Il est si doux de mettre au rang des dupes certains personnages qui se croient supérieurs en tout à leurs concitoyens! Cette joie secrète était, je l'avoue, un de mes plus *agréables dédommagemens*.

Libre d'en agir comme il me plairait avec les prisonniers Chinois, je ne négligeai rien pour leur donner une haute opinion de ma générosité. Je les habillai très-proprement et de pied en cap à la mode de leur pays. Je leur donnai à chacun une petite somme d'argent, en les avertissant qu'ils partiraient au premier jour. La veille de ce départ je les fis assembler dans le Basar.

« Chinois, leur dis-je, sincèrement affligé des maux que vous avez soufferts pendant votre captivité, j'avance avec plaisir l'instant qui doit vous rendre à vos familles. Retournez donc au

milieu de vos compatriotes; dites-leur bien qu'Alompra, pénétré d'estime et de bienveillance pour la nation Chinoise et son auguste empereur, se croit trop heureux de leur en donner des preuves, en vous prodiguant tous les secours dont vous avez besoin pour rentrer doucement dans votre patrie. Voyagez sans inquiétude; partout où vous passerez vous serez bien reçus et ne manquerez de rien; mes ordres sont donnés à cet égard. C'est ainsi qu'Alompra en agit envers ses ennemis, quand les douceurs de la paix le lui permettent. »

Ce discours fit la plus vive impression sur ces infortunés rendus au bonheur. Tous se jetèrent à genoux, en faisant retentir l'air de mon nom et des prières qu'ils adressaient au ciel en ma faveur. Dix mille oisifs, groupés autour de moi, m'étouffaient et se faisaient étouffer pour contempler les heureux que je faisais. Leurs éloges se mêlaient aux acclamations des prisonniers délivrés. Cette scène enfin, susceptible, sous tous les rapports, de séduire la multitude, aurait suffi pour fonder ma réputation, si je n'avais été qu'à mes débuts.

Tout prevenu que j'étais contre la bonté

donné la peine de vérifier si la conspiration était vraie ou supposée. Ce même peuple, qui vient de prendre un si vif intérêt au sort des Chinois, qui vous porte aux nues pour le bien que vous leur avez fait, les eût impitoyablement jetés dans une tombe. Ne croyez pas que cette supposition est exagérée : la tourbe populaire sera toujours de cire entre les mains d'un habile homme.

Chelobai n'eut pas besoin de grands efforts pour me faire partager son opinion sur le vulgaire du peuple, qui depuis long-temps était l'unique objet de mes réflexions.

On a sans doute remarqué que dans la harangue faite aux prisonniers Chinois, j'avais adroitement évité de parler du gouvernement qui m'avait chargé d'améliorer leur sort. Cette restriction préméditée avait son but politique. Je ne voulais partager avec personne la gloire du généreux traitement fait aux prisonniers. Ma lettre à l'empereur de la Chine était à peu près conçue dans les mêmes termes que mon discours; et rien n'y annonçait que le sénat Birman eût pris part au retour des prisonniers dans leur patrie.

Sitôt que je fus en mesure de me concilier

l'estime et la bienveillance du prince de la Chine, je m'occupai des moyens propres à séduire le mandarin Rankouki.

J'ai déjà dit que cet homme était passionnément épris du beau sexe. Ce fut donc en lui laissant entrevoir la possession d'une des plus belles femmes de l'Inde, que j'essayai de le fondre entièrement dans mes intérêts.

De toutes les belles de l'empire Birman, nulle, à cette époque, ne pouvait se comparer à la jeune et sémillante Ceirrema. Cette belle des belles, magnifique chef-d'œuvre échappé des mains du Créateur, faisait alors les délices de quiconque avait le bonheur d'être admis à sa société. Née dans la classe mitoyenne, un trésorier de la cour lui avait donné sa fortune et sa main. Ceirrema, forte de ses charmes et de sa jeunesse, avait su plier son époux à ses moindres caprices. Libre comme l'air au sein de l'hyménée, elle avait sa société, ses amis, ses plaisirs particuliers, de l'agrément de son docile époux, qui n'eût osé la contredire. Plus inconséquente que coupable, elle était de toutes les fêtes et de toutes les sociétés : tout en elle respirait l'opulence et le bon

goût. Sa maison, ses jardins, ses kiosques, ses palanquins, étaient élégans et magnifiques. Idolâtrée des hommes, méprisée des femmes furieuses de ne pouvoir l'imiter, cette belle des belles usait délicieusement ses beaux *jours* au sein du faste et des plaisirs.

La position brillante de la jeune Ceirrema ne pouvait qu'ajouter aux désirs de Rankouki, partisan déclaré du faste et des plaisirs dispendieux. Le point le plus important de cette affaire était donc d'arrêter les regards *du mandarin* sur la beauté célèbre que je *voulais lui faire* admirer, dût-il y perdre son or et ses vœux. Près d'un autre homme, mon espoir eût été probablement chimérique; mais faire entrevoir à Rankouki la possession d'une superbe femme, c'était le mettre dans le cas de tout sacrifier à cette conquête.

Il existait néanmoins une difficulté, c'était de rapprocher les deux personnages. J'imaginai d'y suppléer par le portrait de l'adorable Ceirrema.

On sait quels ravages peut faire une jolie miniature dans le cœur d'un homme prompt à s'enflammer: aussi, pour que la copie eût

toutes les grâces de l'original, je confiai l'exécution de ce portrait au peintre Aseiby, l'un des premiers artistes de l'empire Birman. Dire que jamais ressemblance ne fut mieux saisie, c'est assurer que la miniature était un chef-d'œuvre de grâces et de beauté. Je la fis sur-le-champ parvenir à Nietou-Ruela, qui résidait à Nankin, où la cour s'était retirée. Des instructions jointes au portrait, lui traçaient l'usage qu'il pouvait en faire, laissant du reste tous les détails à sa prévoyante sagacité. Huit jours après je reçus la réponse suivante :

« Un monceau de guinées et le plus habile politique du siècle n'eussent point autant avancé vos affaires que votre procédé généreux envers les prisonniers Chinois. Le souverain a voulu les voir ; leur chef a porté la parole et lui a répété les mêmes expressions dont vous vous êtes servi. Le prince a paru vivement pénétré. Je crois maintenant que votre cause est gagnée : mon premier courrier vous en portera l'assurance authentique Montez désormais au trône, les Chinois n'y porteront aucun obstacle.

» J'avouerai néanmoins que le mandarin

Rankouki nous a donné un furieux coup d'épaule ; mais voici à quelles conditions. J'ai donné pour vous ma parole, qu'aussitôt votre avénement à la couronne, vous intrigueriez pour qu'il vous soit envoyé comme ambassadeur. J'ai d'autant mieux souscrit à cette condition, qu'elle sert vos intérêts et les siens. Vous aurez une créature dans la personne d'un ambassadeur étranger, et Rankouki se trouvera près de la beauté qu'il idolâtre, sur la foi d'une simple miniature. Mais ce serait vous priver d'une innocente distraction, *que de ne point* vous raconter comment il s'est aussi vivement épris de la belle Ceirrema. Voici donc quelques détails à ce sujet.

» Un renégat Sicilien, intrigant s'il en fut, m'avait procuré le portrait de quelques Chinoises renommées par leur beauté, entr'autres celui de la belle Irma-Léonide, qui tient un caravansérail à Nankin. J'étalai ensuite ces différens portraits sur une console, en mêlant, parmi ceux qui flattaient le moins, celui de l'incomparable Ceirrema : c'était vraiment placer un éclatant rubis parmi des pierres fausses. Rankouki vint chez moi le lendemain. Je ne vous pein-

drai point quel fut son étonnement à la vue du portrait de Ceirrema; non, j'aurais toujours ignoré, sans lui, qu'un homme d'un âge mûr pût s'oublier à ce point en présence d'un étranger. Ce n'était plus une simple surprise ; c'était un délire ou plutôt une folie dont il est fort peu d'exemple. De plaisantes contorsions, une foule de phrases entrecoupées, et de ridicules exclamations, étaient alors les seules choses dont il fût capable. « Quelle est, me dit-il, après s'être un peu calmé, quelle est cette Houri? Habite-t-elle les Célestes demeures, ou ses pieds divins posent-ils sur le sol des vivans ? — C'est, lui répondis-je, une jeune Birmane. — Quoi ! cet ange de beauté n'est pas un être fictif échappé du cerveau d'un peintre en délire? Quel est son nom, son rang, sa demeure? — Elle habite la capitale; son nom est Ceirrema, et son époux est un simple trésorier. — Que dites-vous là ? Se peut-il que tant de grâces et de beauté soit la propriété d'un simple mortel? Et ses concitoyens ne lui en disputent pas la possession? — En public, non : mais j'ignore s'il en est de même d'elle à eux. — J'ai besoin que votre pays et le mien vivent en

paix; qu'Alompra poursuive ses desseins; nous ne les troublerons pas. J'ai sur l'esprit de mon prince un pouvoir absolu; je vous réponds de son consentement. Alompra monarque me demandera comme ambassadeur près de lui; je verrai Ceirrema; ma fortune est immense; mon amour est extrême; je lui offrirai l'une et l'autre, et la plus belle femme qui soit sous le ciel tombera sur mon cœur. »

« Voilà, seigneur, la petite comédie que m'a donnée l'un des premiers ministres de Sa Majesté Chinoise; voilà l'homme sur *lequel* repose une portion des destinées d'un grand peuple. Le succès de la négociation vous prouve que j'ai su mettre à profit la faiblesse de Rankouki, que n'a pas mal soutenue le portrait de Ceirrema, dont je lui ai fait présent. »

Ces heureuses nouvelles me firent le plus sensible plaisir; je ne pus m'empêcher de rendre justice à la sagacité de mon émissaire, et d'applaudir aux moyens de séduction qu'il avait mis en œuvre. Peu de temps après le gouvernement Chinois me fit secrètement remettre une lettre pleine de bienveillance et de protestations de ne troubler en rien mes

projets ultérieurs. Quiconque réfléchira au succès de cette importante négociation, succès obtenu pour ainsi dire sans bourse délier, s'étonnera de la petitesse des ressorts qui l'ont fait réussir. Plus que jamais il se dira qu'il ne faut rien négliger en politique, et que les plus grands résultats sont souvent l'effet des plus petites causes.

CHAPITRE XVIII.

Les Birmans sont menacés d'une nouvelle coalition. Projet peu réfléchi d'Alompra. Chelobaï le ramène à plus de sagesse. Embarras d'Alompra concernant le tribut qu'en exige la cour de Siam. Chelobai lui promet de lever cette difficulté. Projet terrible qu'il propose pour y pavenir. Alompra l'adopte.

L'ASSURANCE que j'avais de la neutralité du gouvernement Chinois, la position critique où mes victoires avaient réduit les autres puissances, les excès de nos législateurs, et le mépris que leur vouait la nation Birmane, me décidèrent à lever l'étendard de la toute-puissance. Je me croyais en état de lutter contre mes ennemis de l'intérieur, et contre les efforts des Péguans et Siamois réunis, si toutefois ils ne soulevaient pas d'autres puissances contre moi.

Je projetais déjà d'assembler mes amis les

plus intimes ; de me concerter avec eux sur les moyens à mettre en œuvre pour l'exécution de cette vaste entreprise, lorsqu'une dépêche de mon émissaire à la cour de Siam m'apprit qu'il fallait suspendre mes opérations.

« La cause de l'héritier présomptif du trône, m'écrivait-on, l'emporte enfin dans le conseil du roi de Siam. Ce prince est décidé à réunir ses forces à quelques autres puissances que la famille des Douipdie a mises dans ses intérêts. Cette nouvelle coalition s'appuie beaucoup sur une puissante diversion de la part de vos ennemis de l'intérieur. D'après les renseignemens secrets que j'ai pris, et sur lesquels vous pouvez compter, cette ligue attendra, pour éclater, le moment où vous déclarerez au peuple Birman vos suprêmes volontés. Siam et ses voisins, les Chinois exceptés, font de grands préparatifs militaires. Le gouvernement Siamois est néanmoins toujours susceptible de garder la neutralité; mais c'est de l'or qu'il lui faut. Si vous pouviez parvenir à l'en rassasier, votre cause serait gagnée ; car la neutralité de cette puissance réduirait à zéro toutes les autres, ruinerait complètement la cause des Douipdie,

et vous laisserait disposer de tous vos moyens contre vos ennemis de l'intérieur. »

Ces nouvelles me jetèrent dans une étrange perplexité : si, comme dit Chelobai, la patience est l'essence de l'ambition, j'avoue que je ne me sentais plus de force à mettre encore long-temps ce précepte en pratique. Depuis des années la soif du trône me dévorait ; depuis des années je rongeais le frein de la dissimulation ; mon attente devenait un supplice qu'il fallait enfin terminer promptement, dussé-je expirer dans l'entreprise.

J'envoyai sur-le-champ quérir Chelobai. « Tenez, lui dis-je, parcourez ces nouvelles, et résumez-vous. » Il prit la dépêche qu'il lut avec beaucoup d'attention. La matière est sérieuse, me répondit-il : mais enfin, le mal n'est pas sans remède. Et quel parti comptez-vous prendre? Régner, lui répliquai-je avec vivacité ; épouvanter mes ennemis de l'intérieur ; me rouler impétueusement sur ceux du dehors, et les noyer dans un fleuve de sang. Chelobai, ne me parlez ni de prudence ni d'un plus long délai : quelles qu'en seraient les raisons, elles ne gagneraient rien sur mon im-

patience ; je dessèche d'obéissance : je ne veux plus supporter qu'un maître au-dessus de moi, et ce maître, c'est notre Dieu : encore n'est-ce que par force que je lui cède le trône de l'Univers ; je veux en un mot des conseils à mettre en action sur-le-champ. — Est-ce là votre dernier mot, Alompra ? Rien ne peut-il vous faire changer de sentiment ? — Non, Chelobai, non, mon ami ; un plus long délai me descendrait dans une tombe au lieu de me placer sur un trône — Puisqu'il en est ainsi, écoutez-moi : « Lorsque, libre de disposer de toutes les forces de la nation, vous les avez lancées sur la coalition, vous l'avez écrasée ; maintenant que vous allez mettre une couronne sur votre tête, les chances ne seront plus les mêmes ; obligé de surveiller ou de combattre les factieux de l'intérieur, beaucoup plus dangereux que l'ennemi du dehors, il faudra vous priver d'une partie de vos soldats ; continuellement environné de traîtres et de jaloux, vous ne pourrez vous livrer tout entier aux opérations militaires ; on essaiera de séduire vos généraux et vos soldats, au nom de la patrie mise sous le joug d'un usur-

pateur ; républicains prononcés, ceux qui feignent de l'être, ministres disgraciés, partisans de Douipdie, vous aurez tout contre vous, et il est douteux que vous puissiez faire face à tout. Pourquoi vous lancer dans cet océan de périls lorsque vous pouvez encore naviguer sur une mer plus calme ? Malheureux, j'ai cru à vos succès tant que je vous ai vu dissimulé, patient et sage : maintenant que vous voulez torturer le sort, pour accélérer de quelques jours un événement auquel sont attachés vos destins, je perds toute *espérance*. Vous m'avez défendu de vous exhorter à patienter encore ; hé bien, j'enfreins de très-bon cœur cette défense ; ou vous m'entendrez, ou vous me ferez chasser : optez, expulsez de ces lieux Chelobai ; punissez-le de vous avoir cru pétri d'un autre limon que les autres hommes ; châtiez-le d'avoir abandonné, pour vous seul, son systême de mépris pour tous les êtres créés. Hé bien ! vous n'appelez pas vos gens, assez lâches pour vous obéir quand il s'agira de vous rendre un mauvais service ? Alompra, je pleurs, et cependant je suis de fer ! Je pleurs, et ce n'est pas mon intérêt

personnel qui m'arrache des larmes ! Traître à moi-même, je m'inquiète, pour qui ? Pour un insensé qui veut briser sa coupe à l'instant qu'un doux nectar va la remplir. Hé bien ! allez, je ne vous retiens plus : tombez sous le glaive d'un sicaire Birman, ou sous le cimeterre d'un Siamois, que m'importe ; je ne regretterai jamais qu'un homme véritablement grand, et votre impatience vous a ravi ce titre. Avec quel plaisir, au contraire, je vous aurais vu intriguer pour désarmer les puissances étrangères, n'importe par quelles voies, toutes sont légitimes ! que j'aurais éprouvé de satisfaction à vous voir sans périls et en paix sur le trône des Birmans ! Qu'auriez-vous craint des ennemis de l'intérieur ? Trop faibles pour s'essayer contre vous, les uns eussent péri sur l'échafaud, les autres dans l'exil. Alompra, je vous le répète, vous êtes perdu, si vous déclarez vos prétentions au trône, avant d'avoir terminé les guerres étrangères, ne serait-ce que pour quelques mois. Je ne renouvellerai point mes instances ; mais si elles sont vaines, vous me préparez de grands regrets ; je voudrais ne vous avoir jamais connu ! »

Quel homme sous le ciel ne se fût pas rendu à la brûlante énergie d'un pareil discours? Etait-ce là le langage maniéré d'un courtisan, toujours prêt à se ranger aux avis de son maître? Rien de flatteur, rien de mielleux : des reproches, des vérités hardies, voilà sa harangue. L'intrépide orateur s'avouait de fer et son œil était humide. Ah! Chelobai, ne rougis point de ton émotion! Et moi aussi, peut-être aussi dur que toi, j'ai renfoncé des larmes; tu m'as pourtant humilié, outragé même; mais, cruel et généreux ami, tu m'as brusquement montré le volcan pour m'empêcher de rouler dans la lave. Monarques, si jamais un tel homme vous manque ainsi de respect, asseyez-le à votre droite, une légion de courtisans ne le valent pas.

Telles furent les différentes pensées qui m'assaillirent après le discours de Chelobai. L'un et l'autre nous gardions le silence, et j'avais besoin d'être plus calme pour le rompre. « Véritable ami, s'il en est, lui dis-je en plaçant sa main sur mon cœur, il est plein; c'est vous dire que je ne suis plus ce que j'étais il y a cinq minutes; mais n'exigez rien

pour le passé, je n'ai rien à répliquer. Dites-moi seulement quels moyens il faut que j'emploie pour désarmer les puissances? — Est-ce donc si difficile, puisque de toute la coalition vous n'avez à craindre que les Siamois, qui, s'ils restent neutres, forceront les autres Etats à vous laisser tranquille? Quant aux Péguans, ménagez-vous une victoire qui les oblige à vous demander quartier. — Voilà sans doute d'excellentes raisons: comme vous, je sais que les Siamois sont, de tous mes ennemis, les seuls à désarmer; mais comment y parvenir, s'il m'est impossible de réaliser les sommes qu'ils exigent pour garder la neutralité? — Impossible... Ce mot, Alompra, ne devrait pas se trouver dans votre bouche. S'il s'agissait d'une force physique à rompre, d'une foule de guerriers à coucher dans la poussière, je ne vous parlerais pas ainsi. Le génie de l'homme a ses bornes; et quelqu'audacieux que soit un bélier, il se brisera la tête contre un rocher avant de le détruire; mais l'obstacle qui vous alarme, tout grand qu'il est, n'est pas invincible.—Mais, Chelobai, vous avez probablement oublié l'énormité des som-

mes qu'exige le gouvernement Siamois ? — Je ne m'en souviens que trop ; néanmoins, si le recouvrement en est difficile, je n'en vois point l'impossibilité ; oui, je crois qu'il y va de votre gloire et de votre honneur de ne point reculer devant cette difficulté; laissez-moi la nuit pour y réfléchir, et je vous jure que demain, le soleil n'aura pas fait son cours avant que je ne vous aie indiqué les moyens de satisfaire les pirates qui vous mettent à contribution. »

Les douces assurances de mon *intrépide* mentor me firent à la fois peine et *plaisir*. *Oui*, et j'en fais l'aveu, j'étais secrètement humilié de l'avantage que cet homme avait sur moi; mon amour-propre et mon ambition se disputaient l'empire de mon être; le premier redoutait que Chelobai ne me prouvât sa supériorité en trouvant les moyens de rassasier l'avidité du gouvernement Siamois; la seconde n'aspirait qu'à ces importans résultats.

Ce choc de sentimens opposés peint à merveille le caractère de l'homme essentiellement ambitieux; on y voit à quel point il serait malheureux si le délire de sa gloire et le fracas de

son rôle ne le dédommageaient des fatigues qu'il comporte, des privations qu'il exige. Si rien n'adoucissait son sort, ne serait-il pas à plaindre, celui-là dont la jalousie s'étend jusque sur les lumières de ceux qui peuvent lui être utiles? L'infortuné, réduit à se torturer de la gloire et du bonheur des autres, suspecte jusqu'aux larmes que l'amitié répand pour lui; c'est un navigateur égoïste et jaloux, qui, craignant de partager avec un autre la gloire d'une brillante découverte, voudrait pouvoir rouler seul sur l'Océan et braver les tempêtes sans navire et sans pilote.

Je suis d'antant plus hardi en donnant au monde cette légère ébauche de l'homme ambitieux, qu'il n'appartient à personne de suspecter la vérité de mes crayons; peintre et modèle à la fois, je n'outre rien, parce qu'il n'entre point dans mon plan de me dessiner autrement que je suis. Puisse mon portrait former qui voudrait courir la même carrière, ou retenir qui voudrait s'y lancer!

Si, malgré moi, je redoutais et désirais tout ensemble que Chelobai trouvât le moyen de me tirer d'embarras, c'était un motif de plus

pour que je m'en occupasse moi-même. Le reste du jour et toute la nuit qui le suivit, je me creusai l'imagination à ce sujet; vingt projets différens, aussitôt abandonnés que conçus, me passèrent par la tête; j'appelai à mon secours tout ce que l'ambition et la politique ont de plus audacieux; mais ce fut en vain, et le lendemain je ne metrouvai pas plus avancé que la veille.

Qui ne s'est pas trouvé en pareille position ne se fera jamais une idée de mon supplice. Je me croyais le premier homme de l'univers; j'ambitionnais une couronne, *et cependant*, pour la saisir, je n'avais plus d'espoir que dans le génie d'un simple mortel, mon futur sujet. Voilà de véritables tortures; et si la félicité suprême ne se trouvait dans le pouvoir de donner des lois à son semblable, l'ambitieux ne serait qu'un insensé suicide.

Chelobai ne m'avait point fait de vaines promesses. Le soleil avait à peine parcouru la moitié de sa carrière, que mon généreux ami vint me communiquer le résultat de ses méditations.

« Si je ne me trompe, me dit Chelobai, il

vous faut dix millions de tackals pour faire face aux sommes qu'exigent le Roi de Siam et ses ministres. On ne réunit pas un tel monceau d'or avec de petits moyens : aussi, ceux que je vais vous proposer sont de nature à effrayer quiconque n'est pas dans votre position ; j'avoue même que je n'aurais point imaginé l'expédient que je vais vous proposer, si l'esprit humain pouvait en concevoir un autre, fût-il même plus embarrassant et moins expéditif ; j'ajoute encore que vous m'obligerez de n'y point souscrire, si, moins avide de régner, vous voulez vous contenter du poste brillant que vous occupez... Vous frémissez, je crois, Alompra ?... — Chelobai, je veux régner, ne fût-ce que sur des décombres. — En ce cas, je viens au fait : prêtez-moi toute votre attention.

» Vous avez besoin de dix millions de tackals. Votre fortune, celle de vos amis, supposé qu'ils voulussent vous la sacrifier, chose dont je doute, ne peuvent réaliser cette somme : hé bien, il faut la trouver chez les peuples que vous avez conquis. Les riches provinces situées e[illegible]gu et les trois Pagodes sont mainte-[illegible]s lois ; vos soldats en occupent les

bourgs et les cités : c'est de ce côté qu'il faut tourner vos vues. Ces peuples, me direz-vous, déjà mis à contribution par notre gouvernement, ne souffriront pas que je les impose de nouveau ; et leurs plaintes au sénat Birman pourront me faire un mauvais parti. Objection très-sage, mais qui tombe d'elle-même, parce qu'il ne s'agit pas ici d'aller, de but-en-blanc, dire à ces peuples momentanément soumis, il me faut de l'or, et sur-le-champ et beaucoup. Non, Alompra, non ; Chelobai ne *sait point* conseiller aussi inconséquemment ; sa *politique* voit plus sagement les choses. Il faut mettre es vaincus dans le cas de s'exécuter eux-mêmes, pour expier des crimes que vous les forcerez à commettre, ou que vous leur supposerez (1).

. . . .

Je n'y tenais plus ; je me précipitai dans les bras de Chelobai. Mortel à naître, et qui peut-être

---

(1) Quel scélérat ! et cependant notre siècle a vu mettre son atroce politique en usage ; j'ose dire l'avoir vue consignée dans les grands moyens de savoir gouverner. Anathême donc à quiconque croit à ces blasphêmes ; et ne craint pas de le dire.

(*Note du Traducteur latin.*)

n'aura pas de successeur, m'écriai-je dans la chaleur de mon admiration ! triple appui d'un trône, trésor d'un souverain, cèdre des politiques, souffre que je te presse sur mon cœur ; car avec toi, de deux choses l'une, il faut ou t'aduler pour capter ta bienveillance, ou t'étouffer pour se mettre à l'abri de ta haine et des ressources de ton génie ! Poursuis.

» Je vous disais, continua Chelobai, qu'il faut mettre le pays conquis dans le cas d'être fortement imposé. Ce projet, qui se compose de plusieurs moyens d'exécution, veut un homme au-dessus des faiblesses de l'humanité ; il faut qu'impassible et sec comme le roc, il ait le courage de *sabrer* les préjugés, et de dormir au bruit des gémissemens de l'humanité.

» Les Péguans que je vous ai désignés n'obéissent, vous le savez, qu'à la force ; intérieurement ils nous détestent et n'ont pas tort : de mauvais traitemens, de graves insultes, de sanglans outrages et de nombreuses exactions, toutes ces choses, dis-je, portées à l'excès, les mettront nécessairement au désespoir. N'ayant plus rien à ménager, les malheureux conspireront en secret contre leurs oppresseurs ; vous leur en laisserez la

liberté. Votre silence, qu'ils prendront pour une entière sécurité, les encouragera : à mesure que leur audace augmentera, vous redoublerez de mauvais traitemens. C'est alors que, tenaillés de toutes parts et ne calculant plus les suites d'une révolte indispensable, ils feront main-basse sur tous les Birmans qui sont dans leurs contrées, et vous donneront ainsi droit, en apparence, à de sanglantes représailles.

» Vous avez dans vos troupes une foule d'officiers parens ou amis des représentans de la nation ; quelques-uns sont des fils uniques ; hé bien, vous aurez le soin de les envoyer dans le pays que vous souleverez ; ils tomberont sous le fer des révoltés ; alors le sénat Birman, ému des sanglots d'un père privé de son fils, le recevra dans la tribune ; la douleur paternelle s'exhalant en lugubres accens, pénétrera tous les cœurs et appellera sur la tête des séditieux présumés l'exécration et la vengeance de notre gouvernement.

» Muni de pouvoirs illimités, vous serez chargé d'aller punir les rebelles. Vous ferez glisser dans le pays d'habiles émissaires, prêts à répandre tel bruit qui vous conviendra ; d'impi-

toyables proclamations vous précéderont. Vous marcherez ensuite contre l'ennemi, avec des forces quintuples de celles qu'il peut vous opposer. Une bicoque en cendres, quelques habitans passés par les armes (1), seront le prélude de vos futures vengeances. L'épouvante s'emparera de tous les cœurs. Vos émissaires, prévenus à temps, insinueront adroitement aux infortunés habitans, et sans compromettre votre nom, qu'avec beaucoup d'or ils peuvent conjurer l'orage, excepté, leur dira-t-on, qu'il ne faut pas directement s'adresser à vous; les Péguans, trop faibles pour essayer de leur désespoir, descendront à la prière; je vous

(1) Tu frémis, lecteur? Tant mieux; plus les tableaux te révolteront, et plus les forfaits attachés à l'ambition affligeront ton âme; tu seras beaucoup moins enclin à protéger, à servir, à mettre au rang des grands hommes, ces guerriers féroces, ambitieux assassins qui ne comptent pour rien le sang et les larmes des peuples. Les maximes d'un Chelobai ne produiront jamais tant de mal que l'horreur qu'elles inspirent ne fera de bien; ce sont de véritables antidotes.

(*Note du Traducteur français.*)

aurai suivi, vous me les renverrez brusquement ; ils me présenteront leurs moyens de défense ; je les repousserai avec cette phrase énergique et terrible : *Le sang des braves a coulé, il faut que le sang des braves soit vengé !* On m'offrira de l'or, je m'adoucirai ; je calculerai si les sommes offertes peuvent compléter celles dont nous avons besoin ; en cas contraire, je refuse les coffres et je fais de nouvelles menaces. On se récriera sur l'impossibilité de réunir autant d'or ; je répliquerai : sortez la dernière guinée de vos coffres ; fondez les statues de vos dieux et les ornemens de vos Praws (1) ; arrachez les girandoles de la beauté et le liseré d'or de ses vêtemens ; que vos anneaux tombent de vos doigts, et que vos rubis les suivent. Plût au divin Gaudma, qu'avec de pareils sacrifices et la moitié de notre sang, nous puissions rendre la vie aux infortunés que vous avez lâchement assassinés ! Les uns laissent des veuves, les autres des orphelins; ceux-ci un père courbé sous le poids des ans, sans ressources et sans appui : qui doit donc fournir

(1) Temple.

aux besoins de ces infortunés ? Quelles bourses doivent s'ouvrir pour adoucir, autant que faire se peut, les pertes irréparables que vous leur avez fait éprouver ? Sera-ce nous qui les pleurons, ou vous qui les avez égorgés ? Répondez.

. . . .

» Croyez-vous maintenant, Alompra, qu'un tel discours ne décidera pas un peuple épouvanté et tremblant pour les jours de ce qu'il a de plus cher ? Voyez-le donc se croire heureux de pouvoir, à pareil prix, soustraire au cimeterre de vos guerriers, ses femmes, ses enfans, ses vieillards ; à leurs torches incendiaires, ses temples, ses palais et ses moissons.

» Si je ne prenais autant d'intérêt à ce qui vous touche, je me garderais bien de vous proposer un pareil expédient, non qu'il ne soit grand, lumineux, et proportionné aux circonstances, mais parce qu'il est de nature à soulever contre moi une foule de gens timides et humains en paroles. Loin de moi de prétendre que le vulgaire soit à la hauteur de mes moyens politiques : malheur même à la population qui ne trouverait mon projet atroce et barbare ! Son bonheur individuel est essen-

tiellement lié à l'horreur qu'il doit lui inspirer; et s'il en était autrement, son existence serait menacée. De pareilles mesures n'appartiennent qu'à quelques êtres privilégiés; encore ne doivent-ils en user que dans les occasions décisives, et lorsqu'ils ont reconnu l'impossibilité d'agir autrement.

» Tout en avouant, néanmoins, que le vulgaire doit trouver mon projet atroce et barbare, croyez-vous qu'il soit bien difficile de lui prouver que ce projet n'est ni l'un *ni* l'autre? Que vous dirai-je! cette douce *conviction* m'a donné le courage de le concevoir. Vous connaissez mes principes, Alompra! Vous savez que, trop au-dessus de l'opinion, j'ai toujours dédaigné légitimer mes actions par de vains sophismes; et si je n'étais certain que mes assertions ne soient aussi vraies que la lumière du jour, j'agirais et ne chercherais pas à me disculper; mais ce que j'avance, je vous le prouve, à vous seulement, Alompra, parce qu'il m'importe de vous convaincre que je ne hasarde rien sans en avoir auparavant pesé les conséquences et les résultats.

» Fort de vos conquêtes, de votre réputation

militaire, de vos richesses, de vos amis et de vos intrigues, vous aspirez au trône, et nul être sous le ciel ne peut vous faire abandonner ce projet; chose dont je me suis triplement convaincu avant de vous soumettre mon expédient.

» Vous levez donc enfin le masque; et les Birmans apprennent que le général Alompra est leur souverain. Soudain, et dans l'intérieur, une foule d'ennemis se prononcent contre votre ambition, et vous menacent; les puissances étrangères viennent accroître les dangers et vous contraignent à leur opposer des forces considérables. Voilà tout-à-coup l'Inde en feu, et trois à quatre cent mille hommes prêts à se lancer dans les champs du carnage... Ils s'y lancent : dix, vingt, trente batailles se succèdent. Qu'importe le vainqueur; des flots de sang humain n'en ont pas moins coulé; les cités sont en cendres, les moissons arrachées, et les peuples en deuil, sans asile et sans pain.

» Voici bien, sans exagération, ce qui arrivera si vous n'empêchez, par un moyen quelconque, les princes voisins de tripler le nombre

de vos ennemis en se coalisant contre vous. Voyons maintenant les résultats de votre avénement sur le trône, au milieu de la neutralité des puissances voisines. Vous saisissez tranquillement le sceptre; vos troupes et vos créatures, que rien ne vous force à partager, sont là, prêtes à faire face à vos ennemis de l'intérieur; ceux-ci, effrayés et trop faibles pour lutter contre vous, garderont le silence; votre puissance s'affermira; insensiblement on se familiarisera avec votre domination; de ce qui vous restera d'ennemis, vous *séduirez* les uns par de brillans *emplois, et vous* jeterez les incorrigibles sur un échafaud ou dans l'exil.

» Or donc, montez sur le trône au milieu des efforts de la coalition; il en coûtera cent mille hommes et plus à l'humanité, indépendamment des villes embrasées et des habitans ruinés; encore n'est-il pas sûr que ces catastrophes vous laissent paisible possesseur de la couronne. Usez au contraire de l'expédient que je vous propose, l'homme sensible n'aura de larmes à répandre que sur quelques centaines de Birmans égorgés par les révoltés, et sur

une quinzaine d'individus punis de ce meurtre. Une bourgade ou deux tout au plus disparaîtront de la géographie de l'Inde ; la beauté ne se parera plus que de ses simples attraits, et le riche sera contraint de se passer du superflu.

» Vous m'avez entendu, général ? Ne me flattez pas ; soyez mon ami comme je suis le vôtre ; dites-moi franchement si le sophisme est pour quelque chose dans mon raisonnement ; je suis homme, et par conséquent sujet à l'erreur ; mais, différent de bien des hommes, je mettrai toujours au rang des honnêtes gens et de mes amis, le mortel assez généreux pour me prouver que je m'abuse. »

. . . .

Séduit par mon intérêt personnel, ou subjugué par la force d'une logique à laquelle on ne pouvait, selon moi, rien opposer, je ne balançai point à rendre justice aux moyens que me proposait Chelobai ; il me fut prouvé, comme à lui, que son expédient était un malheur nécessaire et susceptible d'épargner d'horribles tortures à l'humanité ; je dirai plus, celui-là serait véritablement cruel, qui, décidé

comme moi à monter sur le trône, eût préféré sacrifier cent mille hommes à une quinzaine d'habitans. Conséquemment, s'il est un coupable dans cette affaire, c'est moi, comme ambitieux; mais quant à Chelobai, c'est un homme de génie qui sauve au monde le plus de calamités qu'il est possible de lui en sauver. Un bavard seul, humain par ostentation, peut essayer de vouloir me prouver le contraire; mais pour mettre de côté ses froids raisonnemens, on lui dit : *Une chose doit s'opérer, son exécution coûtera si l'on veut cent mille victimes, ou seulement deux cents : optez*. Quel bourreau ne choisirait ce dernier parti? L'insecte en logique me répondra, que Chelobai eût beaucoup mieux servi l'humanité en me démasquant aux yeux de mes compatriotes. Pitoyable objection ! J'étais alors en pouvoir d'anéantir l'accusation et de faire noyer l'accusateur.

Puisse ce chapitre être suffisamment médité! il prouvera qu'il n'appartient pas au vulgaire de juger les actions d'un homme d'Etat; et que telle action de lui, réputée criminelle, est souvent un important service rendu à l'humanité et à la patrie.

CHAPITRE XIX.

Premiers moyens du projet de Chelobai. Persécutions exercées contre les Péguans. Ils se soulèvent contre les Birmans et en massacrent quelques-uns. Alompra marche contre eux. Maha-Hé pris d'assaut et livré aux flammes. Six de ses habitans exécutés publiquement. Alompra, moyennant une forte contribution, plaide leur cause. Il achète la neutralité de la cour de Siam.

Les momens étaient précieux, et le projet de Chelobai fut à l'instant mis à exécution. Il s'agissait premièrement d'user de tous les moyens possibles pour mettre au désespoir les malheureuses contrées que je voulais rançonner. Les chefs militaires du pays reçurent des ordres secrets de ne point réprimer la licence des troupes qui l'occupaient. On sait de quels excès est capable une soldatesque effrénée et impunie. Les Péguans furent sommés de livrer aux commissions chargées de l'habillement des troupes, des étoffes en assez grand nombre pour

compléter un double équipement à chaque soldat. Tout ce qui composait à cette époque les administrations des vivres et de l'habillement de l'armée Birmane, était ce que la nation avait de plus rapace et de plus déhonté.

La plupart de ces employés, gredins jadis sans ressources, intrigans ou banqueroutiers, se comportaient dans leurs postes comme des pirates en pleine mer. Propriétés de l'État ou navires ennemis, qu'importe, tout, selon eux, était de bonne prise. Dieu sait aussi comment ils pressurèrent les malheureux habitans, lorsqu'ils eurent le pouvoir de le faire impunément! Les uns, en triplant la quantité des demandes, s'en faisaient rembourser la moitié en argent; les autres, difficiles sur la qualité des objets fournis, les refusaient ou se faisaient donner de fortes sommes pour les accepter. Un pauvre village ne pouvait-il remplir les demandes qui lui étaient faites, il était à l'instant encombré de soldats qui y vivaient à discrétion; les filles et les femmes étaient insultées publiquement, et les habitans impitoyablement maltraités; enfin, bestiaux et bêtes de somme, journellement enlevés sous divers prétextes, mirent les

infortunés Péguans dans l'impossibilité d'en souffrir davantage. Aux premières nouvelles de leurs murmures, je retirai une partie des troupes qui étaient dans le pays; les habitans, au désespoir et encouragés par le petit nombre de leurs oppresseurs, crurent pouvoir impunément s'en venger. De toutes parts ils coururent aux armes. Les Birmans, quoique surpris, se défendirent avec intrépidité; mais ils furent obligés de céder au nombre, et de chercher leur salut dans la fuite; ce qui fit que leur perte ne fut pas aussi considérable que je l'avais présumé. Cent cinquante d'entre-eux seulement restèrent sur la place.

Meinlaou-Tzezo, que j'avais posté dans les environs, courut se mettre à la tête des fugitifs, qu'il parvint aisément à rassembler. Sur les rapports qu'il me fit de cet événement, Chelobai en rédigea une relation détaillée où rien ne fut ménagé pour soulever l'indignation du sénat Birman contre les prétendus coupables. L'auteur de ce rapport ne fut point déçu dans ses espérances; différens orateurs se précipitèrent à la tribune et votèrent une vengeance aussi prompte que terrible contre les révoltés. Ces

propositions furent d'autant plus vivement soutenues, que cinq à six mandataires comptaient leurs fils ou leurs parens au nombre des Birmans tombés sous le fer des séditieux.

Le soin de venger la nation, outragée dans la personne de ses défenseurs, me fut remis d'un commun accord, avec des pouvoirs illimités: ce résultat, comme on peut bien le présumer, était travaillé d'avance.

Mes préparatifs étaient faits depuis longtemps; je me mis aussitôt en marche sur les provinces de Sitang et de Martaban; une foule d'émissaires m'y avaient précédé, non-*seulement* pour y répandre mes proclamations, mais bien encore pour m'y servir suivant les circonstances.

Mes forces étaient nombreuses et nul revers ne pouvait m'atteindre; j'avais à opposer quinze hommes contre un à l'ennemi. La petite ville de Maha-Hé eut néanmoins la témérité de me fermer ses portes; j'avais besoin de faire un terrible exemple, et *j'en* saisis l'occasion; je fis donner un assaut général à la place, qui fut enlevée en moins d'une heure; j'ordonnai que tous les habitans seraient

conduits en esclavage dans l'intérieur de l'empire Birman ; six Péguans des plus acharnés furent aussitôt saisis, conduits sur la place publique, et mis à mort en présence de leurs concitoyens, et la ville fut livrée aux flammes.

Jamais exemple ne produisit un effet plus rapide et plus complet.

Je ne prétends point entrer dans tous les détails de cette affaire ; il me suffit de dire qu'il en arriva tout ce que Chelobai avait prévu ; les Péguans, épouvantés du traitement fait aux habitans de Maha-Hé, et secrètement stimulés par mes agens, se décidèrent à négocier leur pardon ; je les renvoyai brusquement à Chelobai qui m'avait suivi. Aussi prompt à terminer qu'à concevoir, il réalisa dans l'espace de huit jours, et tant en or qu'en bijoux, douze cent mille tackals au-delà de ce que j'avais besoin pour mettre la cour de Siam dans mes intérêts.

La voilà donc enfin, cette somme si vivement désirée et si nécessaire au succès de mes ambitieux desseins !

Néanmoins, et quoique ce fût le point capital, il était encore un obstacle difficile à lever pour tout autre que moi.

Chargé par le gouvernement irrité de *sévir* contre les assassins de ses défenseurs, comment ferais-je pour me justifier de ne point remplir ses intentions lorsque tout semblait propice à ses vœux ? Certes, la tâche eût *été* difficile si les trois quarts des représentans ne m'avaient été vendus.

Unique auteur des persécutions en tout genre qui avaient soulevé les Péguans soumis contre leurs cruels oppresseurs, impitoyablement armé pour les punir d'un crime au *quel je* les avais contraints, je ne craignis *point de rédiger* en leur faveur un mémoire plein de force et d'énergie ; je traçai des plus noirs crayons les atroces cruautés exercées contre eux ; tout enfin de ce qui peut rendre les angoisses d'un peuple au désespoir y fut exprimé de manière à fléchir les cœurs les plus durs et les plus irrités. A cette justification était joint ce discours, dont la noble hardiesse peint à merveille que le guerrier qui l'adressait au sénat s'inquiétait peu d'en mesurer les expressions :

Sénateurs,

« Irrité comme vous du meurtre de nos

guerriers, je courais les venger dans des flots de saug; déjà même une ville mise en cendres par mes ordres, sa population dans les fers et six de ses chefs publiquement exécutés, attestent quel genre de vengeance j'allais exercer contre les coupables. Je les ai vus, ces présumés coupables; humbles, soumis et tremblans, ils déposèrent à mes pieds les pièces justificatives que je vous ai transmises; je les ai parcourues; et que m'a-t-il été prouvé, si ce n'est que d'atroces persécutions ont jeté dans le désespoir un peuple à peine conquis; que ce peuple enfin s'est armé non contre la nation Birmane, mais seulement contre quelques bourreaux qui le torturaient?

» Législateurs des Birmans, l'Inde étonnée de la grandeur et de la sagesse de vos conceptions, a plus que jamais les regards fixés sur vous. Lui donnerez-vous le dangereux exemple d'appuyer par la force des armes les forfaits de quelques individus indignes de compter parmi vous? Non, sans doute, non : tout ce qui émane de vos conseils doit être digne du peuple que vous représentez; l'équité la plus intacte doit présider à vos moindres arrêts. Si

parmi les Birmans qui ont péri dans cette affaire, il en est quelques-uns d'innocens, l'incendie de Maha-Hé et le sang de ses habitans les auront complètement vengés : quant à moi, premier soldat de mon pays, je mettrai mon bonheur à défendre sa gloire et ses droits ; mais quand il s'agira de cimenter son déshonneur et ses injustices, je ne tirerai le glaive qu'à regret, et mes larmes se mêleront au sang des innocentes victimes que je frapperai malgré moi.

» Sénateurs, dans la douce *conviction que* de tels sentimens sont aussi les vôtres, j'attends vos ordres pour absoudre entièrement les provinces où vous m'avez envoyé. »

Tout autre que moi eût payé de sa tête une pareille lettre ; mais j'étais alors en mesure de braver quiconque aurait osé m'accuser dans le sénat Birman. Ma dépêche fut au contraire vivement applaudie, et des cris de pardon et d'humanité retentirent dans l'enceinte où naguère on applaudissait avec fureur à des projets de meurtres et de vengeance.

Maintenant, et je le demande aux personnes de bonne foi, quel homme n'eût point *été or-*

gueilleux d'un succès aussi complet dans tous ses détails? Quant à moi, dans le délire de mon amour-propre, je me croyais au-dessus de tout ce qui existait; je nageais dans un torrent d'ambition, mon bonheur perçait malgré moi sur mon visage et dans mes moindres actions. Mon délire, j'ose le croire, était bien légitime. Outre que l'événement était pour moi de la plus haute importance, j'avais encore l'ineffable satisfaction d'en avoir imposé à tout le monde. Peuples conquis, ma nation, ses soldats, ses représentans, mes amis mêmes, quelques-uns exceptés, tous étaient mes dupes, et nul n'avait pénétré quels étaient les motifs et les fils de cette catastrophe.

Pourquoi fallait-il qu'un autre mortel partageât la gloire de cette magnifique conception? Que de bien bon cœur, dans le moment, j'aurais vu Chelobai descendre dans la tombe! grâce au ciel, son indifférence, sous ce rapport, égalait son génie; et certes, bien lui en prit: car s'il eût voulu me faire trop vivement sentir la part qu'il avait dans cette importante affaire, je n'aurais pas, à cette époque, répondu de son existence.

Cette machination politique est une des actions de ma vie secrète dont je me suis le plus applaudi. Outre qu'elle suppose de grandes ressources, elle a décidé de mon avénement au trône et de la facilité que j'ai trouvée à *m'y* maintenir.

Sitôt que j'eus éteint l'incendie qu'avait allumé mon ambition, je m'empressai de rentrer dans la capitale afin de tout disposer pour le dénouement du rôle magnifique que je m'étais imposé.

Propriétaire des sommes immenses qu'exigeait le gouvernement Siamois pour garder la neutralité, j'en instruisis Curdo, mon agent secret, qui reprit avec les ministres la négociation qu'il avait momentanément abandonnée.

Tandis que mon agent à la cour de Siam déployait les talens d'un habile homme pour m'obtenir les conditions les moins onéreuses, de mon côté je grossissais le nombre de mes créatures par tous les moyens qui étaient en mon pouvoir. Oh, que c'est bien là le supplice d'un ambitieux ! que de couleuvres il lui faut avaler ! Recevoir amicalement un être qu'on abhorre, sourire au faquin que l'on méprise, applaudir

de méprisables actions, solliciter d'indignes suffrages et supplier un maraud digne du fouet, se contraindre en tout et partout, tel est pourtant l'état malheureux où l'ambition nous réduit : aussi ne tiendrait-on pas à de pareilles humiliations, si l'on n'apercevait dans l'avenir l'espoir de s'en dédommager amplement.

Mes secrets agens, éparpillés sur la surface du royaume, n'avaient rien négligé de ce qui peut assurer le succès d'une entreprise ; leurs trames, réunies aux miennes, avaient séduit ou trompé les provinces, les autorités civiles, mes compagnons d'armes, les deux tiers de la représentation nationale ; je n'attendais enfin, pour lever le masque, que l'issue des négociations entamées avec le gouvernement Siamois.

Quelle que fût mon impatience, cinq semaines, qui me parurent cinq siècles, s'écoulèrent avant d'obtenir rien de satisfaisant. Mais que je fus bien dédommagé de mes angoisses par la dépêche suivante !

« Général, et c'est, je crois, la dernière fois que je vous donne ce titre, la présente au moins justifie cette opinion.

» Grâce au ciel, et surtout à vos guinées, tout

est terminé au gré de vos désirs. Montez au trône, déchirez les chartes de votre pays, *faites* et défaites les autorités, ne craignez rien des Siamois; je crois même que pour quelques *tackals* de plus ils sont gens à menacer vos *adversaires*.

« J'attends vos ordres pour verser dans les coffres du roi les cinq millions de tackals qu'il exige. Les nombreux individus qu'il a fallu acheter ont absorbé à peu près la même somme; et cependant il est certains marouffes qui n'ont *coûté que* cent tackals. Il est vrai que l'*honnête Vithusga* s'en est modestement nanti d'un million; mais je dois dire en sa faveur que le cher homme a sué sang et eau pour votre cause. Outre qu'il s'est chargé de négocier toutes les séductions, vous lui devez le discours suivant qu'il a tenu dans le conseil assemblé au sujet de cette grande affaire, discours qui n'a pas mal servi à cacher les véritables motifs de l'orateur. Cette pièce, copiée sur l'original, est d'autant plus authentique, que d'un cabinet grillé où j'étais placé, j'en ai entendu prononcer le contenu. Le roi de Siam était, ainsi que moi, présent et invisible dans une autre loge. Ce discours, sur lequel je n'ose me pro-

noncer, vous livrera sans doute à de nombreuses réflexions : il est, je crois, peu d'écrits d'une telle importance et plus susceptibles d'être médités.

« Messieurs, a dit Vithusga, les grands jours de la politique sont arrivés. Ce ne sont plus des plans routiniers qu'il faut suivre; la révolution Birmane les a rendus défectueux. L'état actuel des affaires de l'Inde est de nature à nous entraîner dans des fautes graves, quelles que soient nos bonnes intentions. Je dirai plus, et daignez ne point m'en faire un crime, nous étions, vous et moi, à la veille de léser les intérêts de notre patrie. J'honore sincèrement la famille des Douipdies ; je gémis sur les malheurs de son chef ; mais nous appartient-il de lui sacrifier le repos de l'Etat et la gloire de Sa Majesté ? je ne le crois pas. Nous devons au contraire tout entreprendre pour acquérir l'un et tripler l'autre. Un exposé succinct sur la nation Birmane vous indiquera le parti que vous devez prendre à son égard.

» Les Birmans, circonvenus de toutes parts, et depuis long-temps, par d'ambitieux mandataires, ont méconnu les droits sacrés du trône et repoussé leur monarque légitime.

C'était alors que l'Inde entière, oubliant de misérables intérêts particuliers, devait se réunir et défendre la cause des souverains, menacés dans la personne de l'illustre, mais infortuné Douipdie; il en fut autrement, le temps et les victoires de la nation Birmane ont légitimé ses écarts; toutes les puissances de l'Inde ont souscrit à ses gouvernemens. Depuis cette époque, néanmoins, ce peuple turbulent et léger s'est roulé de législations en législations. Ces différentes variations laissent incertaine la politique des autres puissances, qui nécessairement doivent savoir à quoi s'en tenir.

» Un Birman, guerrier célèbre autant qu'ambitieux, reconnaissant ce défaut de fixité dans le gouvernement de sa patrie, projette de se placer sur un trône que ne peut plus occuper l'héritier légitime. Cet habile homme n'est point un de ces étourdis qui se lancent dans une entreprise sans en avoir primitivement assuré le succès. Ses premières tentatives contre les Péguans vous ont donné la mesure de sa politique. Toute sa nation, fatiguée des fluctuations législatives, est prête à le reconnaître pour souverain. Sitôt qu'il sera sur le trône, j'ose vous pré-

dire que les tourmentes de son pays cesseront. Qu'avons-nous besoin d'autre chose ? Les puissances étrangères en demandent-elles davantage ? non. Hé bien, puisque nous pouvons obtenir ce résultat sans courir les chances des batailles et sans exposer le sang de nos braves, ne serait-il pas impolitique de s'y refuser ? Cet homme, me direz-vous, n'est pas d'extraction à se classer parmi les souverains !

Cette raison, messieurs, est précisément celle qui doit le plus nous engager à la neutralité. Les Princes de la maison de Douipdie exceptés, il n'en est pas un à qui nous puissions permettre de s'asseoir au trône des Birmans. Je croirais faire tort à vos lumières que de vous en déduire les raisons.

Nous sommes d'autant plus intéressés à rester en paix avec les Birmans, que les Chinois nos voisins gardent la neutralité. Qui sait si ces peuples, de tout temps nos ennemis secrets, n'attendent pas que nous soyons occupés contre les Birmans pour se jeter sur nous ? Dans tous les cas, il est sage de ne point nous y exposer. Quelle que soit en outre l'issue des projets ambitieux d'Alompra, nous ne pouvons qu'y

gagner. S'il échoue, il tombera dans la mêlée ou il périra sur l'échafaud. Nous aurons alors un impétueux guerrier de moins à craindre. Un pareil homme ne tombe pas sans ébranler jusque dans ses fondemens le sol qui le reçoit ; et certes, tout ce qui tend à miner la puissance de la nation Birmane, ne peut que nous être agréable ; si au contraire il affermit la couronne sur son front, la politique et la reconnaissance nous en feront un allié (1).

» Des intérêts politiques, passons maintenant aux intérêts pécuniaires ; quelques puissances nous payaient annuellement un tribut de cinq millions de tackals pour unir nos armes aux leurs ; je suis autorisé, messieurs, à vous apprendre qu'Alompra s'engage à nous payer tous les ans une pareille somme, si nous restons paisibles spectateurs des événemens. L'avantage, vous le voyez, est tout en notre faveur ; outre que nous ménageons le sang de nos guerriers, nos troupes en campagne coûteraient infiniment plus qu'en garnison ou campées.

---

(1) Si Vithusga eût réellement cru ce qu'il disait, jamais homme n'aurait été plus complètement déçu.

Telles sont, messieurs, les raisons qui doivent vous faire pencher en faveur de la neutralité. Nul intérêt particulier ne me dirige; le bien de l'Etat et la gloire du prince, voilà mes guides et mes motifs. Je serais doublement à plaindre si l'on suspectait la chaleur que j'ai mise dans cette discussion: ma défense serait aussi simple que lumineuse. Je ne connais Alompra que de réputation; je n'eus jamais de relations avec lui; jamais même je ne l'ai trop estimé, donc mon opinion est indépendante de toute influence étrangère à la prospérité de notre gouvernement.» . . . .

. . . .

«Mieux que moi, général, vous apprécierez toutes les parties de ce disconrs; mais l'impudence de l'orateur est au-delà de tout ce que vous pouvez imaginer; il fallait en effet en être fourni d'une bonne dose pour s'estimer honnête homme et sujet désintéressé en présence des personnages mêmes qui savaient le contraire. Vithusga me semblait un pirate, protestant de son désintéressement et de sa probité au milieu des riches dépouilles d'un vaisseau

nouvellement capturé, et en présence des autres forbans ses camarades.

« Ses raisons sur la neutralité furent vivement appuyées par les deux tiers du conseil, et ce fut en vain que l'incorruptible Chemoul-Grubs essaya de les réfuter. Le lendemain, dans un autre conseil tenu chez le Roi, il fut définitivement arrêté que l'armée Siamoise resterait dans ses garnisons, et ne prendrait aucune part aux efforts d'une nouvelle coalition, si toutefois il s'en formait une.

« De Siam, le cinquièmejour *de la lune du* mois de Taboung. »

Si j'avais pu oublier les sommes que me coûtaient ces heureuses nouvelles, rien alors n'aurait empoisonné la satisfaction qu'elles me procurèrent. Mais, hélas! il était au-dessus de mes forces de ne point rugir en secret d'être contraint à subir les lois d'un gouvernement... que dans toute autre occasion j'aurais mis à mes genoux... Vithusga et consorts, ne les écartez pas ces millions de tackals que vous reçûtes pour prix

de votre déshonneur ; un jour viendra que vous en aurez besoin : j'irai moi-même vous les redemander. Eperdus et tremblans, vous les déposerez sur des cimeterres teints de votre sang ; et ces millions ne seront qu'un léger à compte sur les sommes que j'exigerai. Quantà toi, monarque des Siamois, ne t'applaudis pas, gémis sur ce tribut que t'apportent l'ambition et la nécessité. Ce tribut, je te le jure par ce qui est, ce qui fut, ce qui sera, par toutes les puissances du ciel, ce tribut sera le dernier. Alompra tributaire ! . . . . . . Et ces deux mots seraient éternellement sur la même ligne dans les fastes de ta nation !... Non ... et mes projets et ma gloire, et mon pays et moi-même, disparaîtront du sol avant que cela soit...Ces mots, j'irai les effacer avec un glaive ! . . . .

Tels étaient mes sentimens et mes projets contre la cour de Siam. Plus j'avancai dans la carrière de la toute-puissance, et plus j'ambitionnai l'instant propice à faire rendre gorge aux forbans qui m'avaient mis impitoyablement à contribution.

La neutralité de la Chine et celle de la cour

de Siam mirent les puissances secondaires dans l'impossibilité de se coaliser de nouveau ; toutes au contraire recherchaient ma protection, et craignaient de me voir rompre les traités qu'elles avaient signés avec mon gouvernement.

Complètement rassuré alors sur les *intentions* des puissances limitrophes, et sur les bonnes dispositions que j'avais faites dans l'intérieur, je fis mes préparatifs pour marcher contre les Péguans. Mon projet était de les réduire à l'inaction par une victoire des plus complètes.

Je ne tardai point à quitter Ava *pour me rendre* à Dagon, où Meinlaou-Tzezo avait rassemblé mon armée. Les Péguans, sous les ordres d'Apporaza, étaient campés à deux milles de Syriam. Je fis quitter la grande rivière à mes chaloupes armées qui s'avancèrent hardiment jusqu'à l'embouchure de celles de Siam. Toute communication fut alors coupée à l'ennemi.

Du succès de la bataille que je voulais livrer dépendait le dénouement de mon rôle. Ce n'était point l'heure des tâtonnemens et des demi-efforts. N'importe à quel prix, il fallait vaincre,

dût-il ne rester qu'un soldat Birman debout sur le dernier des ennemis expirés.

Ces mémoires n'étant pas l'histoire complète de ma vie, je n'entrerai point dans les détails de cette terrible affaire. Je dirai seulement que ce ne furent point des bataillons dont je dirigeai les coups et le feu sur les phalanges ennemies, ce fut un monceau d'hommes et de cimeterres, qui, lancé par moi sur les malheureux Péguans, les étendit brusquement sur la poussière, aux yeux de leurs généraux incapables de prévoir une pareille manœuvre.

Si jamais victoire fut complète, ce fut celle-ci : une partie de l'armée Péguane était dans la tombe, et l'autre en fuite. Apporaza me fit demander la paix. Je la lui accordai au nom de mon gouvernement, que je ne prenais plus la peine de consulter.

Rien alors sous la voûte des cieux ne pouvait impunément me fermer la route du trône. Etrangers et Birmans, tous étaient dans les filets de ma politique. Ma dernière victoire avait mis le comble à ma renommée. J'étais trop affamé du diadême pour ne point mettre à profit

les circonstances. Mes principaux amis de la capitale furent assemblés. Le jour et l'heure furent pris, et cinq fois le soleil ne devait point éclairer le monde sans qu'Alompra ne fût proclamé Empereur des Birmans.

CHAPITRE XX.

Alompra, épouvanté de son usurpation, projette de rappeler l'héritier du trône. Le sénateur Naéli le confirme dans ce projet. Cesa-Bramec l'en détourne en réveillant son amour-propre. Les mandataires Birmans applaudissent vivement à la promotion d'Alompra. Harangue que ce dernier se propose de leur adresser. Comment Chelobai la déchire en présence d'Alompra, et comment celui-ci se disculpe de l'avoir rédigée.

Si quelque chose peut irrévocablement prouver que le bonheur de l'homme ne saurait être sans mélange, ce seront les sentimens secrets qui m'agitaient à la veille de monter au premier trône de l'Inde.

Quelles que furent mon intrépidité, mon effronterie et mon ambition, j'étais épouvanté de l'incommensurable distance que je franchissais. L'aumdzea (1) Alompra s'asseyant

(1) Ce mot sigifie chasseur.

tout-à-coup au trône de ses rois, se roulant d'une hutte dans le palais des souverains, me parut un de ces rêves gigantesques, qui ne finissent ordinairement que par un coup de tonnerre.

Si mon but n'était de me peindre tel que je fus, tels que seront ceux qui joueront mon rôle, je n'entrerais point dans les détails des combats secrets que toutes mes facultés eurent à soutenir au moment de ceindre une couronne.

Si j'affectais en public une contenance assurée, je n'étais plus le même *lorsque, seul* avec moi, je mesurais l'ampleur d'un diadême usurpé. Ah! je le dis à ma honte, je n'étais plus cet ambitieux mortel prêt à culbuter le monde pour s'inscrire sur la liste des têtes couronnées. Timide et chancelant, dépourvu d'énergie et victime de mes réflexions, je fus assez vil pour me dépouiller momentanément de ma gloire, et me voir tel que j'étais. Prêt à saisir le sceptre des Douipdies, j'eus la bassesse de m'avouer intérieurement que je n'étais que leur sujet; mes faibles esprits osèrent me présenter un avenir épouvantable. Je me voyais vaincu, déshonoré, précipité du trône, et traîné

sous le glaive d'un bourreau comme sujet séditieux et rebelle. Je frissonnai d'horreur à cette dernière idée.

Quels que fussent les dangers inséparables de mon rôle, j'attachai toujours beaucoup de prix à l'existence; et sot, selon moi, qui la prodigue quand il se connaît assez de génie pour l'embellir. Cette manière de voir me conduisit à des réflexions réellement indignes de mon caractère. Je mesurais lâchement l'océan de périls sur lequel j'allais me lancer. Mon sort, me dis-je, est dans mes mains; si j'usurpe la couronne, de quelque façon que la chose tourne, mes jours seront continuellement menacés; si je m'affermis sur le trône, le stylet d'un assassin peut m'en arracher; si la famille de Douipdie ou mes autres ennemis m'en précipitent, un bourreau me sépare en deux: or donc, tout est périls pour moi sous le diadême. Si au contraire je remets le sceptre au souverain légitime, je deviens après lui le premier personnage de l'Etat. J'allais peser plus attentivement ce parallèle, lorsque le sénateur Naéli entra dans mon appartement.

Je n'ignorais pas que ce Birman penchait

secrètement pour la cause des ses anciens rois; mais, comme il m'avait toujours paru très-modéré dans ses principes, je me hasardai de lui demander son avis sur le parti que j'avais à prendre. Je pouvais d'autant mieux m'expliquer avec lui, qu'il n'était point dans le secret de mes desseins de monter sur le trône.

« Notre nation, lui dis-je, ne saurait exister heureusement sous un gouvernement dont les pouvoirs sont partagés. La chute des diverses législations, qui depuis des années la dirigent et la ruinent, est une preuve irrécusable de ce que j'avance: jadis, heureuse et brillante sous ses rois, c'est un monarque qu'il lui faut aujourd'hui. Quels que soient les souvenirs et l'esprit de la révolution, les Birmans, fatigués de fluctuations politiques, verront sans peine un souverain les gouverner, et tout mettre en oubli. Maintenant, et cette question ne devrait point être agitée, quel prince doit régner sur nous, si ce n'est l'héritier légitime? Je conclus donc à rappeler le fils aîné de Douipdie. J'ai de nombreux amis dans la capitale et dans les provinces; l'armée ne voit que par mes yeux, et n'agit que par mes ordres; je lui conduirai nos braves; je lui dirai: . . . . . .

(Il me fut impossible de continuer.) Naéli, ému jusqu'aux larmes, m'interrompit en s'écriant : « De tous les Birmans, le plus sage comme le plus valeureux, cher et digne Alompra, lisez dans mes regards attendris les sentimens d'estime que vous m'avez inspirés ! C'est d'aujourd'hui seulement que je sais vous apprécier et chérir vos triomphes. Rassemblez vos amis; mettez-les de moitié dans vos glorieux desseins. Présentez au monarque légitime cette jeunesse immortelle, ces héros de seize ans; chacune de leurs cicatrices sera un titre à sa tendresse, à sa protection ; nul être sous le globe ne vous sera comparable ; vous marcherez à la droite du prince, il vous citera comme un modèle de loyauté ; il vous accablera de ses faveurs; vous rendrez le calme à votre patrie; vos concitoyens béniront votre existence ; leurs regrets vous suivront au champ du repos; et l'artiste burinera sur votre mausolée cet éloge magnifique : « *Au plus brave des guerriers, au sujet le plus fidèle.* »

La chaleur de ces instances, les brillans avantages qui m'étaient offerts, et mes craintes sur l'avenir, m'avaient totalement rangé du parti

de l'orateur. C'en était fait ; Alompra, l'ambitieux Alompra était décidé à se donner un maître.

Néali fut à peine sorti, que j'envoyai chercher Cesa-Bramec et Chelobai, afin de me concerter avec eux sur les mesures à prendre pour mettre à exécution mon nouveau projet. Le dernier n'était point chez lui ; Cesa-Bramec vint seul. Sa présence me fit une vive impression, et je crus lire dans ses regards une partie des reproches qu'il allait me faire. Après un léger préambule, je lui détaillai succinctement le projet que j'avais conçu ; je n'omis rien des nombreux avantages qui pouvaient le lui faire approuver, en appuyant sur les dangers inséparables de mon avénement au trône.

Je ne parlais plus depuis quelques minutes, et Cesa-Bramec ne me répondait point encore. Absorbé dans ses réflexions, il semblait ne plus voir et ne plus entendre ; la pâleur de son front et l'agitation visible de toute sa personne me firent craindre un moment qu'il ne tombât. Asseyez-vous, lui dis-je, et donnez-moi votre avis. « Mon avis, me répondit-il douloureusement, et de quelle utilité peut-il

être, si votre parti est irrévocablement pris? Cependant, Alompra, je ne crains pas de vous dire que vous m'avez cruellement abusé. Aux premières propositions que vous me fîtes de servir vos intérêts, j'hésitai; je vous confondais avec cette foule de chefs de partis, qui, sans autres qualités qu'une pusillanime ambition, tombent depuis quelque temps sur l'échafaud ou dans le mépris. Vous m'ouvrîtes alors votre cœur; je crus y connaître l'homme essentiellement grand, essentiellement ambitieux. Jusqu'alors je n'avais protégé que des mortels vulgaires; il me parut honorable d'en servir un dont le génie et l'audace pourraient impunément saisir non-seulement le sceptre de ma patrie, mais encore celui du reste de l'Inde. « Politique sans égal et guerrier sans rival, cet être incomparable laissera derrière lui les demi-dieux de l'Inde; au bruit de son tonnerre, et les rivages du Tigre et les bords de l'Indus resteront saisis d'épouvante et de respect; l'immensité de sa gloire sera telle, qu'un seul de ses rayons suffira pour rendre superbe et recommandable quiconque aura le bonheur de le servir et de le hanter. » Insensé que j'étais!

Quel triste réveil succède à ce beau rêve ! Alompra n'est qu'un homme comme un autre. Son ambition n'a rien; de grand et de neuf; ses vues sont rétrécies son génie, qui n'est que brillant, n'a rien de vaste et de solide ; son apparente intrépidité cède à la crainte d'un avenir qu'il n'a pas le courage d'aborder et de briser à ses intérêts. Il pouvait être souverain, il sera sujet ; il devait, il pouvait commander aux nations, un homme lui dictera ses volontés ; Alompra enfin, appelé *à marcher sur la foudre*, se traînera humblement sur le sol ! Je le crus un prédestiné de *Gaudma*, *et ce* n'est qu'un soldat..... » — C'en était trop : Arrête, bourreau, m'écriai-je en saisissant le cruel orateur, un mot de plus, et tu es mort... Tais-toi, et je te nomme mon premier ministre : parle encore, je t'étrangle. Médecin impitoyable, est-ce en tenaillant ton malade que tu le guéris ? Cruel, la plaie n'était pas assez incurable pour qu'il fallût y retourner un fer brûlant. Tiens, regarde : le sang m'en coule des narines ; tant mieux, j'aurais étouffé. Cesa-Bramec, je t'approcherai le plus près de mon trône ; mais plus de ces terribles reproches, ou je ne répondrais pas de ton existence. »

On pense bien qu'après une telle scène, je ne parlai plus de rétablir l'héritier présomptif sur le trône de ses ancêtres. J'étais tellement au désespoir d'avoir eu cette pensée et de l'avoir communiquée à Naéli et à Cesa-Bramec, que peu s'en fallut que je ne me défisse sur-le-champ de l'un et de l'autre. Mais ayant mûrement réfléchi aux résultats possibles d'un tel projet, je trouvai plus sage d'acheter leur discrétion par des honneurs ou de bons emplois.

Le surlendemain, j'informai Chelobai de tous ces détails ; j'appuyai sur la chaleur avec laquelle Cesa-Bramec avait plaidé la cause de ma gloire. — « J'aime à croire, me dit mon cauteleux mentor, que vous n'êtes point dupe de l'énergie que Cesa-Bramec a déployée dans cette affaire ; il est un de ceux qui votèrent l'expulsion de la famille royale de Douipdie, dont il doit nécessairement combattre le retour. Conséquemment, c'est moins votre cause que la sienne qu'il a défendue ; s'il mérite des éloges, et certes on ne peut lui en refuser, c'est l'habileté avec laquelle il vous a fait rougir de vos vacillations. Le rusé

personnage savait bien qu'en touchant la corde délicate de votre amour-propre, il vous amènerait à rétractation. Ne concluez pas cependant de ces observations qu'il faille repousser de telles gens; car, et je ne saurais trop vous le dire, votre avénement au trône ne sera que le produit de l'intérêt personnel des divers individus qui vous aideront à y monter; il n'en est pas un qui s'exposerait pour vous s'il ne savait en être récompensé; les souverains, pas plus que les autres hommes, ne sont point faits pour trouver des amis totalement désintéressés. L'histoire vous dira *le contraire* dans la vie de certains princes; mais ne l'en croyez pas; elle ne fut de tout temps qu'une *fable convenue* (1).

Tout en rendant justice aux vues de Cesa-Brameo, car j'applaudis toujours à qui travaille adroitement à son bonheur personnel, je ne puis vous nier que le sénateur Naéli ne raison-

(1) Ce mot est de Fontenelle, et cependant il y a dans la traduction latine *fabula conventa ;* est-ce rencontre ou réminiscence ? je l'ignore.

(*Note du Traducteur français.*)

nait aussi fort bien dans son sens. En effet, si vous n'aviez point à craindre de regretter un jour le trône où vous aspirez, vous feriez très-sagement d'aider le souverain légitime à le ressaisir ; vos destinées, il est vrai, seraient moins pompeuses et moins bruyantes ; mais en récompense votre bonheur serait environné de moins d'écueils et susceptible d'une plus longue durée. Je n'ignore pas toutefois que ces sages objections n'ont que très-peu de prise sur le cœur d'un homme éminemment ambitieux et qui ne veut point de demi-puissance. Or donc, si vous êtes toujours tel que je vous ai vu, suivez votre carrière et ne raisonnez plus. »

Non, je ne voulais plus ni raisonner, ni reculer davantage à me proclamer souverain ; le même soir mes amis les plus puissans furent secrètement invités à s'assembler chez moi. Je me fis rendre compte de la situation des différentes provinces de l'empire ; toutes me parurent favorablement disposées, les Quois exceptés ; mais ils étaient tellement épuisés que je n'avais rien à craindre de leur mécontentement. Cesa-Bramec avait depuis long-temps son thême fait ; ce fut au surlendemain qu'il remit à le prononcer dans le

sénat. Pour n'éveiller aucun soupçon, et par bienséance, je me retirai à Monchabou; tout ce qui pouvait assurer le succès de mon entreprise avait été prévu; mes deux fils commandaient sous mes ordres l'élite des troupes qui m'étaient dévouées, et que j'avais réunies sous les murs de Monchabou en cas d'événement. Meinlaou - Tzézo, Meinla - Meingou, Frebeelv, Rebes - Scis, Raa - Gueu, Aslen, Nillhu, Ass-Maen, Meinla - Raja, Ryasav, et Tamur, tous officiers du premier rang et sur la valeur desquels je pouvais compter, vinrent se grouper autour de moi. *J'étais enfin* en état d'opposer la force à la force, si le gouvernement se fût prononcé contre mon élévation. Ces précautions furent néanmoins presqu'inutiles, grâces à mes intrigues, et aux nombreuses créatures que j'avais dans le sénat et autres corps constitués. J'appris bientôt que la proposition de m'élever au trône des Birmans avait été vivement applaudie *par* les deux tiers et demi des sénateurs; le petit nombre des opposans avait préféré garder le silence et suivre le torrent; les autres autorités, joignant leurs suffrages à ceux des légis-

lateurs, demandèrent et obtinrent qu'une députation m'apporterait sur-le-champ un extrait des délibérations du sénat, auquel serait jointe l'invitation de me rendre le lendemain dans le palais de ses séances, pour y recevoir le titre d'empereur des Birmans.

J'aurais ignoré les intentions des députés que je les aurais devinées à la manière dont ils m'abordèrent; c'étaient bien les mortels les plus souples, les plus humbles, les plus doucereux flagorneurs que j'aie vus de ma vie; à les voir et à les entendre, vous eussiez dit qu'ils n'avaient fait autre métier que de ramper aux genoux des grands; c'étaient, néanmoins, les mêmes individus qui naguère proclamaient que tous les hommes sont égaux, et que celui-là s'avilit qui baisse humblement le front devant un autre homme, quel qu'il soit. O premier mobile de l'Univers! intérêt personnel, que tu es un habile magicien! chaque jour, chaque heure, chaque minute, voient de tes métarmorphoses! Le Monarque et son cocher, le despote et l'esclave, la brute et l'homme civilisé, reconnaissent ton empire et se dirigent d'après tes lois!

Je reçus la députation avec réserve et dignité; ma réponse fut simple et précise; je protestai, pour la forme s'entend, de mon amour pour la patrie et de mon attachement inviolable aux principes de son indépendance; je laissai percer dans mon discours l'intention de connaître un jour les services qui m'étaient rendus; ces légères insinuations frappèrent beaucoup plus vivement la députation que tout ce que j'aurais pu lui dire de relatif au bonheur de l'Etat. La raison en est palpable : c'est que l'intérêt personnel des députés les occupait beaucoup plus que celui de la nation; et, selon moi, rien n'est plus dans l'ordre des choses, quoiqu'on ne veuille pas en convenir.

Je leur promis ensuite d'obéir aux ordres du gouvernement, et que le lendemain je me transporterais dans l'enceinte de ses délibérations. A la manière affable avec laquelle je les congédiai, je suis sûr qu'il n'en était pas un qui ne se crût à la veille d'être premier ministre, ou tout au moins grand de première classe.

A peine furent-ils sortis, que je m'abandonnai aux plus sérieuses réflexions. Comment se fait-il, me disais-je, que tant d'hommes, après

s'être aussi vivement prononcés contre le gouvernement d'un seul, consentent aujourd'hui si facilement à se donner un maître ? et quel maître ! est-il issu du sang des rois ? est-il resplendissant de la gloire de ses ancêtres ? non. Celui dont ils font choix ne naquit pas même leur égal. Plus qu'eux il a dormi sur l'oreiller de la médiocrité et des privations. Les a-t-il séduits par l'affabilité de ses manières et par la douceur de son caractère, souple et liant ? non : il est taciturne et sévère, orgueilleux et brusque, dédaigneux et caustique. Enfin, de trois choses l'une ; ou ces hommes sont sans caractère et sans dignité, ou ils ont eu le bon esprit de se faire un caractère susceptible de se plier à tout ce qui peut servir leurs intérêts et cimenter leur prospérité ; ou ces hommes enfin, subjugués par l'ascendant de mon génie, obéissent à une force supérieure qui les entraîne malgré eux sous mon sceptre. Je m'arrêtai à cette dernière idée qui flattait singulièrement mon amour-propre. J'en tirai la conséquence que, supérieur en tout aux mandataires qui me nommaient leur maître et souverain, il fallait, dans mon premier discours, leur prouver que je prévoyais

mes brillantes destinées ; que tôt ou tard je me serais assis sur le trône des Birmans, si leurs représentans s'étaient oubliés jusqu'à ne point me l'offrir. Mon humeur caustique voulut aussi prendre part à la rédaction de ce discours. Enfin, dans le délire de mon orgueil et de ma présomption, je conçus une harangue capable de m'arracher la couronne à l'instant même où je croyais la mettre sur ma tête.

Si je n'avais promis de rendre avec la même impartialité mes erreurs et mes hauts *faits*, je me garderais bien d'insérer ici *cette harangue*, pièce unique dans les annales du cœur humain. Ce monument éternel du délire, de l'orgueil et de la présomption, attestera aux siècles à venir que ma raison s'affaissa sous le poids de ma gloire, et que pendant quelques heures l'hôpital des fous m'aurait beaucoup mieux convenu que le palais des Rois. Voici cette pièce telle que je la transcrivis sur les débris qui m'en restèrent, après l'avoir vue lacérer en ma présence, et telle que je l'aurais prononcée au milieu du sénat :

Mandataires d'un peuple sur lequel mon génie et mes exploits m'appellent à régner, je

vous félicite de n'avoir point méconnu les intérêts de la nation et mes droits. Vous me saluez Empereur, j'y souscris. Depuis long-temps le premier moteur du monde et la victoire m'avaient inscrit sous ce titre au livre des destins; honorez-vous donc d'être ici leurs interprètes, honorez-vous d'avoir marqué la distance qui doit exister entre vous et moi; mon gouvernement, je vous le dis avec orgueil, prouvera qu'il n'est aucun parallèle à faire entre vos prédécesseurs et le superbe Alompra. Vos petites ambitions, les haines, les vengeances personnelles vont se taire; la délation ne sera plus un métier public; je la prends à mes gages et ne la prostituerai pas; le sang ne coulera plus sur nos places; les séditieux, s'il en est encore, expireront dans le silence des cachots; l'enceinte de la législation ne ressemblera plus à une arêne de gladiateurs, où le plus fort menaçait du poing le plus faible; de méprisables disputes et de grossières personnalités cesseront de l'avilir. Vous y discuterez les intérêts d'un maître et non les vôtres; je protégerai vos vies. L'orateur d'aujourd'hui ne provoquera plus un arrêt de mort contre l'orateur de la veille; vos

lois, qu'un même jour voyait naître et rapporter, ne seront plus l'objet du mépris général; vos opérations législatives, faites en mon nom, prendront la consistance du roc, et j'attacherai sur elles le respect des nations. J'offrirai désormais une garantie aux puissances étrangères, et mes ambassadeurs ne seront point susceptibles de traiter, dans le cours d'une même lune, au nom de deux ou trois sortes de gouvernemens. Je fermerai sur-le-champ ces horribles conciliabules où le bavard et l'oisif, le *séditieux* et le fainéant, vont puiser les poisons dont *ils infectent* ensuite toutes les classes de la société. Je n'imiterai pas surtout votre coupable indifférence sur l'esprit public : je le nettoierai ou le mettrai aux fers. Je dois, sous ce rapport, être beaucoup plus sévère que vous. Vous saviez ne pouvoir régner que quelques jours, et moi je veux régner jusqu'à mon dernier soupir. Je mettrai tous mes soins à faire cesser ce vagabondage de caquets politiques; je renverrai le militaire à son régiment, le phongi dans son temple, le praticien à son étude, l'écolier dans ses classes, l'artisan dans son atelier, et le laboureur à sa charrue.

» Quant à vous, législateurs, aujourd'hui mes sujets, nuls regrets ne vous suivront dans ce nouvel ordre de choses, si toutefois vous êtes constamment dignes de mes bienfaits, en faisant exécuter mes suprêmes volontés. Vous aurez moins d'espace, il est vrai, mais vous serez plus tranquillement et plus sûrement logés; vous veillerez en paix aux postes que vous auront mérités vos lumières, et surtout votre zèle et votre fidélité. Ne craignez point que, rétrogradant sur le passé, je m'abaisse à dérouler la carte de vos délits et de vos erreurs; la sanglante leçon que vous avez donnée à mon peuple me sera trop utile pour vous en faire un crime. Alompra monarque, au surplus, ne venge pas les outrages faits aux Birmans séditieux et sans monarque. L'empereur est satisfait de vous et vous quitte : allez apprendre à ses sujets que le ciel, fatigué de leurs infortunes, a permis, pour leur plus grand bonheur, que l'invincible Alompra voulût bien accepter les rênes de l'Etat. »

Quiconque, en suivant mes débuts dans la carrière de l'ambition, me vit souple, hypocrite et politique raffiné, ménageant adroitement et les hommes et les circonstances, aura proba-

blement de la peine à croire que ce fut moi qui rédigeai cette harangue, et cependant rien n'est plus vrai. Mais alors je ne m'appartenais plus; ma raison, trop faible contre une masse de gloire, m'avait totalement abandonné; une jactance fanfaronne, un orgueil méprisable et démesuré, avaient pris chez moi la place d'une sage politique. Que de fois je retouchai les phrases de cette insolente épitre! que je les trouvai nobles et grandes! combien je m'en applaudis! Ah! Chelobai, m'écriai-je, viens maintenant me reprocher que je ne suis point à la hauteur de mon rôle; que tout en moi doit annoncer un être supérieur et fait pour commander aux autres hommes. Lis donc, lis ce discours, et dis-moi si celui qui le conçut et qui ne craindra pas de le prononcer devant une représentation nationale, ne se croit pas mille piques au dessus d'elle, et en état de le lui prouver sur-le-champ si elle osait en douter?»

Chelobai me surprit dans ce méprisable délire. Je me contins néanmoins pour jouir plus délicieusement de ses éloges et de mon triomphe. «Vous êtes sans doute, me dit-il, préparé à l'importante journée qui va suivre celle

ci? J'aime à croire que les remercîmens d'Alompra aux mandataires Birmans leur laisseront la douce persuasion qu'ils ne pouvaient faire un meilleur choix. — Voici, lui répondis-je, en déguisant de mon mieux ma secrète satisfaction, voici le discours que je prononcerai demain dans le sénat. Il le prit et le parcourut aussitôt. Je n'ai vu de ma vie des traits aussi mobiles. A chaque mot, à chaque ligne, le visage de Chelobai se nuançait de couleurs différentes, que j'expliquais toutes en ma faveur. Jugez de ma surprise et de mon indignation, lorsque je vis mettre en pièces cet écrit dont intérieurement je mapplaudissais outre mesure. « Malheureux! lui criai-je, que faites-vous? — Ce que je ne ferais pas s'il était encore temps de vous abandonner sans regret à votre aliénation. Alompra, votre cerveau n'est probablement pas assez spacieux pour contenir l'idée et la joie de mettre sur votre front le bandeau des Rois. Votre raison s'est éclipsée à l'aspect du diadême. Certes, j'aime mieux attribuer ce discours à cette dernière cause qu'à votre peu de jugement et à votre orgueil. Mais ne serait-il pas possible qu'un autre que vous eût rédigé cette

pitoyable fanfaronnade ? Alompra ; dites-le-moi, j'ai besoin d'avoir une autre opinion de vous. Quel que soit l'auteur de ce discours, je ne crains pas d'assurer que cet homme est votre plus cruel ennemi. Nommez-le-moi, de grace, que je lui fasse donner le knout d'heure en heure. Le malheureux ! s'il vous avait séduit, chose que je ne présume pas, quel traitement auriez-vous reçu ? Combien il eût différé de celui qui vous attend ! ceux qui votèrent votre promotion ne vous eussent point ceint le bandeau des souverains ; c'eût été dans le sac de cuir réservé aux aliénés qu'ils eussent renfermé le superbe Alompra (1), ce guerrier dont la réputation et les exploits s'étendent d'un pôle à l'autre. Cette foule de Birmans groupée autour de l'enceinte législative, et qui vous attend avec impatience pour vous accompagner solennellement au palais des monarques, vous eût escorté à l'hopital des fous. Si

(1) Chez les Birmans on met les aliénés dans un sac de cuir qui renferme leurs pieds et leurs mains ; on peut ainsi, quelque fougeux qu'ils soient, leur administrer tous les secours que réclame leur état.

réellement, cher Alompra, vous n'êtes point de force à soutenir votre brillante métamorphose, rétrogradez noblement sur vos ambitieux projets. Donnez le change à toute la nation ; qu'elle attribue votre faiblesse à l'excès de votre modestie ; dites aux Birmans : « Vous m'avez offert les rênes de l'Etat, souffrez que je les refuse ; leur pesanteur m'épouvante ; je craindrais de ne point remplir vos intentions, vous méritez d'être heureux, et je ne me pardonnerais jamais de ne point faire votre bonheur. » Ce magnifique refus mettra le comble à votre réputation, et séduira tous les cœurs ; ce trait sublime, parce que le motif en sera toujours ignoré, s'inscrira dans nos fastes. La reconnaissance nationale burinera sur la colonne des souvenirs immortels, cet éloge aussi simple qu'énergique, le plus beau peut-être que puisse obtenir un mortel :

« Alompra refusa le trône dans la crainte de ne point » rendre ses concitoyens aussi heureux qu'ils méritent » de l'être. »

Chelobai m'en eût beaucoup moins dit que je me serais rendu à ses raisons, tant elles

étaient palpables. Le délire de mon orgueil avait fait place à de plus sages réflexions; j'avais, sans beaucoup d'efforts, mesuré l'abîme où ma folle présomption allait me descendre; mon erreur néanmoins, étant de nature à donner de moi une très mauvaise opinion, je me gardai bien d'en faire l'aveu. Je pris au contraire un biais susceptible de donner le change à mon sévère ami. « Chelobai, lui répliquai-je, si réellement vous croyez ce discours le fruit de mon délire, et que j'aie eu l'intention de le prononcer en pleine assemblée; vous me faites un sanglant outrage. Le discours cependant est de moi; je vous dirai plus, la source, les idées, et les expressions en sont dans mon cœur, et je donnerais beaucoup pour être en situation de le prononcer impunément.

Voici comment je le conçus :

« J'étais à méditer ma harangue au sénat; la politique et l'ambition me la dictèrent ce qu'elle doit être, c'est-à-dire, mielleuse, insinuante, bourrée d'expressions patriotiques, de brillans éloges, et de magnifiques promesses à ceux qui m'ouvraient le chemin du trône. Ma conscience vint alors me faire cette question : « Si tes inté-

rêts te commandent impérieusement ce discours aux sénateurs, dis-moi si la vérité leur doit un pareil langage? dis-moi s'ils méritent tes éloges? ne serait-il pas plus juste que tu leur tinsses le discours suivant? » Que vous dirai-je, mon ami, séduit par mon penchant à voir mes protecteurs ce que réellement ils sont, j'abandonnai ma plume à la fougue de mon imagination, et ce discours, tel que vous l'avez lu, fut jeté sur le papier. Je me faisais un plaisir de vous présenter cette mordante plaisanterie, et d'en rire un moment avec vous, ne présumant pas que vous me croiriez capable d'en faire un autre usage; mais je le vois, Chelobai, chaque jour je perds dans votre estime. — Vous avez tort, Alompra; je n'ai jamais cru ce disconrs un acte sérieux de votre part; si de premier abord je l'ai déchiré, c'est qu'une telle pièce ne doit exister que dans la pensée et non sur le papier; quant à douter de l'excellente opinion que j'ai de vos lumières et de votre politique, je n'ai qu'un mot à vous dire: si vous n'étiez ce que je vous souhaite, tout serait dit entre nous, je ne vous verrais plus. »

Ne se pourrait-il pas qu'en cette circonstance

Chelobai et moi nous fussions deux fourbes qui se déguisaient mutuellement leur véritable façon de penser? Rien ne serait plus probable ; mais, et quoi qu'il en fût, nous nous séparâmes à peu près satisfaits et surtout impatiens de connaître quels seraient les événemens du lendemain.

FIN DU PREMIER VOLUME.







